@

Adalbert F. de FONTPERTUIS

LA CHINE CONTEMPORAINE

à partir de :

LA CHINE CONTEMPORAINE

par Adalbert F. de FONTPERTUIS (1825-)

Librairie générale de vulgarisation Degorce-Cadot, Paris, 1883, 151 pages.

Édition en format texte par
Pierre Palpant

www. chineancienne. fr
novembre 2012

TABLE DES MATIÈRES

I. — Le pays et la population.

II. — Coup d'œil sur l'histoire de la Chine.

III. — L'État, le gouvernement et l'administration.

IV. — La famille et la religion.

V. — Les sciences, les lettres et l'art.

VI. — L'agriculture chinoise.

VII. — L'industrie.

VIII. — L'avenir de la Chine.

I

LE PAYS ET LA POPULATION

@

p.005 Si à l'empire chinois on rattache les contrées qui en sont dépendantes ou tributaires, telles que la Mandchourie nord-orientale, berceau de la dynastie régnante, la Mongolie nord-occidentale, et ce que les progrès des Russes lui ont laissé du Turkestan, du Tibet et la région du Koukounor, cet empire serait, comme étendue territoriale, le plus grand État du monde, après la Russie, embrassant comme il fait une aire de 13. 674.000 kilomètres carrés, soit un dixième de toute la terre. Mais ne considère-t-on que la Chine proprement dite, en d'autres termes les *Shing-Pa-Shèng*, ou dix-huit provinces des Chinois, que délimitent la Mongolie au nord ; p.006 le Turkestan, le Koukounor, le Tibet et le Bârma à l'ouest ; le Bârma, la Cochinchine, et la mer de Chine au sud ; la mer de Chine, la mer Jaune, le golfe de Pe-Tchi-Li et la Corée à l'est, cette aire se réduit à 5.160.000 kilomètres carrés, ce qui ne laisse à la Chine que le quatrième rang parmi les États les plus étendus du globe, et la place après la Russie, les États-Unis de l'Amérique septentrionale et le Brésil.

Le nom que porte aujourd'hui ce pays n'est pas d'origine indigène : c'est le mot *Tchina*, ou *China*, que les Malais lui donnèrent au IIIe siècle avant notre ère, parce que ses habitants s'appelaient eux-mêmes les Tsin-Jin où hommes des Tsin, du nom de la dynastie régnante qui était celle des Tsin. C'est, en effet, une coutume que les Chinois ont toujours eue, et c'est pourquoi ils se qualifient aujourd'hui d'hommes de Thsing, la dénomination Thsing ayant été adoptée par les souverains mandchoux. En dehors de ces appellations particulières et variables, ils désignent leur empire sous divers vocables, dont l'empire Céleste, *Tien-Tchoa*, et surtout l'empire du Milieu, *Tchoung Rouo*, sont les plus usités. Ce dernier passe assez généralement en Europe comme une preuve manifeste de l'ignorance géographique ou de l'orgueil démesuré des

Chinois ; mais la vérité paraît être que vers la fin du XIIe siècle avant Jésus-Christ, alors que l'empire était divisé en plusieurs principautés qui toutes prenaient le nom de royaume, on donna le nom de royaume du Milieu au plus central, dont s'est formée plus tard la province de Ho-nan et que, par extension, cette qualification s'est toujours appliquée à la portion de l'empire directement gouvernée par les empereurs, ou à sa totalité [1].

Quoi qu'il en soit, ce fut l'illustre Vénitien Marco p.007 Polo qui révéla la Chine à l'Europe ; mais il parlait à des gens inattentifs ou incrédules, et d'ailleurs Vasco de Gama n'avait pas encore doublé le cap des Tempêtes. Il le doubla en 1492, et, vingt-quatre ans plus tard, le Portugais Raphaël Perestrello atterrissait à Canton. Ce fut le signal d'entreprises auxquelles les Espagnols, les Hollandais, les Anglais se livrèrent tour à tour, dans la pensée commune de s'ouvrir de force le vaste marché de l'empire chinois. Toutes ces tentatives échouèrent et, jusqu'en 1842, les Portugais furent seuls à posséder en Chine un pied-à-terre commercial et militaire dans l'établissement de Macao. Les Anglais avaient aussi des comptoirs à Canton ; mais les autorités chinoises les avaient relégués dans un coin de la ville, et leurs possesseurs étaient sans cesse en butte aux insolences des mandarins comme aux brutalités de la populace.

Depuis, les traités célèbres de Nanking, de Tien-Tsin et de Péking ont successivement ouvert dix-sept ports chinois au commerce étranger et, grâce aux merveilleuses facilités de transport qu'offre la navigation à vapeur, des milliers de touristes s'abattent chaque année sur les plages de Shanghaï et de Hongkong. Au retour, ils ne manquent pas de publier leurs impressions de voyage. Mais le moyen d'avoir confiance dans ce que racontent de la Chine des gens qui ne l'ont vue, comme disait le père Amyot au dernier siècle, que des bords de la rivière de Canton ? Par bonheur, les hommes désireux d'étudier ce pays immense et à tant d'égards si curieux n'en sont pas réduits à dépouiller ces compilations mensongères ou ces récits puérils. Indépendamment des

[1] L'abbé Girard : *France et Chine*, I, ch. 1.

quarante ou cinquante in-folio que les jésuites français de Péking ont publiés dans le cours de deux siècles, ils ont les livres et les mémoires des Bourboulon, des Davis, des Fortune, des Huc, des Courcy, des Lockhart, des John p.008 Scarth, des Wells Williams, qui datent déjà d'un certain temps, ainsi que le grand ouvrage de la commission française du Mékong et les relations de M. le comte de Beauvoir, de l'abbé David, de M. de Hübner, de M. de Richthofen et de M. Thomson, etc. etc., qui sont plus récents.

Physiquement parlant, la région chinoise fait partie du versant asiatique du grand Océan. Des puissants massifs de l'Asie centrale, notamment du Koukounor et du Kien-Loun, se détachent des chaînes qui font du Tibet oriental et de la Chine occidentale un des pays les plus élevés du monde. Elles séparent, sous le nom de monts Nan-Ling, les deux grands bassins hydrographiques du Yang-Tse-Kiang et du Hoang-Ho et jettent entre ces deux fleuves, sous le nom de Pi-Ling, des masses confuses et si considérables qu'elles les forcent à couler d'abord à 1.600 kilomètres l'un de l'autre, l'un au nord, l'autre au sud. Elles s'abaissent ensuite et finissent vers le Pacifique en coteaux et en plaines. Il résulte de cette disposition topographique une grande variété de climats, selon les latitudes et les altitudes, de telle sorte, que le froid règne au nord, tandis que la chaleur est tempérée dans les plaines du centre ou de l'est et tropicale au sud du Nan-Ling.

Les bassins du Yang-Tse-Kiang et du Hoang-Ho comprennent presque toute la Chine proprement dite. Le premier de ces cours d'eau, que nous appelons aussi le fleuve Bleu, ce qui ferait croire qu'il roule des eaux bleues tandis que ses eaux sont tantôt d'un vert magnifique, tantôt jaunâtres, le Yang-Tse-Kiang est un fleuve immense dont le parcours n'est pas moindre de 5.000 kilomètres. Sorti de la province montagneuse du Yun-nan et formé de deux torrents qui descendent du pied des monts Kouen-Loun, il arrose, des montagnes à l'Océan, une plaine magnifique d'une p.009 fertilité rare même en Chine où le mûrier croît en forêt et que couvrent partout des rizières et des plantations de coton, des champs de tabac, de thé et de cannes à sucre.

C'est pourtant un fleuve destructeur, dont les inondations sont presque aussi terribles que celles du Hoang-Ho ou fleuve Jaune lui-même. Ce cours d'eau qui sort des monts Koukounor, après avoir franchi deux fois la grande muraille, pénètre dans la vaste plaine de la Chine et allait finir, il y a quelques années, dans la mer Jaune ou de Corée. Mais la grande irruption du fleuve Jaune en 1857 en a rejeté le lit vers le nord, et aujourd'hui c'est dans le golfe de Pe-Tchi-Li qu'il débouche. Cette catastrophe coûta la vie à plusieurs millions d'hommes, dit-on, et chassa de la Chine de nombreuses familles qui sont allées coloniser les plaines de la Mandchourie. Du même coup, ce débordement du Hoang-Ho a rendu innavigable sur un long parcours le canal impérial, une des œuvres dont les Chinois peuvent le plus se glorifier à juste titre, et la plus grande idée que les souverains du Céleste empire aient jamais eue est certainement la conception du *Iun-Lean-Ho*. Long d'environ cinq mille kilomètres et large de soixante à trois cents mètres, il a été construit pour relier Canton à Péking, le sud de l'empire au nord. Dans les lieux bas et marécageux, il coule pour ainsi dire en l'air, exhaussé et contenu entre deux chaussées qu'épaulent des murs épais de quatre mètres et composés de blocs de marbre rassemblés par des crampons de fer. Ailleurs, il a fallu, pour lui livrer passage, éventrer des montagnes ou creuser des tranchées profondes de 20 ou 30 mètres. Aujourd'hui cette voie magnifique est convertie en une espèce de marécage et menace de devenir inutile. Ensablé ici et comblé là, il ne porte plus que par intervalles ces p.010 milliers de jonques, ces innombrables canots, ces maisons flottantes qui le vivifiaient jadis et qui en faisaient la route par excellence du pays. Tel quel, le *Iun-Lean-Ho* pourrait redevenir ce qu'il était, si un empereur ou une compagnie prenait la résolution de le nettoyer et de le creuser. On ne verrait plus alors les malheureuses populations du Chan-toung et du Tche-ly décimées par la famine. Mais personne en Chine ne paraît songer à un tel projet, ni le gouvernement impérial, ni les mandarins, ni les populations elles-mêmes [1].

[1] Gaston de Bezaure, *Le fleuve Bleu* (Plon, Paris, 1878).

Maintenant recherche-t-on le nombre des personnes qui peuplent cette superficie immense, on hésite devant des appréciations très différentes, on reste indécis entre des chiffres qui s'écartent sensiblement les uns des autres. Depuis longtemps les géographes dissertent là-dessus sans s'être mis d'accord, que nous sachions, et les données officielles n'apprennent rien de certain.

Ce n'est pas que les recensements manquent. Il y en a eu cinq, de 1757 à 1852, accusant le premier, une population de 190.348.000 habitants et le second une population de 536.904.000. Mais ce dernier chiffre, à le supposer exact, doit avoir subi à l'heure qu'il est une forte réduction du fait des longues années de guerres civiles, de dévastations et de massacres qu'a traversées la Chine, La question est de savoir dans quelle mesure cette réduction s'est produite. Un Anglais qui écrivait, il y a quelques années, une excellente *Notice géographique, statistique et politique* sur ce pays, M. Alfred Hippesley [1] ne lui attribuait pas plus de 250.000.000 d'âmes ; mais nous sommes tentés d'accorder plus de confiance à la p.011 supputation d'un de nos compatriotes, dont le séjour en Chine s'est prolongé pendant une dizaine d'années, et que sa qualité de missionnaire mettait à même de mieux apprécier certains détails. M. l'abbé Armand David ne conteste nullement que les ravages des Taï-ping, des Nien-féi, des Tchang-mao et des musulmans aient détruit beaucoup de villes et de bourgades ; seulement, elles ont ressuscité comme par enchantement et en peu d'années, parce qu'en Chine tout le monde se marie de bonne heure et qu'il faut très peu à un ménage pour vivre et prospérer, « les Chinois ayant trouvé l'art de réduire à leur plus simple expression leurs besoins pour le logement, l'habillement et la nourriture. » Prenant pour type le *tou* ou canton de Tsi-fou, qu'il habitait, et pour base le nombre de quatre personnes par famille, le savant missionnaire a trouvé 4.000 âmes pour ce canton et sur le pied de 5.345 *tous*, 17.380.000 pour la province de Kiang-si. S'il y en a de moins peuplées, il y en a aussi qui le

[1] *China, a geographical, statistical and political Sketch* ; 1876. (La Chine, esquisse géographique, statistique et politique).

sont davantage, et si l'on en prend sa population pour moyenne, on arrive, pour l'empire entier, au chiffre de 312.840.000 personnes [1].

Ethniquement les populations de la Chine appartiennent à la race jaune ou pour mieux dire au tronc jaune, comme le veut la classification de M. de Quatrefages, notre illustre naturaliste. Elle s'y divise en deux branches, l'*Iougrienne* ou boréale et la *Mongole* ou méridionale. Mais, c'est principalement dans la branche mongole que s'accusent les traits caractéristiques de la race : le teint est blanc jaunâtre, la tête grosse, le visage plat et très large à la hauteur des pommettes, les yeux peu ouverts et obliques, le nez écrasé. Il s'en faut, d'ailleurs, que ce type se retrouve, avec tous ses détails, dans toutes les races jaunes pures ou considérées comme p.012 telles. Très accentué dans quelques groupes, tels que les Turcomans et les Kalmoucks, qui font partie du rameau touranien, il s'efface dans la famille chinoise et dans la famille indo-chinoise qui appartiennent au rameau sinique. Les Mandchous, qui sont aujourd'hui les maîtres politiques de la Chine et des Chinois, auxquels ils se sont assimilés complètement d'ailleurs, ne sont pas de la même famille qu'eux. Ce sont des membres de la famille toungouse. Ils n'étaient encore, au milieu du XVIIe siècle, que des nomades habitant la région qui s'étend entre le fleuve Amour au nord, la mer du Japon à l'est, la mer Jaune au sud et la chaîne des Khing-Han à l'ouest. Ils ont fourni à la Chine, en 1662, la dynastie qui y règne encore aujourd'hui, tandis que les autres tribus de Tougouses sont demeurées à l'état errant et vivent principalement de chasse et de pêche dans les solitudes glacées qui s'étendent, en Sibérie, depuis l'Iénisséi jusqu'à la mer d'Ochotsk et l'océan Arctique.

Politiquement et administrativement, le pays se divise en 18 provinces, comprenant chacune un certain nombre de départements ou *fou*, lesquels se divisent, à leur tour, en arrondissements ou *tcheou*, partagés eux-mêmes en cantons ou *tou*. Sous le rapport géographique, ces dix-huit provinces peuvent se classer comme suit :

---

[1] *L'empire chinois*, Hachette, 1875.

1° 5 orientales — Tche-ly, qu'on appelle aussi le « territoire impérial » et dont le chef-lieu Péking est en même temps la capitale de tout l'empire, Chan-toung (orient de la montagne), Kiang-sou, Tche-kiang et Fou-kiang ;

Habitants des provinces du sud.

2° 2 méridionales. — Kouang-toung (l'orient du Kouang) et Kouang-si (l'occident du Kouang) ;

3° 2 occidentales. — Yun-nan (le midi orageux), Sze-tchouen (les quatre fleuves) ;

4° 6 centrales : Ho-nan, Hou-pe (partie nord des lacs), Hou-nan (partie sud des lacs) ; Ngan-houei (l'arrondissement distingué), Kouei-tcheou, et Kiang-si. p.013

5° 3 septentrionales. — Chen-si, Chan-si et Kan-sou.

Ces provinces sont fort diversement peuplées : il y en a, telles que le Hou-pe, le Fou-kiang, le Ngan-houei, le Kiang-sou, auxquelles on

accorde de trente à quarante millions d'habitants, et d'autres, comme le Kouei-tcheou et le Yun-nan, qui n'en ont pas plus de cinq. Il est vrai que le Yun-nan est resté jusqu'ici un pays pauvre, quoiqu'il renferme des vallées très fertiles, qu'il produise des thés de qualité supérieure et que son sous-sol renferme d'immenses richesses minérales. Mais il ne tire aucun parti de ces avantages naturels, faute de débouchés vers le riche bassin du fleuve Bleu ou vers l'Indo-Chine, régions auxquelles il sert naturellement de trait d'union. Le Yun-nan a, en outre, beaucoup souffert de la rébellion musulmane, comme des dévastations des *Tchang-mao*, ou Longs Cheveux, ainsi nommés de ce que, contrairement à la coutume chinoise, ils ne se rasent pas la tête. Ces Tchang-mao, dont les musulmans acceptèrent le concours, n'étaient que des bandits vulgaires et qui ne s'en cachaient pas : interrogé par M. l'abbé David sur les motifs qui lui avaient fait prendre les armes, un de leurs principaux chefs répondit tout naïvement que c'était le désir de s'enrichir.

Les Chinois ont un penchant très marqué pour la vie urbaine : dans aucun pays du monde, on ne trouve plus de villes largement peuplées, en faisant même la part de l'exagération manifeste qui s'est glissée dans certaines supputations de cette sorte. Ainsi, il a été longtemps question pour Péking de deux, de trois, de quatre, voire de dix millions d'habitants, tandis que c'est tout au plus si cette ville en renferme 1.500.000, et qu'à s'en tenir à 1.000.000 on serait peut-être plus exact. À la vérité, Péking est une capitale en pleine décadence : c'est, suivant le mot d'un voyageur, une ville qui se ronge et se p.014 désagrège ; que dans cent ans, il faudra abandonner et que dans deux siècles, on découvrira comme une autre Pompéi, mais ensevelie dans la poussière [1]. Avec ses admirables murailles surmontées de pagodes aux toits coniques et vernissés ; avec ses portes monumentales, sa triple enceinte et son palais impérial, qui est à lui seul toute une cité ; avec ses rues bruyantes et garnies de boutiques pittoresques ; avec ses parcs, ses canaux et ses étangs, Péking était, il y a un millier d'années,

[1] M. le comte de Beauvoir dans son *Voyage autour du Monde*.

une des merveilles de l'Orient. Aujourd'hui ses rues sont des cloaques, où le visiteur enfonce jusqu'au genoux dans des amas d'immondices séculaires ; ses canaux sont à sec et leurs ponts de marbre rose, désormais inutiles, tombent en ruines ; ses parcs sont devenus des déserts et, dans cette ville où rien ne se répare, mais où il est défendu sous les peines les plus sévères de rien démolir, les terrains vagues empiètent continuellement et aux arcs de triomphe délabrés, s'accotent d'affreuses masures.

Dans le voisinage de Péking deux villes — Toung-tchou et Tien-tsin — compteraient, dit-on, l'une 400.000 habitants, l'autre 500.000, voire 900.000. Dans la province de Chan-toung, qui prolonge sur la côte orientale la province de Pe-tchi-li, il y a deux villes de 100.000 âmes, mais qui, par ailleurs, n'offrent rien d'intéressant. C'est tout autre chose dans la province de Kiang-sou. Ici on rencontre Nanking, la vieille capitale de la Chine, célèbre par sa tour de porcelaine et le tissu qui porte son nom, mais si cruellement éprouvée par la guerre civile ; Sin-tchou-fou qu'on a surnommée la Venise chinoise, ville de luxe et de plaisir, dont la population s'élève à 500.000 habitants, selon les uns, et 900.000 selon les autres ; Shanghaï, près de l'embouchure du fleuve Bleu, que p.015 son voisinage des districts à thé et à soie a rendue une des principales places commerciales de l'empire. Dans les provinces également côtières du Tché-kiang, de Kouang-toung, on trouve, dans la première, Hang-tcheou à l'embouchure du Grand canal, à laquelle on donne un million d'habitants et Ning-Po, qui fait un grand commerce ; dans la seconde Fou-Cheou (600.000) où l'on vend le meilleur thé noir et qui est de même qu'Amoy (300.000 h.), située sur une île près du rivage, un port très fréquenté par l'émigration chinoise ; dans la troisième Kouang-Toung, notre Canton, peuplée de 1 million d'habitants, si l'on compte parmi eux la population des dix mille bateaux à l'ancre sur la rivière et qui forment une vraie ville flottante. Canton renferme comme Péking une cité tartare et une cité chinoise : c'est toujours une grande place de commerce, mais la concurrence de Shanghaï lui est nuisible.

Le Kouang-si, limitrophe du Tonkin, n'a point de villes énormes pas plus que le Yun-nan ; mais, dans le Sze-tchouen, on rencontre Tching-Tou (800.000 h.) située sur un affluent au fleuve Bleu, ville très remarquable tant par sa propreté et son élégance que par l'aménité de ses habitants, et Tou-Ting, dont les maisons s'élèvent en amphithéâtre sur les rives du fleuve Bleu lui-même, que les uns peuplent de 250.000 habitants, les autres de 750.000 ; enfin Siou-Theou-Fou. L'aspect extérieur de cette ville trompe le voyageur ; en voyant ses murs bas dont les pierres s'effritent, son assemblage de maisons d'où pas un bel édifice ne surgit, il s'attend à trouver des rues sales et étroites. En général, elles sont au contraire propres et larges.

> « Les boutiques offrent mille objets rares, mille chinoiseries adorablement chinoises. À chaque pas, des ateliers de sculpture et de gravure de pierres fines. Dans leurs étalages miroite l'arc-en-ciel des fades, des agates, et des onyx du Yun-nan ; des paravents p.016 s'ouvrent si délicatement fouillés et ciselés que le moindre souffle semble devoir les briser ; des boucles de ceinture où des dragons aux yeux de perles se mordillent. On y voit des dessus de table à thé, valant souvent cent francs ; des anneaux aux destinations inconnues en Europe : ceux avec lesquels les mandarins portent la pipe à la boutonnière, ceux que les Tartares mettent au pouce quand ils tirent l'arc, et qui sont épais pour protéger le doigt. À côté, des échafaudages de théières en cuivre blanc aussi clair que la platine, et dont les ventres rebondis ont la rondeur des panses mandarinales ; des pipes de cuivre doré, au fourneau minuscule que l'on bourre après chaque aspiration de fumée ; de petites idoles et des magots ridicules aux poses graves, taillés dans des lingots de plomb [1].

Au centre le Hou-pe possède les deux grands centres de Han-Keou et d'Ou-Chang, que le fleuve Bleu sépare et que l'on peuple, l'un de

[1] Gaston de Bezaure : *Le fleuve Bleu*.

800.000, l'autre de 500.000 habitants. On prétend que San-Tang, dans le Hou-nan en aurait un million, et Nan-Chang, chef-lieu de la province de Kiang-si, est également une agglomération fort importante. Le Kiang-si est, depuis des siècles, le centre des fabrications des belles porcelaines translucides, dont les Portugais apportèrent au XVIe siècle des échantillons en Europe, mais sans s'être renseignés sur les procédés auxquels on les devait, laissant ainsi au père d'Incarville le mérite de les divulguer, près de trois cents ans plus tard. Le chef-lieu de la province est naturellement l'entrepôt de toutes les porcelaines qu'on y fabrique : il renferme plusieurs magasins immenses, remplis de produits de toutes sortes, de toute grandeur et de toute qualité, depuis ces urnes grandioses richement coloriées, qui représentent en relief des scènes de la vie chinoise, jusqu'à p.017 ces petites tasses frêles, si délicates, si transparentes qu'on leur a donné le nom de coques d'œufs. Mais la fabrication elle-même siège à King-Tee-Tching, grande ville à laquelle M. l'abbé Huc, qui l'a visitée, accorde, avec quelque libéralité peut-être, un million d'habitants, presque tous occupés à faire de la porcelaine ou bien à en commercer.

> « Il y règne, dit-il, une activité difficile à décrire. À chaque instant du jour, on voit s'élever d'épais tourbillons de fumée et des colonnes de flamme qui donnent à King-Tee-Tching un aspect tout particulier. Pendant la nuit, la ville paraît tout en feu : on dirait qu'un incendie la dévore.

Dans les provinces septentrionales, le Kan-sou est sans villes remarquables. Mais Taï-Youan, capitale du Chan-si, assise sur le Fuen-Ho, tributaire du fleuve Bleu, est une ville de 250.000 habitants, et on en attribuait 1 million à Si-Gnan-Fou, capitale du Chen-si avant les incursions des Tchang-mao, et des Panthays. Quand, aujourd'hui, on approche de Si-Gnan-Fou, la désolation des campagnes environnantes révèle de toutes parts leur passage ; seulement, la ville est toujours enceinte de ses hautes murailles, qui rivalisent avec celles de Péking, et même l'une de ses portes est surmontée d'une pagode à trois étages, d'un effet très imposant et qui n'a point sa pareille dans la cité

impériale. Si-Gnan-Fou fut longtemps la capitale de la Chine, aux époques reculées de son histoire, et elle est célèbre en Europe par l'inscription découverte en 1635, dans l'une de ses pagodes de sa banlieue et qui remonte à l'an 625 ou 626 de notre vie. Cette inscription mentionne la première apparition du christianisme en Chine : et elle est composée de dix huit cents mots chinois, qu'encaquent des mots syriaques, écrits en beaux caractères estranghelos. Elle est gravée sur un marbre haut de six à sept pieds, épais et large en proportion. Dans sa partie p.018 supérieure, le marbre se termine en pyramide, et la face montre une croix bien formée, dont les branches se terminent en fleurs de lis semblables à celles qui se voient sur le prétendu tombeau de l'apôtre Thomas à Meliapûr.

De la mer Bleue ou Orientale au golfe de Tonkin, la Chine continentale est flanquée de cinq îles : Chiusan, Formose, Hongkong, Macao et Haynan. Chiusan est une belle île, longue de trente à quarante kilomètres sur une largeur de vingt, offrant une succession de collines, de vallées ouvertes et de petits vallons, qui rappelèrent au voyageur anglais Robert Fortune les *Highlands* de l'Écosse. Il y fut témoin, dans l'étroit canal qui la sépare de Ning-Po, d'une pêche des plus curieuses et qui se pratique sur un grand nombre de lacs et de cours d'eau chinois. Deux petits bateaux se tenaient en vue ; ils étaient montés chacun par un seul homme, et plusieurs cormorans perchaient sur leurs plats-bords. À un signal de leurs maîtres, ces oiseaux s'élancèrent sur l'eau et se dispersèrent à la recherche du poisson ; ils plongèrent et, un instant après, ils reparaissaient à la surface avec leur proie, qu'à un signal particulier ils rapportèrent au bateau et déposèrent eux-mêmes dans le panier destiné à la recevoir. Aussi bien ne néglige-t-on pas de prendre quelques précautions contre les velléités de gourmandise de l'oiseau pêcheur : on passe autour de son cou un petit engin disposé de façon à ne pas l'étrangler lui-même, mais aussi à l'empêcher d'avaler le poisson capturé.

Formose, que les Chinois nomment Taï-Ouang, est séparée des rivages d'Amoy par un canal d'un développement de 150 à 200

kilomètres. Les marins portugais qui la découvrirent, frappés de la beauté de ses côtes, de ses bois et de ses montagnes, l'appelèrent *Formosa* (la Belle), et ce nom lui est resté sur nos carte. Des p.019 monts volcaniques, dont les plus hauts s'élèvent à 4.000 mètres, la divisent en deux versants : l'un, celui de l'ouest, est habité par une race sauvage, les Igorotes, apparentés aux négritos de Luçon. On évalue sa population à 4.000.000 d'hommes et celle de Taï-Ouang, son chef-lieu, à 100.000.

Il y a 3 millions de Chinois dans le nombre, et la façon dont ils se sont comportés dans l'île de Formose donne une bonne idée des procédés de colonisation qui leur sont familiers. Les Chinois y parurent pour la première fois en 1662, et déjà ils ont enlevé aux Malais autochtones une partie du nord de l'île, avec toute sa partie occidentale. Établis d'abord sur le littoral, ils trafiquèrent avec les indigènes, leur envoyant de l'opium et de l'eau-de-vie de riz et recevant du camphre en échange. Les premiers bénéfices de ce commerce furent appliqués à l'achat de terrains qu'ils livrèrent à la culture. En même temps ils passaient des contrats avec les tribus les moins belliqueuses ; ils épousaient les femmes du pays et fondaient une race métisse qui s'est substituée à la race originaire. Il arrive bien quelquefois qu'un parti chinois qui s'aventure trop dans l'intérieur de l'île est massacré sans pitié et, en 1876, une insurrection éclata que les Chinois eurent bien de la peine à vaincre. Mais les *Celestials*, ainsi que les appellent nos voisins d'outre-manche, sont des gens tenaces : ils participent de la nature du lierre, envahisseurs comme lui et non moins adhérents que lui. Ils recueillent à Formose du camphre, de la houille, du pétrole, du soufre ; ils y cultivent le riz, le thé, la canne à sucre, l'indigotier ; ils y fabriquent des ouvrages en filigrane d'argent et du papier fait des fibres de l'*Arabia papyrifera*. Bon an mal an, ils y fument 70.000 kilogrammes d'opium, et ils y mangent à profusion des ailerons de requin, des nids de salanganes, des compotes de vers de terre. Tout cela pour un p.020 vrai Chinois, un Chinois à longue queue, au nez épaté, aux yeux

obliques ; tout cela, c'est le paradis sur terre et quand une fois il est entré, il y reste.

Quelques familles de pêcheurs, voilà tout ce que les Anglais trouvèrent à Hong-Kong, quand ils vinrent s'installer en 1841 dans cette île montueuse et insalubre ; or le recensement de 1871 lui assignait déjà près de 125.000 habitants, dont 2.736 Européens, Anglais et Portugais pour leurs huit-dixièmes. C'est le grand entrepôt du trafic entre la Grande-Bretagne et le Céleste empire, qui envoie annuellement par cette voie des produits d'une valeur de vingt-deux millions de francs et qui en reçoit des marchandises évaluées à quatre-vingt douze. Le voisinage de Hong-Kong a été fatal à Macao qui végète et dont l'antique prospérité, frappée à mort, ne s'est un peu relevée que grâce à l'infâme trafic des émigrants chinois, qu'on y voyait s'embarquer par milliers, il y a quelques années, à destination qui de la Havane, qui du Pérou. Macao montre encore avec fierté ses casernes, ses couvents, ses églises et sa grotte du Camoëns, où l'on raconte que ce grand poète, venant de faire naufrage et n'ayant sauvé que les premiers vers des Lusiades, se réfugia et chanta les gloires de sa patrie [1]. Mais son port, qui abritait jadis d'orgueilleuses flottes, ne contient plus que de vieilles coques, affourchées sur leurs ancres, qui se sont noircies et pourries dans le service de la traite des malheureux coolies.

Haynan, en face de l'Annam et à l'entrée du golfe du Tonkin, offre avec Formose cette ressemblance qu'elle est montagneuse et que sa population aborigène vit p.022 généralement à l'état sauvage. Mais son climat est moins bon et les typhons la dévastent. On lui donne 2.500.000 habitants, sur lesquels les deux tiers de souche chinoise.

@

[1] Voir sur cet épisode la biographie du poète dans la très intéressante *Étude sur Camoëns* que M. Clovis Lamarre publiait chez l'éditeur Didier, il y a trois ans.

II

COUP D'ŒIL SUR L'HISTOIRE DE LA CHINE

@

La légende locale place au berceau de la nation chinoise un homme nommé Pan-Kou, qui aurait vécu vingt ou vingt-quatre mille ans avant l'époque historique. On est ici en pleine fable : le peuple chinois n'en est pas moins un des peuples les plus anciens de la terre et qui possède, depuis l'an 2637 avant Jésus-Christ suivant les pères Amyot, Gaubil, du Mailla et l'éminent sinologue Pauthier, depuis l'an 2357, selon Fréret, une chronologie reposant sur deux données fixes : une année de trois cent soixante-cinq jours et six heures, avec des cycles de soixante années [1]. Il n'est pas venu de l'Égypte, comme le prétendait de Guignes, développant les indications de Kircher et de Mayran ; mais il ne répugne nullement de croire que les Chinois actuels descendent de ces peuples qui après avoir occupé les plateaux de l'Asie centrale, en rayonnèrent p.023 comme d'un foyer, et se répandirent dans les vallées de l'Irraouadi, de la Salouen, de Ménam et du Mékong. Cette hypothèse ne s'appuie sur aucun témoignage historique ; mais elle s'accorde avec les traditions chinoises qui parlent de tribus sauvages qui habitaient d'abord l'empire du Milieu, et qu'un peuple aux cheveux noirs, *les Cent familles*, vint subjuguer et civiliser. De plus, elle ressort invinciblement de la distribution même des nations de l'extrême Asie et de la communauté des traits physiques ou moraux qui se remarque entre les Turcs, les Mongols et les Chinois. Une origine divine attribuée aux princes, l'art augural, le culte des ancêtres, le despotisme patriarcal, voilà le fonds commun des civilisations asiatiques, et c'est encore à cette heure l'assiette de la société chinoise et du gouvernement chinois [2].

---

[1] Voir *Chronologie des Chinois* ; œuvres complètes de Fréret, tome III (1796).

[2] Dans les parties montagneuses de la Chine et surtout dans les provinces occidentales, il existe encore un grand nombre de tribus qui appartiennent, selon toute apparence, à la population aborigène de ces provinces, en partie subjuguée et modifiée par les Chinois des provinces septentrionales et centrales. Il y a des restes de ces peuples dans

Un personnage mythologique, Fo-Hi, qui avait le corps d'un serpent et la tête d'un bœuf, ouvre les annales chinoises : on lui prête l'invention de l'écriture, comme on attribue celle de la médecine à l'un de ses successeurs, Chin-Nong, que l'on fait vivre 3200 ans avant Jésus-Christ, et comme on fait remonter à Houang-Ti, qui p.04 aurait commencé de régner vers l'an 2698, l'institution des poids et mesures, l'usage des monnaies et l'institution du tribunal pour écrire l'histoire. Toute cette chronologie demeure fort incertaine, et Yao est le premier des empereurs que mentionne le *Chou-King*, le plus ancien livre historique des Chinois. Le règne de ce prince fut marqué par une grande inondation, que quelques savants ont confondue avec le déluge de Noé, et il était monté sur le trône par une de ces révolutions sanglantes, « plus fréquentes et plus nombreuses », suivant la remarque de M. Ott, l'auteur d'un excellent résumé de la vieille histoire de ce pays, « en cet état modèle du gouvernement absolu et paternel, qu'en aucune république ancienne ou moderne, et sans qu'aucune de ces révolutions ait amélioré, d'une manière durable, le sort de la société. » Il eut pour successeur un simple laboureur de Chine, qu'il désigna lui-même à l'exclusion de son propre fils, et à Chun succéda Yu dont le fils occupa aussi le trône, et devint le fondateur de la première dynastie, celle des Hia (2197 avant Jésus-Christ).

Elle fut renversée en l'an 1766, par une ligue de princes feudataires, mais presque indépendants, et remplacée par la dynastie des Chang, laquelle subit le même sort et dans les mêmes conditions (1134). C'est de cette époque que date un livre très curieux qu'on attribue à Tchéou-Kong, frère de Wou-Wang, le fondateur de la troisième dynastie. Le *Tchéou-Li*, ou livre des rites de Tchéou, qui a été traduit en notre langue, est un tableau complet de la Chine sociale et politique, telle qu'elle était il y a trois mille ans et qu'elle est aujourd'hui, sauf quelques

---

plusieurs provinces du sud et du sud-ouest. Les uns portent le nom de *Miao-Tse* ; ils ont une langue particulière et paraissent descendre d'une tribu très ancienne dont il est parlé dans le *Chou-King*. Les autres, sous le nom de *Lolo*, paraissent appartenir à la même race que les Birmans, dont ils parlent la langue et emploient les caractères ; ils habitent dans les parties occidentales du Yun-nan. D'autres passent pour Tibétains. D'autres encore qu'on croit être de même race que les Miao-Tse et que l'on appelle *Yao* ou *Mou-Yao*, sont répandus dans la région méridionale de l'empire.

changements de forme plus que de fond. On y voit qu'il existait alors en Chine des familles nobles qui jouissaient du privilège de fournir les officiers du plus haut rang, et que certaines fonctions, peu p.025 nombreuses d'ailleurs, étaient héréditaires. Les lettrés ne formaient pas encore une classe bien déterminée ; mais l'usage ne tarda point à s'établir de choisir exclusivement parmi eux tous les fonctionnaires publics. Quant au reste du peuple, il formait neuf classes : cultivateurs, bûcherons, éleveurs d'oiseaux et de quadrupèdes, marchands établis ou ambulants, tisseuses, serviteurs et esclaves, gens sans profession avérée. Dans les campagnes, cinq familles constituaient un groupe, cinq groupes une section, cinq sections une commune, cinq communes un canton, cinq cantons un arrondissement, cinq arrondissements un district. L'armée se recrutait dans toutes les classes du peuple : elle n'avait alors que de l'infanterie, armée de lances, d'arcs, de flèches, de cuirasses, de boucliers, et était constituée en régiments de 2.500 hommes, avec cinq bataillons par régiment.

L'empire était-il en péril ; s'agissait-il de changer de capitale ou de transporter la population d'un point du territoire, où elle ne trouvait point à vivre, sur un autre ; le trône devenait-il vacant, le peuple était consulté en assemblée générale. Par ailleurs, il vivait entièrement sous la férule administrative. Il y avait des censeurs pour inspecter ses vertus et des sauveurs pour châtier ses fautes : un officier des mariages pour veiller à ce que les filles prissent mari à vingt ans et que les hommes prissent femme à trente ans au plus tard ; des fonctionnaires pour répartir la terre et d'autres pour s'assurer de sa bonne culture. Certaines industries étaient réservées à une portion de la population à l'exclusion des autres ; c'est ainsi que les femmes légitimes avaient le monopole du tissage de la soie et du chanvre. Les procédés du travail étaient réglés de la façon la plus minutieuse, et l'artisan chinois n'était pas moins sévèrement parqué dans la corporation dont il p.026 faisait partie que ne le fut plus tard le compagnon de notre moyen âge dans son corps de métier. Un ouvrage rédigé postérieurement au *livre des Rites* nous apprend, d'ailleurs qu'à cette époque reculée, l'industrie était déjà

florissante en Chine : on y travaillait les peaux et les pierres précieuses ; on y moulait des poteries et des vases.

Confucius, d'après une gravure chinoise.

La dynastie des Tchéou dura 873 ans, pour disparaître également dans une révolte de grand vassal de l'empire. Ce fut dans les deux derniers siècles de son règne que parurent les célèbres philosophes Lao-Tseu, Khoung-Fou-Tseu, que l'Occident connaît sous le nom de Confucius, et Meng-Tseu, ou Mencius, disciple de celui-ci. On sait peu de chose sur la vie de Lao-Tseu ; il naquit en l'an 704 avant Jésus-Christ et voyagea, dit-on, dans l'Inde. Mais ce dernier fait n'est point acquis, quoique assurément il y ait entre la doctrine qu'il professe dans le Tao-Te-King, ou *livre de la Voie et de la Vertu*, le seul de ses écrits qui nous soit parvenu, et le Nirvana, ou le culte du néant bouddhique,

des analogies étroites et tout à fait frappantes. Les détails biographiques sont moins rares sur Confucius : né en l'an 551 avant Jésus-Christ, il remplit diverses fonctions publiques, voyagea dans toutes les parties de la Chine et mit en ordre ses livres sacrés. Il a peu écrit, et, des quatre livres classiques qui portent son nom, il n'y en a qu'un, la *Grande Étude*, qui paraisse être sorti de sa propre plume. Quand il mourut, en l'an 479, on vit ses disciples et le roi de la province où il était né se prosterner devant sa tablette et, depuis le XIe siècle environ de notre ère, la Chine s'est couverte de temples où son image est révérée comme celle d'un ancêtre et d'un saint.

C'est qu'en effet Confucius ne fut pas autre chose qu'un ancêtre. Ces belles maximes, qui firent le fond de son enseignement soit écrit, soit oral : « qu'il faut être p.027 bienveillant, affectueux, sympathique envers ses semblables ; qu'un même devoir incombe à tous les hommes, riches ou pauvres, grands ou petits, le devoir de perfectionner sa personne ; qu'une règle inflexible devait présider la conduite de chacun etc. », ces maximes faisaient partie, depuis les temps les plus reculés, du droit public de la Chine. Elles brillaient éparses sur tous les feuillets de ses anciens livres ; seulement, il ne semble pas qu'elles eussent jamais beaucoup lié personne, les grands moins que les autres, et il ne fut pas donné à Confucius de convertir à leur pratique réelle les princes, ses contemporains. Cependant ces traditions de gouvernement patriarcal étaient exposées à périr au milieu des désordres politiques et des révolutions dynastiques : elles échappèrent à ce risque, quand, codifiées, si l'on peut ainsi dire, par Confucius, elles furent devenues le patrimoine de la classe dirigeante des lettrés. Envisagée sous cet aspect, l'œuvre de ce sage peut être regardée comme un malheur pour son pays, puisqu'elle a puissamment contribué à le maintenir sous la règle tantôt puérile, tantôt barbare, toujours stérile, d'une forme de gouvernement qui n'attente pas moins à la dignité de l'homme qu'à son activité.

Thsin, qui fonda la dynastie de son nom (249 ans avant Jésus-Christ), fut le dernier des princes feudataires qui, depuis tant de

siècles, fournissaient des souverains à la Chine, mais qui perdirent successivement leurs possessions sous son règne. Un de ses successeurs, Tche-Hoang-Ti, se rendit célèbre par son goût pour la guerre, et pour les grands travaux publics, comme aussi pour sa haine contre les lettrés. Il la poussa jusqu'à décréter la destruction de tous les anciens livres, sauf ceux qui traitaient de médecine ou de divination, et ceux des lettrés qui tentèrent de s'opposer à cette mesure en furent punis par un de ces supplices, atrocement ingénieux, p.028 dont le code pénal des Chinois a toujours fourmillé et fourmille encore. Hoang-Ti fit de grandes conquêtes au sud de ses frontières : il soumit la Cochinchine, et, pour mettre ses peuples à l'abri des incursions perpétuelles des hordes tartares, mongoles et turques, il fit bâtir cette grande muraille qui court sur cinquante lieues et qui est encore débout, avec ses gigantesques contre forts, ses bastions massifs, ses tours carrées, ses créneaux sans fusils et ses embrasures sans canon.

« C'est une chose souverainement grande, un monument incroyable », s'écrie un aimable et intelligent voyageur qui a vu la grande muraille, de ses yeux vu, ce qui s'appelle vu. Qu'on s'imagine un mur haut d'environ cinquante pieds et large de dix-huit, en granit à sa base, en longues briques grises à son revêtement supérieur ; un mur qui monte, descend, serpente, comme si c'était un être rampant et vivant. De son sommet le regard plonge en avant vers la Tartarie ; à droite vers le golfe de Pe-Tchi-Li ; à gauche, vers l'énorme intumescence du Tibet ; en arrière vers les plaines fertiles de la Chine méridionale. Et tout cela a surgi de terre, tout cela s'est édifié en vingt-deux ans, en escaladant des rochers qui paraissaient inaccessibles, en suivant les sinuosités d'un sol très tourmenté. Il y a là certainement de quoi justifier l'admiration et le saisissement ; mais le premier de ces sentiments se tempère quand on songe à l'inutilité complète d'un pareil travail,

> « œuvre de grands enfants menés par des despotes. Quelle folie que d'élever une enceinte continue là où deux forts seulement, aux passes de Nang-Kou et de Kou-Tei-Kao, auraient fermé la Chine à toutes les invasions du Nord ! Que

> de milliers d'hommes ont dû succomber à ce travail surhumain, vainement inventé pour la défense d'un empire dont il n'a pu d'un jour arrêter l'envahissement. [1]

p.029 Quatorze siècles plus tard, la grande muraille n'empêchait point, en effet, le trop fameux Gengis-Khan de se jeter sur l'empire du Milieu et de s'en rendre maître. Vainement, dans l'intervalle, les princes de la dynastie Han qui, en l'an 202, remplaçait celle des Tchin, avaient-ils fait reculer les Hiong-nou, nation tartare, terreur de la Chine depuis un millier d'années ; vainement le général Pan-Tchao avait-il soumis, vers l'an 100 de Jésus-Christ, les États de la Tartarie et de la Boukharie. Vainement encore Tsaï-Tsoung, le plus illustre des empereurs Tang, qui régna de 627 à 649, avait-il battu les Turcs, qui étaient en ce moment les plus formidables ennemis de ses sujets. Tandis que des intrigues de palais et des conspirations d'eunuques précipitaient la chute de la dynastie Tang, et jetaient la Chine dans une nouvelle ère de troubles (907-960), jusqu'à ce que l'avènement des princes Soung y ramenât un peu d'ordre et de paix, un grand orage s'annonçait dans les steppes, au nord de l'empire. Le khan de Karakorum jetait les fondements de cette puissance mongole qui faisait trembler la mère de saint Louis pour l'Église ; qui ne connaissait, pour parler comme l'illustre Rossi, d'autre borne à son invasion que la fatigue de ses chevaux ; qui menaçait Vienne et Constantinople et qui entrait au pas de course dans Moscou et dans Péking.

Gengis-Khan n'avait fait que traverser la Chine, en la ravageant ; son petit-fils Kubilaï-Khan la soumit et y fonda la dynastie mongole, celle des Yuen (1260). Ce fut un souverain remarquable, qui adopta les mœurs et la civilisation de sa conquête, tandis que ses successeurs, moins habiles, s'aliénèrent l'esprit des Chinois en les excluant des emplois publics, où ils n'appelaient que des hommes de leur propre race. Des révoltes éclatèrent et les insurgés, victorieux, appelèrent au trône un jeune homme qui était sorti du couvent de bonzes où p.030 il

---

[1] De Beauvoir, *Voyage autour du monde*.

végétait, pour leur servir de chef (1368). Young-Wou devint ainsi le fondateur de la dernière dynastie nationale, celle de Ming, dont la durée fut de deux cent soixante-seize ans. Ses treize princes donnent du dernier sommeil dans la vallée, sablonneuse et encadrée de hautes montagnes, qui s'étend entre la grande muraille et la ville de Tchang-Pin-Tchao. Une avenue longue d'une lieue conduit à leurs tombes : elle est dessinée d'abord par des colonnes de marbre blanc, puis par deux files d'animaux sculptés, de grandeur colossale — chameaux, éléphants, hippopotames, dragons ailés, lions de quinze pieds de haut et d'un seul bloc de granit — enfin par les statues colossales des empereurs, revêtus de la cuirasse et portant le casque. Les tombeaux eux-mêmes, qu'encadrent des bosquets d'arbres verts, sont de vrais temples où le marbre blanc ou rose, le porphyre et les sculptures en bois de teck se marient sans harmonie et sans goût, mais avec des lignes vraiment pures et d'une grande sévérité, chose rare en Chine [1].

En 1644, un chef de Mandchoux, du nom d'Amavang, s'emparait de nouveau de la Chine et s'en faisait couronner empereur. Sa famille y règne encore. Kang-Hi, qui monta sur le trône en 1662, en consolida le pouvoir, et son règne, long de soixante ans, est devenu célèbre en Europe par la protection dont il entoura les missionnaires catholiques. Vers 1550 saint François Xavier avait fait d'inutiles efforts pour pénétrer en Chine, et il était mort dans l'île de Sancian, contemplant des yeux cette nouvelle terre promise, où il lui était interdit d'entrer. Plus heureux les jésuites Michel Rogerio, Jean Baradas, Diego Pantaja, Gaspar Terrasa et Matthieu Ricci parvinrent à fonder un p.031 établissement dans l'intérieur de l'empire ; plus tard même, ils arrivèrent à Péking où Ricci, grâce à son habileté comme constructeur de cartes géographiques, réussit à se faire une position considérable. Ce n'est pas que le christianisme ne date en Chine que de l'arrivée des jésuites : la célèbre inscription de Si-Gnan-Fou, dont il a été déjà question, prouve, en effet, que, sous l'empereur Tsaï-Tsoung, un nommé Olopen avait introduit dans le pays le christianisme nestorien. Il

[1] De Beauvoir, *Voyage autour du monde.*

y avait assez prospéré pour que Rubruquis, Marco Polo et Hyatho nous représentent les nestoriens comme en grande faveur à la cour des empereurs mongols, et que les historiens musulmans mentionnent plusieurs impératrices fort attachées à la foi chrétienne. En 1290, le christianisme romain était apparu à son tour en Chine, dans la personne de Jean de Monte-Corvo qui éleva deux églises à Péking même, et qui plus tard fut sacré évêque de cette ville.

Mais la faveur même dont les souverains mongols avaient entouré les missionnaires chrétiens devint la cause de leur ruine, lorsqu'une dynastie nationale remonta sur le trône, et ce fut bien une œuvre de restauration que celle qui échut à Ricci et à ses successeurs. Ils y furent fort aidés par les empereurs mandchoux, et les dix jésuites que l'Académie des sciences de Paris expédia en Chine (1685) y reçurent de Kang-Hi le meilleur accueil. Pour lui complaire, ils exécutèrent une triangulation générale de l'empire et en dressèrent la carte ; ils enseignèrent aux Chinois l'art de fondre des canons de gros calibre et régularisèrent leur calendrier. Plus tard ils se mirent à traduire les annales des Chinois, ainsi que leurs livres sacrés, et certes les amis des études historiques ne prononceront jamais qu'avec respect et reconnaissance les noms des Amyot, des Gaubil, des Lecomte, des du Mailla, des Prémare, p.032 des Visdelou. Investis, d'ailleurs, de la plaine confiance de Kang-Hi et remplissant les plus hautes fonctions publiques, ils purent sans peine faire profiter le catholicisme de leur influence politique et, à l'époque où ils durent quitter la Chine, ils laissèrent derrière eux de nombreuses et florissantes chrétientés.

Ce dernier événement exige quelque explication. Désireux d'attacher à leurs croyances les gens de haut rang, dont l'exemple serait décisif sur les autres, et persuadés qu'il était impossible d'implanter une doctrine quelconque en ce pays sans respecter le culte des ancêtres et des parents, qui tient aux entrailles mêmes de la société chinoise et dont la répudiation ferme l'accès aux fonctions publiques, les jésuites ne firent pas à leurs néophytes une obligation impérieuse d'abdiquer, en recevant le baptême, tous leurs vieux rites à

la fois. Le Chinois, devenu chrétien, continua de s'agenouiller devant les tombes de ses parents et d'y brûler de l'encens, comme aussi de pratiquer certaines observances intimement liées à ses notions séculaires de la vie civile et du gouvernement patriarcal. Ce spectacle émut l'orthodoxie d'un ordre rival et plus ancien, mais qui n'occupait plus, depuis l'apparition des fils de Loyola, qu'un rang secondaire parmi les propagateurs de la foi. Les dominicains accusèrent en cour de Rome les jésuites de pactiser avec l'idolâtrie et dès 1645, une sentence de la propagande romaine, homologuée par le pape Innocent X, condamna les errements des jésuites. Ceux-ci cependant ne se tinrent point pour battus : ils insistèrent sur le caractère purement civil qu'il fallait assigner, selon eux, aux coutumes stigmatisées par les dominicains, et cette fois le tribunal de l'Inquisition leur donna raison. Mais cette décision, approuvée en 1656 par Alexandre VII, fut révoquée en 1704 par Clément XI, qui s'appropriait ainsi le décret rendu sur les lieux mêmes, p.033 treize ans plus tôt, par l'évêque Maigrot et conçu dans un sens tout à fait défavorable aux jésuites.

Le cardinal de Tournon, qui se rendit en Chine pour terminer cette longue querelle, y arriva en 1705 et, après avoir étudié la question des rites, se prononça également contre ces religieux. Kang-Hi cependant, scandalisé de ces débats où les sentiments de rivalité entre les deux ordres parurent l'emporter plus d'une fois sur l'intérêt de la religion elle-même, et irrité de ce qu'il regardait comme l'immixtion abusive d'un souverain étranger dans sa gestion personnelle, Kang-Hi déclara qu'il ne permettrait pas le séjour de la Chine aux missionnaires qui ne suivraient pas la tradition de Ricci et de ses successeurs. Son attitude détermina l'envoi à Péking (1720) du cardinal Mezzabarba, patriarche d'Antioche, et celui-ci approuva sauf quelques restrictions, tout ce que le cardinal de Tournon avait condamné. Cette décision, qui fut d'ailleurs rapportée bientôt, venait trop tard. Kang-Hi avait déjà retiré sa faveur aux missionnaires et tout ce désaccord, toutes ces fluctuations, avaient singulièrement nui au catholicisme dans la classe des lettrés.

— Comment pouvez-vous assurer, disaient-ils fréquemment aux missionnaires, que vous prêchez la vérité, lorsque vous êtes si peu d'accord entre vous-mêmes sur vos croyances ?

Kang-Hi eut pour successeur un zélé bouddhiste, Young-Tching, qui expulsa les missionnaires, persécuta les chrétiens et détruisit leurs églises. L'interdiction formelle et absolue du catholicisme ne date pourtant que de 1805 : tous les missionnaires européens furent alors dirigés sur Macao à l'exception de deux Portugais, les pères Serra et Pereira, qui étaient employés au bureau des Mathématiques à la confection des calendriers, et que l'on garda non comme prêtres, mais comme savants. Ils sont morts tous deux en Chine, l'un à une p.034 époque que nous ignorons, l'autre, le père Pereira, en 1838. Celui-ci décédé, on boucha, avec des pierres et du mortier, les portes de la cathédrale de Péking : elles sont restées dans cet état jusqu'en 1860, année où le baron Gros, notre ministre plénipotentiaire, les fit rouvrir, à la suite d'événements extraordinaires qui ont marqué pour l'empire du Milieu le point de départ d'une ère nouvelle, en le forçant d'entrer en communications régulières et permanentes avec les *Barbares* occidentaux.

On a déjà dit que, dès 1516, les Portugais étaient apparus sur le littoral chinois : l'année suivante, quatre autres vaisseaux, portant aussi leur pavillon et commandés par Ferdinand Andrade, jetèrent l'ancre près de Macao et nouèrent d'amicales relations avec les autorités chinoises. Mais, dès 1518, les choses changeaient de face et Simon Andrade, frère de Ferdinand, se conduisait de telle sorte que les Chinois contraignirent les Portugais à s'éloigner. Ils reparurent bientôt et fondèrent successivement des comptoirs à Amoy, Ning-Po, Lampacao et Macao. En 1543, les Espagnols, ayant découvert les Philippines et y ayant rencontré des jonques chinoises, ouvrirent avec la Chine un commerce direct, et soixante-neuf ans plus tard arrivèrent les Hollandais. Leur début fut un coup de main sur Macao, qui échoua ; puis ils s'emparèrent de l'île Formose et s'y fortifièrent. Jusque-là, le pavillon anglais ne s'était jamais montré dans ces mers. Widdell l'y fit

voir en 1637 : mal reçu par les autorités chinoises, à l'instigation des Portugais, il se retira, non sans avoir dévasté le littoral. Depuis lors, les Anglais se sont emparés en 1802 de Macao, qu'ils craignaient de voir passer aux mains des Français ; mais ce fut une occupation toute temporaire et ils parurent ensuite se contenter de leurs comptoirs à Canton, sans chercher davantage à fonder un établissement spécial dans ces mers.

p.035 Ces façons brutales, ces insolences n'étaient pas faites pour bien disposer les empereurs chinois à l'endroit des Européens. On les avait vu entretenir, du temps du khalifat, des relations commerciales avec les Arabes, et l'on sait par la relation d'Abou Zeid qu'un Arabe, nommé Ibn Wabah, non seulement parcourut la côte chinoise, mais encore se rendit à Peking où il fut reçu par l'empereur régnant. Les merveilleux récits des *Mille et une Nuits* attestent assez l'impression que les Arabes avaient gardée de ces contrées lointaines. C'est à leur commerce avec elles que nous devons la boussole qu'à leur tour, les Arabes transmirent aux marins de la Méditerranée, à l'époque de la deuxième croisade très probablement. Ces bons rapports, les Chinois n'auraient pas mieux demandé, peut-être, de les nouer avec les Européens, si ceux-ci ne les avaient froissés et humiliés tout d'abord. Du moins un Anglais, M. John Davis, et un Américain, M. Wells Williams, auteurs tous les deux d'excellents livres sur la Chine, se montrent-ils persuadés qu'avec une conduite différente et une attitude plus digne de leur civilisation, les Européens n'auraient pas été l'objet de la crainte des Chinois d'abord, puis de leurs orgueilleux mépris, de leurs avanies continuelles et de leurs exactions incessantes.

Mais ce pli une fois contracté, les Chinois le gardèrent. Rien n'y fit désormais : ni les ambassades que les Hollandais et les Portugais envoyèrent à Péking à plusieurs reprises, ni la mission de lord Macartney, en 1792, ou celle de lord Amherst, quatorze ans plus tard. Le premier fut assez bien accueilli, mais il ne put rien obtenir ; quand au second, il dut regagner Canton sans avoir été reçu par l'empereur et après avoir été traité d'une façon indigne, parce qu'il refusait de se

soumettre aux neuf génuflexions, la tête touchant le sol, qui composaient l'avilissant cérémonial appelé *ko-tou*, que l'on p.036 imposait alors à toutes les personnes admises en la présence du fils du Ciel. Ces tentatives manquées ne servirent qu'à fortifier les mandarins dans leur insolence et à confirmer la cour de Péking dans cette façon arbitraire d'en user avec les Occidentaux qu'au témoignage du père Prémare, elle avait érigée en maxime de gouvernement. La position des Européens en résidence à Canton était des plus désagréables et des plus pénibles : on retardait le chargement de leurs navires ; on pillait leurs marchandises et on les rançonnait ; on les injuriait dans des proclamations officielles, qui les chargeaient des crimes les plus énormes et les désignaient à la vindicte populaire.

En 1837 et en 1838, la situation était déjà bien tendue entre les Chinois et les Anglais, lorsque les sévérités du célèbre Lin-Tse-Su, vice-roi de Canton, vis-à-vis du commerce interlope de l'opium, vinrent la pousser à l'extrême. L'usage de fumer ce narcotique était venu aux Chinois de l'Assam ; mais il ne dut guère se répandre jusqu'à la fin du dernier siècle, puisque les *Mémoires* des jésuites ne le mentionnent pas. En 1800, l'empereur le prohiba, sans grand effet d'ailleurs, les mandarins étant les premiers à s'y livrer et si l'édit très sévère que rendit le vice-roi de Canton à vingt ans de distance, fit cesser le commerce régulier de l'opium, par contre il en activa énormément la contrebande de telle sorte que la quantité qui s'en introduisait par cette voie atteignit une valeur annuelle de plusieurs millions de dollars. Les Chinois n'ayant à offrir aux Européens en échange de leurs articles que des thés et des soies, la balance du commerce commença de leur être défavorable : de la gêne se fit sentir dans le recouvrement des impôts, et le gouvernement de Péking se résolut à prendre contre l'importation clandestine de l'opium les mesures les plus rigoureuses.

p.037 En 1838, un contrebandier indigène fut publiquement étranglé à Macao sur l'ordre exprès de l'empereur. Quelques mois plus tard, on emprisonnait à Canton les marchands d'opium de cette ville et l'on y menait enchaînés ceux des environs. En même temps, le bruit courait

qu'à Hupé la police ayant arrêté des fumeurs d'opium, leur avait fait couper une partie de la lèvre supérieure afin de les mettre dans l'impossibilité de tenir leurs pipes à la bouche. Sur ces entrefaites le gouverneur de Hong-Kouang, nommé vice-roi de Canton, s'installa dans son nouveau poste : il arrivait muni de pouvoirs illimités afin de faire cesser le commerce de l'opium, et il n'était pas homme à les laisser dormir. À peine arrivé, Lin fit détenir dans leurs maisons, sans leur permettre de communiquer au dehors et même de se procurer des vivres, les deux cents soixante-quinze étrangers qui se trouvaient à Canton jusques et y compris le capitaine Elliot, le représentant de Sa Majesté Britannique. Il ne les relâcha qu'après qu'ils lui eurent livré tout l'opium dont ils étaient détenteurs : il était renfermé dans 20.300 caisses d'une valeur de 50.000.000 de francs, qu'il fit aussitôt détruire.

À la suite de cette équipée, le capitaine Elliot et tous ses concitoyens se retirèrent à Macao, sous la protection des autorités portugaises ; mais l'intention de Lin n'était pas de les y laisser tranquilles, et il prit des mesures pour leur couper les vivres. Elles causèrent une irritation des plus vives parmi les Européens, irritation qui s'accrut à la nouvelle que des soldats chinois avaient attaqué un petit schooner, *The Black Joke*, qui se rendait à Hongkong, blessant ou tuant son équipage et laissant pour mort un passager, avec ses oreilles coupées et placées dans sa bouche. Les Anglais se retirèrent à Hongkong pour !a plupart. Le capitaine Elliot p.039 n'avait pas cependant perdu tout espoir d'une solution pacifique ; il négociait à cet effet, non sans quelque apparence de succès, lorsqu'une collision survint entre la flottille de seize jonques que commandait l'amiral Kouang et les deux bâtiments de guerre anglais, le *Volage* et l'*Hyacinthe*. À partir de ce moment, les événements se précipitèrent : le vice-roi annonça la cessation de tout commerce avec la Grande-Bretagne, tandis que le capitaine Smith, commandant de la station anglaise, déclarait la côte chinoise en état de blocus.

Ces événements se passaient en décembre 1839 ; le 4 juillet suivant, cinq grands vaisseaux de guerre, trois steamers, vingt-un transports paraissaient en vue de l'archipel de Chusan et y jetaient trois

mille hommes, qui s'emparaient, presque sans coup férir, de Tinghaï, la principale de ses villes. Les négociations se renouèrent ; mais le parti de la guerre qu'inspirait Lin, tombé en disgrâce pour avoir provoqué les hostilités, l'emporta et l'empereur publia un décret où il ordonnait l'extermination des *barbares*, en promettant 250.000 francs pour la tête du capitaine Elliot ou de tout autre chef anglais. Quittant donc le mouillage de Chusan, l'escadre anglaise mit le cap sur la rivière de Canton, et s'empara des forts qui la défendent (26 février 1841). Le lendemain elle détruisit une batterie tout près de Canton même, et allait se porter sur cette ville lorsque les Chinois sollicitèrent et obtinrent une trêve. Elle cachait un plan de massacrer les Européens, dès qu'ils seraient rentrés dans leurs factoreries, et cette trahison n'échoua que par suite des indiscrétions de ses auteurs. Ceux des négociants anglais qui étaient rentrés à Canton furent invités à se réfugier à bord de l'escadre et celle-ci, après une vaine attaque des Chinois, remonta la rivière. Un vigoureux coup de main lui livra les forts de Canton, et rien n'empêchait plus les troupes anglaises d'occuper p.040 cette ville lorsque les Chinois offrirent pour la racheter 30 millions de francs, qu'ils payèrent immédiatement.

Cependant, le 10 août 1841, un nouveau plénipotentiaire, sir Henry Pottinguer, était arrivé d'Angleterre avec des renforts, et le 21, il quittait Hongkong à la tête de neuf vaisseaux de ligne, quatre steamers, vingt-trois transports et trois mille six cents hommes de troupes de débarquement. Après avoir enlevé Amoy, ces forces s'emparèrent de Tchiang-Haï et de Ning-Po, puis de Cha-Pou dont les fortifications furent enlevées assez facilement, mais où trois cents Tartares, renfermés dans un temple, se firent tuer jusqu'au dernier. De Cha-Pou, l'expédition se dirigeant vers Woussoung, forteresse qui défendait l'embouchure de la rivière de Shanghaï, s'en emparait et remontait ensuite le Yang-Tsé, dans la direction de Nanking. Aucun obstacle n'arrêta sa marche jusqu'à Tching-Kiang-Fou, près du grand Canal ; mais il y avait là 2.700 Tartares mandchoux qui firent la plus belle résistance et qui, vaincus, se tuèrent eux-mêmes, pour la plupart,

par amour-propre militaire ou dans la croyance que les Anglais ne leur feraient pas quartier. L'expédition gagna Nanking et s'apprêtait à l'attaquer, lorsque, le 16 août 1842, le commissaire impérial Kiyng demanda un armistice et signa les préliminaires de paix.

Ratifiés treize jours plus tard par la cour de Péking, ils portaient en substance que l'île de Hongkong serait cédée au gouvernement britannique, et quatre porte Amoy, Fou-Tcheou, Ning-Po, Shanghaï ouverts au commerce européen. Mais il devint bientôt clair pour tout le monde que cette paix, arrachée au gouvernement chinois sous la pression de la peur, ne serait pas durable, et de fait, l'histoire des treize années qui s'écoulèrent entre sa signature et la reprise des hostilités ne fut que l'histoire des avanies quotidiennes faites aux p.041 Européens, des pièges qu'on leur tendait et des attentats commis contre leurs biens et leurs personnes. Un jour, c'était la populace de Fou-Tchéou qui crachait à la figure des Anglais, ou bien celle de Canton qui se ruait sur les hangars où ils abritaient les canots de leurs vaisseaux de guerre, et qui menaçait de les incendier. Une autre fois, c'était M. Meadows, interprète du consulat de Canton, que des pirates attaquaient sur la rivière et qui ne parvenait à sauver sa vie qu'en tuant de sa main deux de ces misérables et en gagnant le bord à la nage ; M. Amaral, gouverneur de Macao, dont les mandarins mettaient la tête à prix et qu'une dizaine de Chinois assassinaient, emportant dans un sac sa tête et sa main ; le lieutenant français de Lisle, qu'on volait après l'avoir blessé ; le commandant Johnston, qu'on lapidait. Bref, vers le milieu de 1856, les choses avaient pris cette tournure qu'un factum, imprimé à Canton et répandu à profusion, menaçait de mort tout Européen qui oserait se promener dans la campagne, et trois mois ne s'étaient pas écoulés que le vice-roi de cette même ville répondait aux réclamations des autorités anglaises, à propos d'une insulte faite à leur pavillon, par une proclamation offrant 300 francs par tête d'Anglais qu'on lui apporterait [1].

[1] Nous empruntons ces détails à l'excellent livre de M. Sinibaldo de Mas, ancien ministre d'Espagne en Chine : *La Chine et les puissances chrétiennes.*

L'amiral anglais Seymour détruisit alors une flotte de vingt-trois jonques et s'empara des ports chinois des deux bords de la rivière dont les Américains, pour tirer vengeance d'un coup de canon tiré sur leurs vaisseaux, avaient déjà démoli quelques batteries. Par malheur, les Anglais n'étaient pas assez en force pour occuper Canton. Les Chinois profitant de cette situation, attaquèrent les factoreries et y mirent le feu, tandis p.042 qu'à Hongkong un boulanger empoisonnait le pain de la colonie européenne. En cette extrémité, les Anglais tinrent conseil ; il y fut décidé qu'ils se retireraient, ne laissant qu'une garnison de 300 hommes dans le fort Macao, qui est sur une île de la rivière. Le brave capitaine Bates qui le commandait, tint pendant cinq mois dans son poste solitaire et dut enfin l'évacuer à son tour.

Dans la nouvelle campagne qui allait s'ouvrir, l'Angleterre eut la France pour auxiliaire. Cette campagne débuta par le bombardement de Canton et sa prise d'assaut par le corps de débarquement anglo-français (29 septembre 1857). Maîtres de cette ville, l'ambassadeur anglais lord Elgin, et l'ambassadeur français, le baron Gros, tentèrent un dernier effort pacifique avant d'aller plus loin. Mais leur démarche, à laquelle s'associèrent les représentants de la Russie et des États-Unis, le comte Poutiatine et M. Mac-Lane, resta sans réponse directe, et ce fut seulement vers le 15 mai 1858 qu'ils apprirent, par l'entremise du comte Poutiatine, le refus de l'empereur de les recevoir à Péking. Les forces alliées stationnaient en ce moment même dans le Pe-tchi-li, en face des bouches du Peï-Ho, fleuve sur un affluent duquel est situé Péking. Le 20 mai au matin, elles sommèrent de se rendre les forts qui défendaient ces bouches et, qui s'élevaient sur l'une et sur l'autre rive du fleuve, près du village de Ta-Kou. Pour toute réponse les forts ouvrirent les premiers un feu si mal nourri que, malgré leurs cent cinquante pièces, au bout de peu d'heures, l'artillerie des canonnières à vapeur anglaises et françaises l'avait presque éteint. Des troupes ayant été débarquées, les garnisons des forts prirent la fuite : seule une batterie extérieure fit une vigoureuse résistance, el sa prise termina la journée.

De Ta-Kou, le corps expéditionnaire se porta sur p.043 Tien-Tsin, grande ville près de laquelle le Grand canal débouche dans le Peï-Ho, et qu'on peut regarder comme le port de Péking et son principal marché de grains. Les ambassadeurs de France, d'Angleterre, de Russie, ne tardèrent point à les y rejoindre avec l'escadre alliée : ils n'y attendirent pas longtemps les deux hauts mandarins que l'empereur, terrifié du coup de main de Ta-Kou et voyant sa capitale menacée de la famine, se hâta de leur envoyer pour traiter des conditions d'une paix nouvelle. De ces pourparlers sortit le traité de Tien-Tsin, qui ouvrit aux Européens de nouveaux ports et rendit la navigation du fleuve Bleu libre, depuis la mer jusqu'à Han-Keou, ville située à 960 kilomètres dans l'intérieur des terres, en même temps qu'il garantissait aux Européens la faculté de voyager par toute la Chine, munis de passe-ports ; proclamait la liberté du culte chrétien et, par l'admission d'un ministre anglais à Péking, consacrait virtuellement le droit des autres signataires du traité d'être également représentés en cette ville. De toutes les concessions ainsi arrachées à l'orgueil chinois, aucune ne lui fut plus pénible que celle-ci ; mais lord Elgin insistait, les troupes alliées menaçaient de marcher sur la capitale, et l'empereur céda.

Il le fit de très mauvaise grâce et avec une arrière-pensée qu'il ne se donna point la peine de déguiser longtemps, comme il y parut de reste par le décret que publia la *Gazette* de Péking du 25 juillet pour annoncer le départ de Tien-Tsin des forces alliées.

> « Les *Barbares*, lisait-on dans cet étrange document, étaient montés sur leurs vaisseaux jusqu'à Tien-Tsin, mais à la suite des ordres que Kouei-Liang et son collègue leur communiquèrent, avec une affectueuse sévérité, ils levèrent l'ancre et s'en allèrent dans la haute mer.

Cette façon d'écrire l'histoire, qui n'est p.044 point particulière à la Chine, fit sans doute sourire lord Elgin ; mais il s'offusqua de cette appellation de *Barbares*, qui continuait de figurer dans une proclamation impériale, alors que l'article 51 du traité de Tien-Tsin en proscrivait l'emploi. C'était un symptôme aussi alarmant que significatif, des vrais

dispositions de la cour de Péking que tant de sévères leçons n'avaient pas encore réussi à changer. Le moment venu d'échanger les ratifications du traité, qui n'avait été que publié, ces dispositions éclatèrent. C'était à Péking que cet acte devait avoir lieu et la date fixée était le 26 mai 1859 ; mais, arrivés à Shanghaï, M. Frédéric Bruce, frère de lord Elgin, et M. de Bourboulon, ministres plénipotentiaires de France et d'Angleterre, apprirent que les mandarins avec qui ils avaient à s'aboucher avaient quitté Péking pour les joindre à Shanghai même. Il devint bientôt évident que ces commissaires avaient pour mission de traîner les choses en longueur. Après avoir fait insinuer à M. Bruce et à M. de Bourboulon qu'ils feraient bien pour se rendre à Péking de prendre la route terrestre, qui est celle des ambassadeurs tributaires, ils alléguèrent qu'eux-mêmes n'étaient pas autorisés à faire ce voyage par mer. Mais, repoussant l'insinuation de changer leur itinéraire comme injurieuse pour leurs deux pays, et n'ayant pas de temps à perdre pour discuter avec les Chinois la portée de leurs propres instructions, les plénipotentiaires européens partirent pour le Peï-Ho, en face de la barre duquel ils arrivaient, le 20 juin, avec une escadre de cinq ou six grands navires et de onze petits steamers.

Les cinq forts de Ta-Kou avaient été rebâtis et, bien qu'aucun soldat ne se vît sur leurs remparts, aucun canon dans leurs embrasures, ils renfermaient une garnison nombreuse. De grosses poutres reliées par des chaînes et des gueuses de fer, également p.045 enchaînées les unes aux autres, barraient en outre le fleuve et opposaient aux canonnières un triple obstacle. Les onze canonnières, après avoir forcé la première et la seconde de ces estacades, s'avançaient vers la troisième, quand tout à coup les nattes qui masquaient les embrasures des forts, tombant toutes à la fois et comme par enchantement, les batteries rasantes du rivage ouvrirent un feu terrible. En un instant, d'énormes projectiles, dirigés avec une précision peu ordinaire aux Chinois, blessaient grièvement l'amiral Hope, commandant de l'escadrille, et désemparaient six de ses canonnières. L'escadrille se replia, et l'ordre fut donné de jeter à terre des troupes de débarquement afin d'enlever

d'assaut les forts. Leurs batteries se taisaient alors ; mais, au moment où le premier canot chargé de troupes touchait au rivage, elles vomissent de nouveau une pluie de projectiles de toute espèce, boulets, obus, paquets de mitraille, fusées. Décimés par le feu, empêtrés dans une boue où ils enfonçaient jusqu'à la ceinture, les assaillants, de mille qu'ils étaient en touchant terre, étaient cent à peine en arrivant au premier des trois larges fossés des forts. Ils firent d'héroïques mais vains efforts pour les franchir, et l'ordre leur fut enfin donné de battre en retraite.

À Péking, on parut moins s'enorgueillir que s'effrayer de ce triomphe et loin de molester les Anglais dans les ports libres, on les caressa pour le leur faire oublier. L'empereur et ses ministres eurent, sans doute, le pressentiment de ce qu'il allait coûter à la Chine, et de fait, un an s'était écoulé à peine que deux cent soixante navires anglais et français se réunissaient dans la baie de Ta-Tien, ayant à bord environ 30.000 hommes de troupes, dont une division placée sous les ordres du général français Cousin-Montauban. Débarqués le 1 août p.046 1860 à Pe-Tang, au nombre de 16.000, les alliés emportaient, le 16 août les forts du Peï-Ho, occupaient Tien-Tsin et marchaient ensuite sur Péking. On était alors au 9 septembre ; le 6 du mois suivant, le général Cousin Mautauban, à la tête de sa division et d'un régiment de cavalerie anglaise, se trouvait devant le célèbre *Youen-ming-youen*, ou palais d'été de l'empereur, après deux déroutes infligées aux troupes impériales, dont l'une est célèbre en France sous le nom de bataille de Pa-Li-Kao. Depuis quelques jours, l'empereur avait fui de cette résidence, la laissant à la garde de trois cents eunuques et d'une vingtaine de gardiens, qui firent un simulacre de résistance et blessèrent deux officiers français. On y trouva d'immenses richesses en objets de toute sorte, qui furent livrés au pillage, et l'on sait qu'au moment de la retraite des alliés, lord Elgin y fit mettre le feu, comme châtiment de l'infâme conduite des autorités chinoises envers les Français et les Anglais qu'elles avaient retenus prisonniers, malgré leur

qualité de parlementaire, et qu'elles avaient ensuite fait torturer ou décapiter [1].

Dans la matinée du 24 octobre, lord Elgin, porté dans sa grande chaise officielle par seize Chinois habillés d'écarlate, et sir Hope Grant, le général en chef des forces anglaises, entouré de son état-major et de cent officiers des troupes stationnées à Péking, entrèrent dans cette ville et se rendirent au conseil des Cérémonies pour échanger avec le prince Koung, p.047 mandataire de l'empereur, la ratification solennelle du traité de Tien-Tsin. Le lendemain le baron Gros accomplit, mais avec une moindre pompe, la même formalité pour l'instrument français. Alors les troupes alliées évacuèrent Péking, les Français, le 1er novembre et les Anglais le huit.

Tandis que le gouvernement chinois était ainsi aux prises avec les puissances occidentales, un soulèvement intérieur menaçait son existence même. Dès 1851, un aventurier du nom de Hung-Seu-Tsuen, qui faisait dans son programme révolutionnaire l'étrange amalgame des doctrines chrétiennes et des doctrines communistes, s'était proclamé empereur. Il eut bientôt recruté de très nombreux adhérents qui, sous la bannière de la paix universelle, — *Taë-ping*, — et grossis de bandes de voleurs ou d'adeptes des sociétés secrètes hostiles à la dynastie mandchoue, s'emparèrent en 1852 de Han-Keou et l'année suivante de Nanking. Elle devint la grande place d'armes des Taë-ping, leur point d'attaque et de repaire à la fois : ils en partirent pour s'étendre successivement dans les provinces de Fou-kien, de Kouang-toung, de Kiang-si et de Ho-nan, et, quand leur étoile commença de pâlir, ce fut encore sous les murs de Nanking qu'ils livrèrent leur dernière bataille. Elle fut désespérée : ce fut sur des monceaux de cadavres et à la suite d'un terrible assaut, que les troupes impériales pénétrèrent dans la ville.

---

[1] Le major d'artillerie Brabazon, le lieutenant de cavalerie Anderson, M. Browlby, correspondant du *Times*, l'abbé Dulac, quatre officiers français et quelques soldats eurent la tête tranchée. M. Norman, premier attaché à l'ambassade anglaise, devint fou des tortures qu'on lui infligea et mourut délirant. Deux des survivants, M. Perkes et le comte d'Escayrac de Lauture, qui était en Chine avec une mission scientifique, ont raconté leurs souffrances et celles de leurs compagnons.

Mais, cela se passait en 1864, de sorte que l'insurrection n'avait pas duré moins de dix ans et avait semblé, plus d'une fois, sur le point d'être définitivement victorieuse.

Quoique plus locale, tout en ayant encore pour théâtre cinq provinces, — le Chen-si, le Chan-si, le Kiang-si, le Kan-sou et l'Yun-nan, — la grande rébellion mahométane ou des *Panthays*, nom dont la dérivation reste p.048 incertaine puisque les uns y voient la corruption d'une terme birman qui désigne le musulman en général ; tandis que d'autres le font venir du mot chinois *puntai* s'appliquant aux aborigènes d'un pays, la rébellion mahométane a duré plus longtemps encore. Elle éclata vers 1855 ou 1856, à la suite des prédications d'un mandarin qui, retiré des affaires, crut faire, comme dit M. l'abbé David, une œuvre patriotique, une merveille en excitant ses concitoyens du Chan-si à exterminer une bonne fois pour toutes les *houy-houy* de l'empire. Il ne fut que trop écouté : des bandes de Chinois se ruèrent sur les paisibles populations musulmanes et celles-ci, devenues furieuses à leur tour, se répandirent dans toute la province, marquant partout leur passage par l'incendie et le massacre [1].

En 1872, l'insurrection n'était pas encore entièrement domptée ; il est vrai qu'elle ne tenait plus qu'une seule position, la ville de Ta-Li-Fou dans l'Yun-nan occidental. Mais la nature avait rendu cette position formidable : de trente à quarante mille musulmans s'y étaient retranchés, munis d'abondantes provisions de bouche et prêts à la dernière résistance. L'artillerie des Chinois, qui était servie par des Européens, les empêchaient de se risquer en rase campagne ; ils tinrent bon du moins derrière leurs murs jusqu'à ce que les vivres leur fissent défaut. Leur chef se laissa dire qu'en se sacrifiant lui-même, il sauverait la vie de ses compagnons d'armes : il administra donc du poison à ses trois femmes et à ses cinq enfants ; puis, vidant lui-même la coupe fatale, il se rendit au camp chinois. Mais son cadavre y arriva seul ; on en détacha la tête qui fut envoyée à Péking, confite dans du miel. Le général chinois exigea ensuite que tous les défenseurs du Ta-

[1] *Journal de mon troisième voyage d'exploration en Chine*.

Li-Fou p.049 déposassent leurs armes, ils obéirent et furent immédiatement massacrés jusqu'au dernier. Le même sort devint le partage des habitants de la ville eux-mêmes depuis l'enfant en bas âge jusqu'au vieillard en cheveux blancs [1].

@

[1] John Anderson, *De Mandalay à Momien* : relation des expéditions à la Chine occidentale du major Sladen en 1868 et du colonel Horace Browne en 1875 (en anglais).

III

L'ÉTAT, LE GOUVERNEMENT ET L'ADMINISTRATION

@

La Chine est un état purement despotique, quoique assez fortement décentralisé. L'opinion contraire s'est fortement accréditée ; mais il est certain que les gouverneurs provinciaux jouissent d'une grande latitude dans leurs actes et qu'ils ne sont pas obligés d'en référer à Péking pour leurs décisions, si ce n'est pour les cas imprévus, ou dans ceux qu'ils trouveraient trop compromettant de trancher par leur seule autorité [1]. Mais cette décentralisation est de l'espèce que l'on nomme administrative ; le despotisme s'en accommode à merveille, et l'empereur Napoléon III avait voulu l'acclimater en France pour le motif spécieux, lit-on, dans le préambule de son décret célèbre du 25 mars 1852, « que si p.050 on gouverne de loin, on n'administre bien que de près ». Il laissait ainsi aux préfets la décision des affaires locales ; mais il se gardait bien d'augmenter les attributions des conseils généraux et des conseils municipaux, du moins d'une façon tant soit peu effective et sérieuse. Du reste, il s'était entouré d'un corps législatif muet et d'un sénat servile ; il avait muselé la presse. En Chine, il n'y a ni corps législatif, ni sénat, ni conseils locaux, ni presse politique, et la décentralisation n'a guère eu pour effet que de mettre les administrés et les contribuables du Céleste empire à l'entière merci de ces despotes en sous-ordre qu'on appelle là-bas des mandarins.

Tous ces millions d'hommes obéissent à un seul maître, le Hoang-Ti, titre que nous avons traduit par celui d'empereur, mais d'une façon incorrecte, car il s'y associe, dans l'esprit des Chinois, une idée très différente de celle que les Occidentaux attachent à la dignité impériale. Pour ses sujets, le Hoang-Ti est réellement le fils du Ciel — *Tzien-Tze* — il a reçu du ciel la mission de gouverner et n'est rien moins, si l'on peut

[1] Voir *Péking et la Chine centrale*, par le comte de Rochechouart (Paris, Plon, 1877).

ainsi dire, qu'un vice-Dieu sur terre. Il résume, en sa personne, le pouvoir exécutif dans son acception la plus haute, et pour employer les expressions mêmes de M. Hippesley, il est « la source de tout rang et de tout privilège ; le dispensateur de toute faveur, le maître suprême de la force et du revenu publics. » Quelque autocratique que soit son pouvoir, l'empereur est tenu néanmoins d'en conformer l'exercice, d'une façon générale, aux prescriptions fondamentales du code appelé *Ta-Tsing Luli*, et pour lui faciliter cet exercice, le même code a créé diverses grandes administrations qui siègent à Pékin et dont les principales sont le *Neiko*, ou cabinet proprement dit ; le *Kumki-C'hu*, ou conseil privé, et les six bureaux du service civil, du revenu public, des rites, de la guerre, des peines et des travaux publics, des p.051 colonies, sans parler du censorat, des cours d'appel et de l'académie impériale.

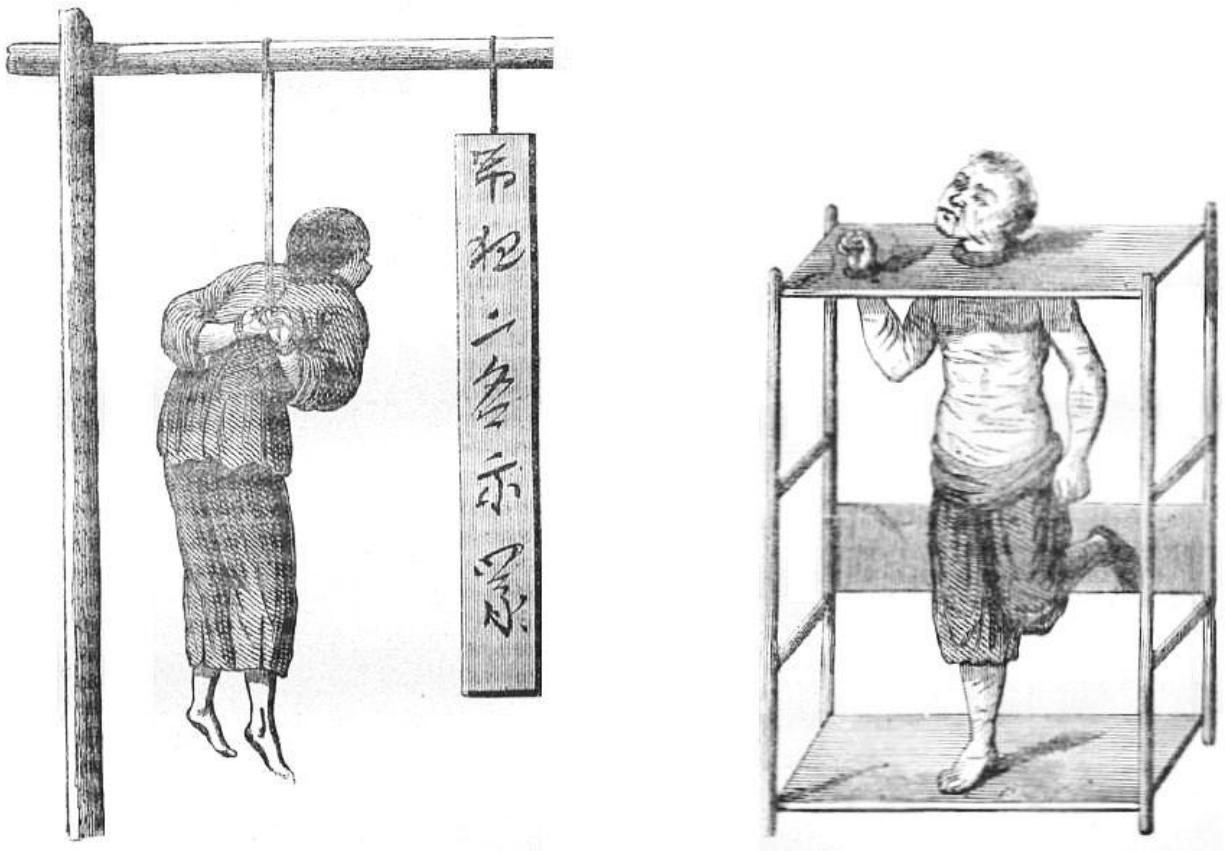
Le ministère du service civil (*Li-Pu*) a la direction de tous les emplois civils et littéraires. Celui des finances (*Hu-Pu*) s'occupe de la levée et de la perception des impôts ou taxes et de la distribution des appointements et subventions, en même temps qu'il constitue une cour d'appel suprême en ce qui touche les questions de propriété. Le bureau des rites a dans ses attributions tout ce qui concerne le cérémonial diplomatique, les préséances intérieures, les examens littéraires, la création de collèges et d'écoles. Le ministère de la guerre (*Ping-Pu*) est aussi celui de la marine, et le service postal y est rattaché, tandis que le bureau des peines (*Hing-Pu*) régularise la procédure, ainsi que l'application des lois ; il publie, tous les cinq ans, une édition revue et augmentée du code pénal et décide de tous les cas de sentence capitale portés devant lui. Indépendamment des attributions que son nom implique, le ministère des travaux publics (*Kung-Pu*) gère les arsenaux et les magasins militaires de toute sorte, et le *Lifan-Yüan*, ou bureau des colonies, administre les nomades de la Mandchourie ou de la Mongolie, ainsi que les tribus turbulentes qui, au sud-ouest et au sud-est, confinent aux frontières de la Chine proprement dite. Qu'on y ajoute le *Tsungli-Yamen*, ou bureau des affaires étrangères, dont la nécessité se fit sentir dès que le pays, sortant de son isolement tant de

fois séculaire, fut entré en relations régulières avec les *Barbares* occidentaux, et on aura une idée générale du gouvernement chinois, de son mécanisme et de ses grands rouages.

Quant au censorat, *Tu-Cha-Yang*, son rôle est de surveiller les mœurs, la conduite et les agissements de tous les fonctionnaires, et les départements ministériels eux-mêmes n'échappent point à son contrôle. On dit même p.052 qu'il exerçait jadis jusque sur les marches du trône une surveillance salutaire et redoutée, et l'on cite des exemples, plus ou moins authentiques, de censeurs qui surent accomplir ce devoir au mépris d'atroces tortures et d'une mort cruelle. Vis-à-vis des fonctionnaires, quelque rang élevé qu'ils occupent dans la hiérarchie, le rôle des censeurs est loin d'être aussi périlleux : quand on annonce leur venue, ce sont au contraire les fonctionnaires qui tremblent, ou qui du moins devraient trembler. Mais s'il est avec le ciel des accommodements, il en est aussi avec les censeurs chinois et, grâce à quelques présents de valeur et discrètement offerts, il n'est pas rare de voir des coupables échapper à un châtiment mérité, à moins cependant qu'il ne s'agisse de vexations par trop criantes et trop publiques, ou encore de concussions par trop scandaleuses.

Le tribunal des censeurs exerce son inspection dans toutes les provinces de l'empire par ceux de ses membres qu'il y envoie, ou par des agents qu'il y accrédite sous le nom de surveillants et correspondants. Il doit veiller d'une manière expresse à ce que le peuple soit secouru dans ses calamités, et à ce que les pauvres, les vieillards, les orphelins soient assistés suivant les lois de l'empire. Il est peu probable que les prisons et les établissements pénitentiaires échappent à leur contrôle ; mais il faut alors admettre qu'un fond de cruauté réelle se cache sous les dehors débonnaires de la race chinoise ; car les prisons chinoises sont des enfers terrestres, et un juge de notre bon vieux temps, qui ressusciterait et se transporterait à Pékin, retrouverait dans les prétoires de cette ville, sauf la différence des formes, le barbare appareil justicier que, de son temps, il voyait fonctionner sous les voûtes de La Tournelle.

« Les horreurs d'une prison chinoise, écrit l'auteur de *Douze ans en Chine*, sont telles que les criminels regardent la mort comme un soulagement, et y marchent avec une stoïque indifférence. »



Criminel condamné au supplice de la suspension. Condamné à mort. (Supplice de la cangue.)

M. Scarth rapporte encore que des pirates ayant été pris près de Shanghaï, les autorités chinoises leur firent percer les mains avec des clous rivés les uns aux autres, faute de chaînes pour les attacher ensemble, et M. Lockhart, à l'occasion d'une visite qu'il fit comme chirurgien dans la prison de Shanghaï, raconte qu'il y vit battre des criminels et les attacher ensuite sur une croix basse, les bras étendus et les genoux reposant sur une chaîne lovée. Ils restaient dans cette position, dont la torture est inconcevable, des heures et des jours entiers, exposés parfois à l'ardeur des rayons solaires.

Parlerons-nous maintenant des formes de la Thémis chinoise, des peines qu'elle inflige et de l'ingéniosité féroce que trahit le moindre de ses châtiments ? M. l'abbé Girard va nous introduire dans un des

prétoires du Céleste empire, au milieu de la foule qui s'y presse, avide des spectacles cruels dont elle peut y repaître ses yeux. Voilà le juge sur son siège élevé, auquel douze marches de pierres font accéder ; sur les marches, se tiennent les officiers subalternes de la justice et ses suppôts, parmi lesquels le bourreau, qui se fait facilement reconnaître par son chapeau en fil de fer, sa robe rouge, et le grand sabre qu'il tient dans une main, tandis que de l'autre il s'appuie sur un énorme rotin. L'accusé est introduit et subit un rigoureux interrogatoire. Que ses réponses ne paraissent pas satisfaisantes ; qu'il tarde trop à faire les aveux désirés, à dénoncer ses complices, il subit une rude bastonnade. Cette torture préjudicielle n'est pas, d'ailleurs, la seule qu'un accusé puisse subir : il y a encore les soufflets — *py-tchang-tsé* — qui lui sont appliqués avec une sorte de semelle de soulier, formée de quatre lamelles de cuir cousues ensemble, et avec une telle rudesse qu'un seul coup suffit parfois à p.056 priver le patient de connaissance ; la question ordinaire et la question extraordinaire, l'une se donnant aux pieds ou aux mains, à l'aide de bois croisés ou de bâtonnets liés diagonalement avec des cordelettes, l'autre consistant en bandes de peau que l'on arrache au corps du prévenu.

Parmi les peines proprement dites, on remarque les coups de *pan-tsé*, ou bâton de bambou, la cage de suspension, la cangue, cet étrange collier que la gravure et la plume ont si souvent et si suffisamment décrite pour qu'il suffise les rappeler ici ; la strangulation, la décapitation et la mort lente. Les Chinois considèrent la strangulation comme moins douloureuse et moins infamante que la décapitation. Quant à la mort lente, elle est réservée au crime de haute trahison ou de lèse-majesté, ou bien encore au parricide et à l'inceste. Elle consiste comme l'indique son nom — *koua* — et les termes mêmes de la sentence qui la prononce, à dépecer le vivant en mille morceaux. Le lecteur nous saura gré de lui épargner les détails de cette chose monstrueuse.

On aimerait à savoir quelque chose de précis sur ce qui se passe au sein du *Hu-Pu*, ou ministère des finances, chargé en Chine, comme partout ailleurs, de la levée des impôts et de leur rentrée. Par malheur,

l'habitude ne s'est pas encore introduite dans l'empire du Milieu sinon de dresser, du moins de publier des budgets réguliers, et il faut se contenter, à cet endroit, d'informations clairsemées, fragmentaires et peu sûres. On sait cependant qu'il y a une trentaine d'années, la Chine tirait presque tout son revenu de l'impôt foncier, qui s'acquittait soit en argent, soit en nature et dont le produit s'augmentait, mais dans une proportion insignifiante, des droits de douane perçus en un petit nombre d'endroits situés sur les principales routes. Mais les énormes dépenses militaires qui furent la suite des p.057 diverses rébellions dont l'empire a été le théâtre dans ces vingt dernières années, et qui coïncidèrent avec une forte diminution dans le rendement de la taxe terrienne, entraînèrent la création d'un nouvel impôt établi sur les marchandises et connu sous le nom de *li-kin*, tandis que le commerce de l'Occident ouvrait au fisc chinois une source de recettes toujours croissantes.

En somme et d'après ce qu'il a pu apprendre, M. Hippesley estime actuellement le revenu public de la Chine à 79.500.000 taëls, soit 621.690.000 francs, sur le pied de 7 fr. 82 par taël. Voilà pour le budget des recettes ; quant à celui des dépenses, M. Hippesley n'en cite qu'un article, mais un article qui, en Europe, s'est habitué de longue date à se tailler une part léonine, et qui a commencé de s'enfler là-bas d'une façon inquiétante pour la bourse parcimonieuse des sujets de Sa Majesté Impériale Tsaitienne. Dans un article inséré dans le *Chinese Depository* de 1857, sir T.-E. Wade estimait à 31.000.000 de taëls (212.420.000 francs) le coût annuel de l'armée chinoise, et M. Hippesley calcule que si chaque *ying*, ou camp des diverses provinces de l'empire, renfermait son effectif réglementaire de 500 hommes, la dépense de ce chef atteindrait le chiffre formidable de 47.000.000 taëls ou de 367.510.000 francs.

Qu'on prenne la somme la moins élevée, elle ne laissera pas de paraître énorme, si l'on songe que l'armée chinoise était, en 1876, tout à fait mal organisée, mal armée, mal équipée et dépourvue de moyens de transport. Depuis les événements de 1860, le gouvernement impérial avait paru, il est vrai, entourer son artillerie d'une sollicitude

toute spéciale. Mais il ne semble pas qu'elle eût été couronnée d'un succès bien éclatant, s'il est vrai que, durant la poursuite des rebelles à travers le Ho-nan en 186G, les pièces du général Li-Yung-Chang ne purent, faute d'attelages suffisants, tirer un p.08 seul coup sur le champ de bataille, approcher même de deux lieues du gros des fuyards.

Il paraît toutefois que, depuis cette époque, les choses militaires se sont bien améliorées là-bas. M. le comte Julien de Rochechouart, qui a été longtemps notre ministre plénipotentiaire à Péking, l'affirme pour l'avoir vu de ses propres yeux, et son témoignage est confirmé par le *Daily Commercial Bulletin* de New-York sur la foi de ses correspondants locaux. D'après ces renseignements combinés, l'ensemble des forces chinoises s'élèverait à 768.000 hommes, se subdivisant en trois grands groupes : la *garde impériale* forte de 17.000 hommes, dont 10.000 fantassins, 5.000 cavaliers et 2.000 artilleurs ; les *troupes des étendards*, armée active de l'empire, dont l'effectif est évalué à 100.000 hommes ; enfin l'*armée de l'étendard vert*, autrement dit l'armée territoriale, divisée en dix-huit corps répondant aux dix-huit provinces, et forte en tout de 630.000 hommes. Mais il est assez difficile d'apprécier avec exactitude la valeur militaire de ces troupes, leur degré d'instruction, leur solidité : la vérité semble être que dans cette armée très mélangée, il y a de très bons éléments à côté de médiocres et de détestables. Évidemment la garde impériale, armée de fusils rayés et de canons se chargeant par la culasse, ne saurait être comparée à l'armée active qui, à part une division de flanqueurs et une division d'avant-gardes outillées dans les conditions de la guerre moderne, n'a encore que des troupes armées d'arcs et de javelots ; encore moins avec l'armée territoriale dont l'instruction, l'équipement et l'armement sont tout à fait primitifs.

Dès la première moitié du Ier siècle avant J.-C. les livres chinois mentionnent le *char magnétique* dont l'empereur Thsing-wang avait fait don, neuf cents ans plus tôt, aux ambassadeurs du Tonkin et de la Cochinchine, afin p.059 qu'ils ne s'égarassent point en retournant chez

eux, et au quatrième siècle les navigateurs chinois se servaient de l'aiguille aimantée pour aller en haute mer [1]. On sait ce que les Occidentaux ont su faire de la boussole et aussi quel parti ils ont tiré de la poudre, qui paraît bien leur être venue des Arabes, comme la boussole, mais que les Arabes eux-mêmes avaient reçue des Indous. Il est très vraisemblable toutefois que les Indous la tenaient des Chinois ; toujours est-il qu'on trouve dans les livres les plus anciens et les plus authentiques de ceux-ci des recettes pour la composition de la poudre ordinaire et de la poudre à canon. Eh bien ! ce peuple ne s'est pas plus servi de la poudre qu'il ne s'était servi de la boussole. Deux cents ans avant Jésus-Christ, le célèbre Koung-Ming employait des canons en bambou et des canons en fer, ainsi qu'une arme qui était désignée sous le nom d'*essaim d'abeilles*, et dont le dessin fait penser au fusil de rempart. Il avait des artifices de guerre dont la composition paraît avoir été fort analogue à celle du feu grégeois. Après sa mort, on abandonna tous ces engins faute, sans doute, de gens capables de les confectionner ou de les manœuvrer [2].

De même, un très curieux dessin que donne le père Amyot au tome VIII des *Mémoires* [3], représente un navire dont la proue, peu élevée sur l'eau, est de forme arrondie, son arrière pyramidant en forme de château. Le pont est couvert d'un rouf à compartiments ornés de figures de tigres, et le côté de tribord, que présente la gravure, est muni de deux roues larges et puissantes qu'un mécanisme horizontal mettait en p.060 mouvement. Cet appareil inspire au savant jésuite la réflexion qu'on va lire :

> « Il pourrait donner lieu à quelque invention utile pour faire avancer nos vaisseaux en temps de calme. Ne leur fit-on faire qu'une lieue, cela suffirait peut-être pour les tirer d'un mauvais passage ; c'est à nos experts qu'il faut s'en rapporter.

---

1 Humboldt, *Cosmos*, II, 310.
2 Amyot, *Mémoires*, t. VIII, *Supplément à l'art militaire des Chinois*.
3 Planche, XX, n° 94.

Les *experts* s'en sont mêlés, ou plutôt ils l'avaient fait déjà, à l'époque où Amyot écrivait. Papin avait, en effet, reconnu, vers la fin du dix-septième siècle, que le mouvement alternatif rectiligne du piston pouvait servir de moteur universel, et qu'il serait possible de le transformer en un mouvement continu de rotation applicable à l'arbre horizontal aux extrémités duquel on fixerait des roues à palettes, au lieu et place des rames ordinaires. Ce principe constitutif de la navigation à la vapeur trouvé, notre illustre et infortuné compatriote l'avait même appliqué sur la Fulda à un bateau de sa construction. Les bateliers de Munden, petite ville au confluent de la Werra et de la Fulda, mirent en pièces ses appareils. Mais Papin devait avoir des successeurs : le bateau de la Fulda, qui réussit d'ailleurs au-delà des espérances de son constructeur, a fait place aux gigantesques steamers d'abord à aubes, aujourd'hui à hélice. Mais l'appareil propulseur du bateau chinois, qui remonte peut-être à une très haute antiquité, est demeuré stérile dans les mains soit de l'inventeur, soit de sa nation.

Des modèles de canots de pêche, de catimarons, de jonques, c'est tout ce que la Chine envoyait à notre grande exposition de 1878, et c'est, en effet, tout ce qu'en fait de constructions navales, elle pouvait envoyer qui lui appartînt en propre. Elle possède, il est vrai, un certain nombre de bâtiments cuirassés, parmi lesquels quatre canonnières, baptisées des noms passablement étranges d'*Alpha*, *Bêta*, *Delta* et *Gamma* ; mais ces navires p.061 ont été construits sur les chantiers de la Clyde. Une jonque est assurément pittoresque à voir avec ses dunettes d'arrière et d'avant, qui reportent l'esprit aux *châteaux* des majestueux vaisseaux des Ruyter et des Duquesne ; seulement ceux-ci avaient des qualités nautiques qui font absolument défaut aux jonques. Leur stabilité, c'est à dire leur force de résistance au vent et leur aptitude à virer de bord, était toute autre que chez la jonque ; ils ne craignaient pas d'affronter la haute mer, tandis que la jonque, elle, en est réduite à longer la côte, naviguant de cap en cap. Cependant les Chinois ont donné dans ces derniers temps une attention toute spéciale à leur marine, et s'ils n'ont pu la mettre militairement à la hauteur des flottes

de l'Angleterre, de la France, de la Russie, des États-Unis, ils ont si bien fait qu'au point de vue commercial, elle commence à compter.

Vers le mois de novembre 1880, le premier steamer chinois, qu'on ait jamais vu flotter sur les eaux américaines, arrivait à San-Francisco : il s'appelait le *Ho-Chang* et c'était un bâtiment à hélice, jaugeant 800 tonneaux et pourvu d'une machine de la force de 150 chevaux. Il était commandé par sept officiers dont quatre, y compris le capitaine M. Petersen, étaient danois et les autres anglais ; mais, l'équipage, fort d'une trentaine d'hommes, était entièrement chinois. Cet événement, quoique annoncé depuis longtemps, n'a pas laissé de produire une grande sensation sur le versant du Pacifique et même, s'il faut en croire un journal californien, d'un bout de l'Amérique du Nord à l'autre

> « parce qu'on a cru voir dans cet arrivage l'avant-garde d'une flotte de steamers chinois destinés à bientôt accaparer le trafic entre les États-Unis et le Céleste empire.

C'était, en tous cas, aller bien vite en besogne ; mais le journal dont il s'agit avait ses raisons de feindre une aussi chaude alarme. p.062 M. Hayes, qui présidait alors la République, se trouvait en même temps que le *Ho-Chang* à San Francisco, et on n'eût pas été fâché de lui inspirer, tant s'en faut, quelques-uns des préjugés locaux, et quelques-unes des haines du terroir contre les Jaunes, coupables en apparence de polygamie et de bouddhisme, en réalité d'une sobriété et d'une activité particulières qui les font de très redoutables concurrents pour l'imprévoyant Irlandais et l'Allemand glouton. Mais, ce n'est pas une question à traiter incidemment ; c'est celle d'une de ces guerres du travail où la victoire n'appartient pas toujours aux plus gros bataillons : la guerre entre les deux races, la blanche et la jaune ; l'une qui s'alimente de bœuf, de bière et de whisky, l'autre qui se contente de riz et de thé. Nous aurons l'occasion d'y revenir.

La cheville ouvrière de tout ce grand mécanisme politique, judiciaire, administratif, financier, militaire est une hiérarchie savamment combinée de fonctionnaires de tous ordres et de tous degrés, que les Portugais ont appelés *mandarins*, mais que dans le pays même, on

désigne par le terme générique de *kouang-tou*. Ils forment le premier des sept ordres — mandarins, gens de guerre, lettrés, bonzes, laboureurs, ouvriers, marchands — sous lesquels on peut ranger, suivant leur supériorité relative, tous les citoyens de la Chine. On les distingue en mandarins *de lettres* et en mandarins *d'armes*, ceux-ci étant d'ailleurs strictement subordonnés à ceux-là ; car il n'est pas de pays au monde ou la maxime *cedant arma togæ* soit plus en honneur et plus pratiquée. C'est toujours dans les rangs des mandarins de lettres que sont choisis les gouverneurs ou vice-rois des provinces ; les gouverneurs des villes de premier, de second, de troisième rang ; les chefs et les hauts fonctionnaires des cours souveraines etc., etc.

Chaque mandarin, d'ailleurs, est considéré, dans p.063 l'exercice de ses fonctions et en proportion du rang hiérarchique qu'il occupe, comme le représentant direct de l'empereur. Gouverneur d'une province ou d'une ville, il en est le père tout comme l'empereur est le père commun de tout l'empire, et l'hommage que le peuple rend au magistrat qui l'administre directement, s'il n'égale celui qu'il sait devoir au Hoang-Ti, n'en est pas moins de même nature et dérivé de la même source.

Le mandarinat de lettres ne comprend pas moins, dit-on, de quinze à seize mille titulaires et se subdivise en neuf classes, dont chacune se partage, à son tour en deux catégories. La première classe fournit les ministres, les présidents des cours souveraines, les premiers officiers de la milice, les chefs des grandes administrations de l'empire. La seconde est celle dans laquelle se prennent les vice-rois de provinces, les gouverneurs des villes, les présidents des tribunaux secondaires, et c'est dans la troisième classe que l'empereur recrute exclusivement ses secrétaires. Les six autres classes embrassent toute la foule des fonctionnaires de rang inférieur, depuis les ingénieurs des ponts-et-chaussées et les intendants de troupes jusqu'aux traducteurs des tribunaux, les clercs des diverses administrations, les hérauts d'armes etc. etc.

Un signe particulier sert à distinguer entre eux ces divers rangs de mandarins ; ce sont des boutons portés au sommet du bonnet officiel et qui indiquent par leur couleur et leur matière le rang de leurs

possesseurs. Ainsi une pierre précieuse de couleur rouge appartient à la première classe de ces dignitaires, tandis que la seconde doit se contenter d'un globule de corail ; la troisième d'un petit globule en verre bleu ; la quatrième d'un morceau de cristal blanc ; la cinquième et toutes les autres d'un bouton d'or ou simplement doré. Chacun de ces globules est accompagné de son signe p.064 correspondant : à savoir deux morceaux d'étoffe brodée, représentant soit un oiseau, soit quelque autre objet, lesquels se portent par dessus l'habit de cérémonie, l'un sur la poitrine, l'autre sur le dos. Dans les rangs supérieurs, on y joint un collier à gros grains qui descend jusqu'à sa ceinture.

S'il y a des ordres hiérarchiques de citoyens en Chine, il n'y a pas du moins de castes dans le sens qui s'attachait à ce mot chez les Aryas de l'Inde, et les rangs du mandarinat ne sont nullement fermés. Mais on n'entre pas dans ses cadres aussi facilement qu'en Europe : il y a quatre grades universitaires qui correspondent assez bien à nos grades de bachelier, licencié, docteur et agrégé, et il faut être au moins licencié pour obtenir un emploi public :

> « Les examens pour obtenir ces grades sont une affaire très importante, dit M. Sinibaldo de Mas ; il y a des individus qui ne s'occupent d'autre chose pendant toute leur vie, et ce ne sont pas seulement des jeunes gens, mais aussi des hommes d'un âge mur, même avancé, qui se présentent.

À en juger par ce fait, dont il a été témoin à Ning-Po, où 3.000 aspirants se présentèrent aux examens sans que plus de trente-sept purent obtenir leur diplôme, ces épreuves seraient des plus sérieuses, ce qui ne veut pas dire qu'elles sont bien savantes. Sur les bords du fleuve Bleu, il s'agit surtout de mémoire, et celui-là qui peut le plus faire étalage de citations tirées des classiques, qui en sait de longs morceaux par cœur, celui-là est un érudit [1]. Il paraîtrait au surplus, que parfois, là bas comme ici, la faveur s'en mêle et que si elle ne dispense aucun candidat de son examen, il en est plus d'un à qui elle sait le

[1] *La Chine et les puissances chrétiennes*, II, chap. XIV.

rendre agréable et facile. Mais, les Chinois seraient fondés à répondre aux Européens qui leur en feraient un reproche trop acerbe, qu'après tout, comme dit le poète : p.065

Ils ne sont pas des anges,

et que tout bien considéré la faveur n'a pas chez eux ses coudées plus franches qu'aux bords de la Tamise, de la Seine, ou de la Neva.

@

IV

LA FAMILLE ET LA RELIGION

@

On croit toujours en parcourant les annales du peuple chinois, qu'il va se mettre à l'avant-garde de la civilisation et du progrès. En effet, ce peuple a possédé avant les Occidentaux la boussole, la poudre, l'imprimerie, les ponts suspendus ; il a eu des vaisseaux qui marchaient avec des roues ; il a connu l'aplatissement du sphéroïde terrestre et observé les mouvements sidéraux. Son agriculture était florissante, et son industrie se complaisait dans des œuvres délicates. Mais l'illusion est vite dissipée. Les Chinois ont piétiné sur place ; ils n'ont pas marché, et il leur est arrivé très souvent de rétrograder. C'est ainsi que dans l'ordre politique, ils sont tombés de l'autorité patriarcale au despotisme pur, et qu'en religion, ils ont déserté les principes élevés de leurs anciens philosophes pour embrasser le bouddhisme ou plutôt l'athéisme, et pour ne plus croire en rien, si ce n'est en une foule de génies, de démons, de mânes, en qui ils placent une foi aveugle et dont ils implorent quotidiennement le secours.

p.066 En Chine, les inventions les plus fécondes n'ont pas eu de lendemain. Ce peuple, qui avait la boussole, n'a jamais fait une expédition maritime ; malgré sa connaissance de la poudre, il en était encore, il y a une quarantaine d'années, aux canons sans affûts et aux fusils à mèche du XVIe siècle européen ; il imprime des livres depuis neuf siècles, et il n'a fait faire aux sciences aucun progrès. Il est lettré sans doute, mais dépourvu d'imagination et, vieux dès son berceau pour ainsi dire, il est demeuré étranger à la grande poésie, au grand art. On chercherait vainement dans la littérature chinoise quelques-uns de ces grands monuments, l'Iliade, les Nibelungen, la Chanson de Roland, qui se dressent au seuil des civilisations occidentales ; quelque chose même de comparable à l'un de ces recueils de poésie nationale et légendaire qu'offre l'Espagne et qu'eut la Grèce héroïque au temps de

ses aèdes, ou Rome au temps de ses rois. Chose caractéristique, cette littérature a débuté par le drame et la comédie, non le drame à la façon d'Eschyle, mais le drame « déclamatoire et larmoyant, sentimental et frondeur », comme dit un éminent critique, dont Lessing, Diderot et Mercier revendiquent la paternité ; non la comédie large et philosophique de Molière, mais la comédie fine et maniérée de Marivaux. De même, l'architecture chinoise réjouit l'œil par les toits de ses édifices garnis de tuiles brillantes, leurs murs revêtus de porcelaines, leurs portiques diaprés de mille couleurs. Mais cette grâce est bizarre ; cet ensemble n'a rien d'imposant ; ces maisons, ces palais mêmes, rappellent la tente. Les pagodes de la Chine ne sont pas à elle : elle les doit au bouddhisme, et jamais son sol n'a porté d'importantes constructions comme les murs cyclopéens et les temples creusés de l'Inde.

Phénomène unique dans l'histoire ! Étonnant p.067 spectacle que celui d'une civilisation qui se cristallise, semblable à ces cascades du Spitzberg que le refroidissement du globe a subitement converties en glaciers ! Ce phénomène toutefois ne reste point inexplicable, et le malheur qu'ont les Chinois de posséder une langue des plus imparfaites et des plus difficiles y a été certainement pour quelque chose. Il en est des procédés utiles et des inventions fécondes comme des idées mêmes qui les engendrent : ils ne prospèrent, ils ne donnent toute leur mesure qu'à condition d'être incessamment discutés, et, pour qu'on les discute, il faut d'abord qu'ils circulent. Une langue uniquement composée de monosyllabes ; où une seule et même forme peut revêtir des significations multiples ; où, en dehors de sa place dans la phrase, le mot n'éveille aucune idée particulière et n'est pas plus substantif que verbe ; où le genre d'un mot, la notion du vocatif, du datif, de l'ablatif, ne peuvent être rendus que par l'accession d'un autre terme, ou déterminés par leur position dans la phrase, une pareille langue peut bien une langue très curieuse, comme l'appelle le savant linguiste à qui nous en avons emprunté la caractéristique [1], mais c'est aussi un

[1] Voir le *Linguistique* de M. Abel Hovelaque, p. 42-47.

instrument très difficile à manier et un véhicule de la pensée détestable. À cette complication du langage lui-même, ajoutez celle d'un système graphique n'embrassant pas moins de 50.000 caractères, dont 15.000 sont usités ; les uns véritables dessins qui représentent une image, telle que celle d'un chien, d'un arbre, d'une montagne, et qui s'emploient, tantôt isolés, tantôt accouplés ; les autres, plus compliqués et qui comportent deux éléments dont la réunion indique à la fois la prononciation et le sens, et vous comprenez sans peine que si les lettres et les lettrés ont été de tout temps fort honorés en Chine, l'instruction p.068 n'a pu s'y répandre hors de certaines classes, ni sortir d'un certain milieu. Vous vous expliquez fort bien comment le Chinois des classes pauvres ne s'applique qu'à l'étude des caractères dont il a besoin, et comment le menuisier, par exemple, connaît les caractères qui concernent ses propres outils, mais ignore ceux qui expriment les outils du forgeron, son voisin.

Mais ce n'est point là que nous voyons la cause principale de l'engourdissement social de la Chine et de son immobilité séculaire. Ce qui a fait du Chinois un être routinier, passif, entièrement fermé à la contagion des idées progressives ; ce qui a lui ravi toute spontanéité ; ce qui l'a rendu l'esclave de la coutume, du rite dans sa vie privée comme dans sa vie publique, dans son mariage comme dans ses funérailles, dans la culture de ses terres comme dans ses travaux industriels, c'est l'extension à la société civile, majeure et libre, du concept de la famille, mineure et assujettie : soumission et respect d'une part, autorité et sollicitude de l'autre. Le Chinois naît enfant, vit enfant, meurt enfant. Jusqu'à sa tombe, il reste sous la dépendance paternelle : l'acte d'émancipation par excellence, le mariage, ne l'affranchit pas. Le père, pendant son existence entière, a un pouvoir absolu sur sa famille ; or, l'empereur, de droit divin, est le père et la mère de ses sujets, et comme ils sont plus de trois cent millions, il lui est impossible de les diriger, à l'instar du vrai père de famille, qui récompense et châtie directement chacun de ses enfants. Force est donc au Hoang-Ti de s'en remettre de ce triple soin aux mandarins qu'il institue et ceux-ci, par délégation comme

on l'a déjà dit, deviennent à leur tour les pères et les mères des Chinois qu'ils administrent ou auxquels ils rendent la justice. C'est ainsi que le Chinois, esclave sa vie entière de son père naturel ne l'est pas moins de son père fictif, fonctionnaire ou magistrat. Ni dans son cœur, ni dans son p.069 esprit il ne subsiste plus rien, à la longue, de ce sentiment du libre arbitre, de l'initiative et de l'indépendance, comme aussi de la responsabilité individuelle, qui fait les hommes forts et les hommes libres, qui développe la vie des nations, détermine chez elles l'essor contenu des sciences, y assure la marche constante d'un progrès indéfini. La Chine, elle, s'est garrottée volontairement dans les étroites langes de l'enfance, et ce n'est pas merveille qu'après s'être engourdie, elle dépérisse lentement.

À Sparte, le magistrat faisait précipiter du haut du Taygète le nouveau-né difforme ou seulement mal constitué et à Rome, il était déposé aux pieds de son père qui le relevait ou l'abandonnait. Ce droit de vie et de mort du père sur le nouveau-né se retrouve chez la plupart des nations barbares ; mais il faut reconnaître que les parents se refusaient généralement à donner eux-mêmes la mort à leurs enfants. Ils l'exposaient plutôt dans la pensée que les dieux voudraient qu'il vécût et sauraient bien le sauver.

> « C'était comme un jugement de Dieu sur l'innocente créature. On peut croire que le cœur des mères trouvait bien des moyens d'influer sur ce jugement. Mais la mère eût-elle manqué, la nature s'émouvait et prenait des sentiments maternels. L'eau refusait d'engloutir l'enfant, les bêtes fauves l'allaitaient [1].

C'est ainsi qu'échappent à la mort Orphée, Télèphe, Sémiramis, Œdipe, Cyrus, Persée, Moïse, Romulus, exposés dans les bois et les déserts ou abandonnés sur les eaux. Comme la loi romaine, la loi chinoise donne aux parents le droit de vie et de mort sur leurs enfants ; elle autorise expressément l'exposition pure et simple des nouveaux-nés, et il est certain que des enfants venus au monde dans un état de p.071 difformité

[1] Michelet, *Les origines du droit français*, p. 2.

repoussante ont été noyés par leurs parents. C'est ce qui arrive encore de nos jours parmi les populations singulièrement mêlées qui habitent à Canton, Shanghaï et ailleurs, des bateaux amarrés les uns aux autres, et ce qui ne donne pas d'ailleurs le droit de déclarer, sur ces seuls faits, que les Chinois pratiquent en grand l'infanticide [1]. Mais il est incontestable qu'ils n'hésitent nullement, dans une pensée de lucre, à vendre leurs enfants, et c'est même un trafic qui se fait là-bas sur une grande échelle : les petits garçons se vendent aux mandarins, qui en font leurs domestiques, ou aux marchands, qui les utilisent comme ouvriers ou comme manœuvres. Les bonzes achètent beaucoup de ces pauvres petits, qu'ils élèvent à titre de domestiques et parfois de fils adoptifs et de successeurs. Il n'est pas rare aussi de voir des gens riches acheter l'enfant d'un pauvre afin d'en faire plus tard leur héritier. Quant aux petites filles, elles ne sont guère achetées que dans un but inavouable ; pour grand nombre de ces pauvres enfants la noyade préalable serait un véritable bienfait.

L'abbé Grosier nous apprend que

> « les pères et les mères, à leur défaut les aïeuls ou enfin les plus proches parents du côté paternel et ensuite ceux du côté maternel, jouissent d'une autorité absolue pour régler les mariages des enfants,

et rien n'est plus ordinaire

> « que de voir les Chinois riches et d'un rang distingué arrêter les articles d'un mariage longtemps avant que les parties soient en âge de le contracter, souvent même en convenir avant que les futurs époux soient nés.

Au surplus, le mariage ne constitue point, aux yeux des Chinois, cette affaire si sérieuse qu'elle est pour l'Européen. La femme reste au logis, et le mari va où p.072 bon lui semble. La loi lui permet d'avoir des concubines, et c'est une faculté dont les grands seigneurs et les gens usent largement. Il y a plus de rigidité dans les classes moyennes : un

[1] C'est une question que nous examinons plus loin dans notre chapitre V.

mari qui a des enfants se déconsidère s'il agit de la sorte. Mais, au bout d'une dizaine ou d'une douzaine d'années de mariage, que sa femme l'ait laissé sans progéniture, personne ne sera scandalisé le moins du monde s'il fait l'acquisition d'une *petite* ou seconde femme, même de deux ou trois. Le mot acquisition est ici tout à fait à sa place : les familles pauvres font, en effet, un véritable trafic de leurs filles. Celles-ci ne s'en trouvent pas malheureuses. Chez leurs pères, elles travaillaient beaucoup, vivaient mal et n'avaient point de parure : dans la maison de leur nouveau seigneur, elles seront bien nourries, bien vêtues, bien logées. Elles n'en sont jamais renvoyées, à moins de commettre quelque délit ou quelque faute grave telle, par exemple, que la révolte ouverte contre la femme légitime, à qui la loi assure le privilège de se faire obéir et respecter par les concubines, de même que la prérogative de recevoir les visites et de faire les honneurs de la table.

Il va sans dire qu'avec ce système de mariages forcés, la législation a dû admettre des cas nombreux de divorce. Des enfants qui ne se connaissent pas avant d'être unis et dont les parents ont souvent échangé les *tsium-tse-tze* (écrits de parenté) cinq ans et quelquefois dix ans avant leur mariage ; ces enfants qui vivent en commun, non par sympathie réciproque mais sur le seul ordre de leurs parents, ne tardent pas à reconnaître leur incompatibilité de caractère et à vouloir briser des liens d'autant plus odieux qu'ils sont involontaires. Aussi le divorce n'est-il pas admis seulement pour des causes déterminées dont les plus communes sont l'immoralité, la médisance, la p.073 désobéissance absolue, la stérilité, les maladies répugnantes ou contagieuses, l'excès de bavardage, le vol : il l'est encore par consentement mutuel. À Rome également, il était très facile de rompre une union conjugale, basée sur la convention mutuelle des parties — *mutuus consensus*, — ainsi que le mariage résultant d'une vente fictive — *coemptio* — ou de l'*usus*, c'est-à-dire de la cohabitation d'une année, unions purement civiles, à l'occasion duquel aucune cérémonie religieuse n'intervenait. Mais il en allait tout autrement du mariage religieux, de la *confarreatio* : le droit romain l'avait rendu presque

indissoluble et pour que sa rupture fût possible, il fallait que par une cérémonie nouvelle, la *diffareatio*, où les époux repoussaient, sans doute, le gâteau de fleur de farine qu'ils s'étaient partagé jadis et où ils prononçaient, au lieu de prières, certaines formules par lesquelles l'épouse renonçait au culte et aux dieux de l'époux ; il fallait que la religion défît ce qu'elle avait fait elle-même d'abord. Parmi le très petit nombre de causes qui permettaient la rupture du mariage sacré, figurait d'ailleurs le cas de stérilité de la femme ; ce qui ne doit nullement surprendre, l'objet principal de ce mariage n'étant pas l'union de deux êtres se convenant et s'associant pour les bonheurs de la vie comme pour ses peines, mais bien de perpétuer la famille, selon les termes mêmes de la formule sacramentelle : *Ducere uxorem liberum quærendorum causa.*

Le désir de perpétuer l'autorité paternelle dans la famille, après la mort même de son chef, a conduit les Chinois à une singulière conception : à la mort du père, la veuve succède à presque tous ses pouvoirs ; elle a sa vie durant l'usufruit et l'administration de tous les biens que le défunt peut avoir laissés. Le fils, même majeur, ne pourra faire aucune aliénation ou location $_{p.074}$ de ces biens sans l'assentiment de sa mère. Que celle-ci gaspille le patrimoine, ses enfants ont, il est vrai, la ressource de faire parvenir leurs plaintes au magistrat, par un oncle ou tout autre proche parent paternel d'un âge égal à celui de la veuve. Mais toute l'indulgence des magistrats est pour celle-ci. M. de Bezaure, à qui nous empruntons ces particularités, a connu dans le Tche-ly un excellent jeune homme, fils unique, que la gestion de sa mère avait ruiné ; vainement avait-il tenté de réprimer son gaspillage en s'adressant au préfet : celui-ci avait toujours mis les torts du côté du fils.

Autrement, il faut bien convenir que le sort qui est fait en Chine à la femme, loin d'être agréable, est triste au contraire et même abject. Au Céleste empire, il n'est pas de village, quelque petit qu'il soit, qui ne possède son école primaire où l'on enseigne la lecture, l'écriture, la rédaction, et ce n'est que dans les classes les plus infimes de la société qu'on a chance de rencontrer des gens absolument illettrés. Mais ces

écoles sont exclusivement masculines, et les jeunes Chinoises, à moins qu'elles n'appartiennent aux plus hautes couches sociales, dont l'éducation morale et domestique parait avoir été de tout temps l'objet des soins les plus attentifs, les jeunes Chinoises sont complètement privées d'instruction. C'est une conséquence du mépris que les Chinois, même leurs philosophes et leurs moralistes, professent invariablement pour la femme. Et ce mépris, ils le transportent avec eux dans les pays où ils émigrent ; M. Albrecht, membre de la Société des sciences et des lettres de Batavia, nous apprend que les *Celestials* établis à Java, quoiqu'appartenant en général aux plus basses classes de leur pays natal, éprouvent le besoin, dès qu'ils sont parvenus à une certaine aisance, de donner à leurs enfants une éducation supérieure à celle qu'ils ont reçue eux-mêmes. À cet effet, ils font venir p.075 des maîtres de Péking ou de Hong-Kong ; mais ces maîtres et les écoles qu'ils ouvrent sont exclusivement réservés à la partie mâle de la population enfantine.

Trois religions principales coexistent en Chine et sont considérées comme également bonnes, on pourrait dire comme également vraies : les trois religions n'en font qu'une, dit un proverbe courant. La première passe pour avoir été celle des plus vieux habitants du pays : Elle est polythéiste et idolâtrique et consacre l'existence individuelle d'une foule de génies, de démons et d'esprits élémentaires ; ses prêtres et ses prêtresses pratiquent la magie, la nécromancie et se livrent à une foule de superstitions plus grotesques ou plus grossières les unes que les autres. Ses sectateurs reconnaissent pour un de leurs maîtres, quoique bien à tort, Lao-Tseu, le célèbre philosophe ; ils s'appellent par antiphrase, sans doute, les *tao-sse* ou docteurs de la raison, parce que, dit Abel Rémusat, non sans quelque défiance d'ailleurs, un de leurs dogmes fondamentaux est celui de la raison primordiale qui a créé le monde. Le malheur est que dans le *Tao-Te-King* (le livre de la voie et de la vertu), il n'y a aucune trace certaine de l'enseignement d'un être suprême en trois personnes qu'y avaient découvert plusieurs missionnaires, tels que les pères Prémare, Bouvet, Fouquet, et dont la connaissance selon Montucci, écrivant en 1808,

était l'objet principal du livre. Mais Stanislas Julien, qui a traduit entièrement le *Tao-Te-King*, dont Rémusat n'avait donné que des fragments, ne laisse rien subsister d'un pareil système, et il se raille de ceux qui s'obstinent à dénommer les tao-sse des rationalistes et à voir dans le *tao* du philosophe chinois soit le *Verbe* de saint Jean, soit le *logos* de Platon [1].

p.076 Le second culte est celui des lettrés, dont Confucius est considéré sinon comme l'initiateur du moins comme le réformateur et le patriarche. Quelques-uns ont cru que dans la haute antiquité le dogme d'un Dieu tout puissant et rémunérateur en faisait partie : c'est là une opinion facile à concevoir dans la bouche des missionnaires, préoccupés avant tout de propager leurs propres doctrines et par conséquent très désireux de leur trouver, dans un pays si asservi à la tradition, des analogies et des précédents dans les croyances locales ; mais une opinion qui ne s'appuie que sur des conjectures et qui ne cadre nullement, *a priori*, avec les données que l'histoire positive a recueillies sur l'origine de l'idée religieuse et ses développements. Confucius, à vrai dire et nous avons déjà eu l'occasion de le faire remarquer, n'a été qu'un ancêtre : la mission qu'il s'était assignée était celle de restaurer les belles maximes de morale qui, de temps immémorial, figuraient dans le droit public de la Chine et brillaient sur les pages de ses vieux livres, mais qui, depuis bien longtemps aussi, ne liaient plus personne, les grands moins encore que les petits. Dans l'ordre politique il échoua, et ne réussit pas mieux dans l'ordre religieux. La religion qui porte son nom est, en quelque sorte, la religion officielle de l'empire : l'empereur en est le patriarche et tous les mandarins, grands, moyens et petits, la pratiquent. Elle n'a pas de prêtres et consiste surtout en un culte purement civil, qui se rend aux génies de la terre, des astres, des montagnes et des fleuves, ainsi qu'aux âmes des parents.

La troisième religion de la Chine est le bouddhisme venu de l'Inde, qui s'y est répandu vers le deuxième siècle avant notre ère. Il y porte le

[1] *La langue et la littérature chinoise*, apud *Progrès des études relatives à l'Égypte et l'Orient*, 1867, Imprimerie impériale.

nom de religion de Fo, abréviation de *Fa-Ko*, transcription en langue chinoise du vocable sanscrit *Bouddha*. Vers la fin du Xe siècle, l'Inde envoya en Chine un patriarche bouddhique : il y p.077 résida longtemps, mais aujourd'hui, il est fixé au Tibet sous le nom de *dalaï-lama*. Toutefois, les Chinois ne reconnaissent pas en tout sa suprématie spirituelle, et ils ont aussi, sous le nom de *sam-lama*, un Bouddha vivant que le *dalaï-lama* délègue sur la demande du fils du Ciel. Ce curieux personnage réside au monastère d'Ou-Taë-Chan, littéralement la montagne des cinq tours, dans la province de Chan-si, qui est, après Lhassa, le centre bouddhique le plus vénéré et le pèlerinage le plus fréquenté. Quand notre compatriote M. de Rochechouart fut le visiter, on y célébrait précisément une fête bouddhique, le quinzième jour de la septième lune, les lamas poursuivant le diable et le chassant des sanctuaires. M. de Rochechouart et ses compagnons furent très courtoisement accueillis par les religieux, qu'il nous dépeint comme des gens simples, obligeants et polis, qui remplissent généralement leurs devoirs et qui s'acquittent avec exactitude de leurs observances monacales. Il ne manqua pas naturellement d'aller rendre ses devoirs au Bouddha vivant « homme dans la force de l'âge, puisqu'il n'avait que quarante-sept ans et vraiment superbe. » Tout dans ses gestes, dans sa pose, son regard, sa physionomie était cependant étudié, et volontiers il prenait l'attitude du Jupiter tonnant. Il reçut M. de Rochechouart à merveille et l'entretint de toutes sortes de choses, même du pape dont il avait le portrait dans un album photographique.

Assurément la morale de Çakia-Mouni, la charité qu'il enseigne et la notion de l'égalité qu'il inculque tendaient à la chute du système des castes et l'impliquaient même. On ne voit pas cependant que cette conséquence indirecte du bouddhisme, que son fondateur n'avait pas prévue, ait tout d'abord paru très redoutable aux brahmanes de l'Inde puisque, pendant un millier d'années, la lutte entre Brahma, le vieux Dieu, p.078 et Bouddha, le nouveau, resta concentrée sur le terrain théologique. À un certain moment, toutefois le bouddhisme se trouva expulsé de la péninsule gangétique par l'effet incontestablement d'un

retour offensif des brahmanes, qui durent trouver des auxiliaires parmi les princes indigènes et surtout parmi les conquérants musulmans, dont il ne leur fut pas difficile, au prix de leur soumission personnelle et de celle de leurs fidèles, d'exciter le zèle persécuteur. En Chine, il n'y avait point de castes à détruire : le bouddhisme ne portait nul ombrage aux empereurs, en tant qu'il s'agissait de politique, et leur indifférence en matière religieuse proprement dite était profonde. Cette doctrine put donc faire tranquillement son chemin parmi les Chinois qui, d'ailleurs, l'accommodèrent bien vite à leur génie national si peu métaphysique, si peu contemplatif ; au contraire si remuant, si avisé, si positif. Cependant une religion qui méconnaît, sous quelque point de vue qu'on l'envisage, la nature de l'homme, sa dignité et ses devoirs ; une religion fondée sur une notion, celle du Nirvana ou anéantissement de l'être, ne peut qu'exercer une action nuisible sur les peuples qu'elle s'assujettit, et les Chinois n'ont pas échappé certainement aux conséquences de cette action.

Le bouddhisme, au fond, implique l'athéisme et, vers la fin du XVIIe siècle, Bayle n'hésita point à appeler les Chinois un peuple d'athées. Voltaire contredit cette assertion ; les avis se partagèrent et, faute d'un assez grand nombre de faits acquis pour la trancher, la question demeura indécise. Aujourd'hui

> « en face des révélations si complètes et si évidentes que nous font les livres du bouddhisme découverts et expliqués, dit le savant auteur du *Bouddha et de sa Religion*, le doute n'est plus permis. Les peuples bouddhiques peuvent être considérés sans injustice comme des peuples athées. p.079

Cela ne veut pas dire qu'ils professent l'athéisme et s'en font gloire ; mais cela signifie que ces peuples n'ont pas su s'élever jusqu'à la notion de Dieu. Bayle avait donc raison de prétendre qu'il existe des sociétés de cette sorte, fort arriérées quoique très anciennes, corrompues et raffinées, infectées d'une ignorance et de vices que les siècles ne font qu'accroître, au lieu de les corriger. Mais M. Barthélémy Saint-Hilaire

n'a-t-il pas quelque raison aussi de tenir vis-à-vis de ces peuples le langage de Voltaire ?

> « Ils ne nient ni n'affirment Dieu ; ils n'en ont jamais entendu parler ; prétendre qu'ils sont athées, c'est la même imputation que si l'on disait qu'ils sont anti-cartésiens, lis ne sont ni pour ni contre Descartes. Ce sont de vrais enfants ; un enfant n'est ni athée ni déiste : il n'est rien [1].

Nous avons raconté plus haut comment, au dernier siècle sous le règne de l'empereur Kang-Hi, les jésuites furent sur le point d'implanter définitivement le catholicisme en Chine, et comment cet espoir fut déçu par la terminaison contre ces missionnaires de la querelle théologique qu'un ordre rival leur avait suscitée en cour de Rome. À la suite des traités de 1860, nos missionnaires ont reparu en Chine où leur prédication est libre, du moins en principe ; leurs églises se sont rouvertes, et ils ont retrouvé dans le pays des traces de ses anciennes et florissantes chrétientés. Mais jusqu'ici, on ne voit point que leur prosélytisme ait obtenu un grand succès, pas plus au surplus que celui des missionnaires protestants, Anglais ou Américains. Les mandarins se montrent hostiles au christianisme, et cela suffit pour que les populations fassent ainsi. Cette hostilité ne provient pas assurément d'un sentiment particulier de haine contre les doctrines chrétiennes et p.080 les mandarins sont des gens trop sceptiques pour beaucoup s'intéresser au sort des idoles de Bouddha et de Tao. Mais, ils considèrent que l'adoption du christianisme serait le signal de la ruine de l'organisation actuelle, et ils font de leur mieux pour conjurer un tel événement. À cet endroit, ils ont pour complice l'orgueil national qui se refuse d'admettre qu'un changement quelconque puisse bénéficier à leur pays. C'est par la même raison que les Chinois ne veulent ni des télégraphes électriques ni des chemins de fer. Ils ne leur sont pas hostiles, mais ils les rangent volontiers, au nombre des choses qui troublent le *Foue-Choui* [2], appellation par laquelle ils désignent une

[1] *Le Bouddha*, Ie partie, 5e chapitre.
[2] Littéralement vent et eau.

certaine harmonie qui doit régner entre les éléments, disent-ils, pour que les hommes soient heureux. La locomotive et son panache de fumée ; les poteaux pointus du télégraphe et ses longues lignes de fils, passés dans des faïences de formes insolites, paraissent redoutables à des gens superstitieux, qui n'hésitent pas à regarder la mauvaise humeur du Foue-Choui comme la cause des épidémies susceptibles, à un moment donné, de ravager leur pays.

Si le christianisme ne fait pas de progrès en Chine, il n'en est pas ainsi, tant s'en faut, de l'islamisme : il s'y est introduit au temps des invasions mongoles, et c'est par millions qu'il compte aujourd'hui ses disciples. Les mahométans sont répandus partout dans le nord-ouest, où on les connaît sous le nom de *Doungans*, et dans le sud-ouest, surtout dans la province de Yun-Nan où ils sont appelés *Panthays*. Ils s'insurgeaient, il y a seize ans, contre le gouvernement chinois qui n'est pas venu à bout de leur résistance sans de bien grandes peines et sans de vigoureux efforts. Les Panthays, les premiers, ont déserté la lutte ; mais il n'y a p.081 pas bien longtemps, deux ou trois ans à peine, que les Doungans la continuaient encore. Dans son remarquable travail sur l'Asie centrale [1], M. Schuyler regarde ceux-ci comme une race particulière et la fait descendre des Ouïgours, tandis que pour d'autres auteurs, tels que le colonel Prjevalski et d'autres, le mot doungan ne serait pas un ethnique, mais simplement le terme par lequel les Tartares de l'Asie centrale désignent les musulmans du Céleste empire, que les Chinois eux-mêmes nomment *houeï-houeï*. Quoiqu'il en soit, on appelle aujourd'hui des divers noms de Doungans, Dougans, Dounghènes, Tounganis ou Toungans, un groupe de populations fixées dans la Mongolie chinoise, la Dzoungarie, le Kan-sou, le Chen-si et le Sze-tchouan, groupe qui s'élevait, dit on, en 1865, à trente millions d'hommes.

On trouve encore en Chine des juifs et des parsis. Les premiers y sont venus très anciennement des provinces les plus orientales de la Perse, et c'est aussi de la Perse que les autres, cruellement persécutés par les successeurs d'Alexandre, après s'être d'abord réfugiés dans l'île

[1] *Turkistan*, II, p. 178.

d'Ormuz, gagnèrent l'Inde méridionale et la Chine. Ce sont les restes des sectateurs de Zoroastre, adorateurs du feu. Au physique, on les prendrait pour des Européens n'était leur nez long et recourbé, qui est le signe distinctif des races blanches de l'Asie occidentale. Ils ont un grand goût pour le négoce, auquel ils s'entendent à merveille, et à Bombay comme à Surate, où ils ne laissent pas d'être nombreux, ils font volontiers étalage de leurs demeures somptueuses et de leurs superbes équipages.

@

V

LES SCIENCES, LES LETTRES ET L'ART

@

p.082 Dans le plus beau chapitre peut-être d'un livre magnifique, notre grand Victor Hugo a parlé en ces termes de l'invention de l'imprimerie :

> « L'invention de l'imprimerie est le plus grand événement de l'histoire ; c'est la révolution mère, c'est le mode d'expression de l'humanité qui se renouvelle complètement ; c'est la pensée humaine qui dépouille une forme et qui en revêt une autre ; c'est le complet et définitif changement de peau de ce serpent symbolique, qui depuis Adam représente l'intelligence.
>
> Sous la forme imprimerie, la pensée humaine est plus impérissable que jamais ; elle est volatile, insaisissable, indestructible... Et quand on observe que ce mode d'expression est non seulement le plus conservateur, mais encore le plus simple, le plus commode, le plus praticable à tous ; lorsqu'on songe qu'il ne traîne pas un gros bagage et qu'il ne remue pas un lourd attirail ; quand on compare la pensée obligée pour se traduire de mettre en mouvement quatre ou cinq autres arts et des tonnes d'or, toute une montagne de pierres, toute une forêt de charpentes, tout un peuple d'ouvriers ; quand on la compare à la pensée qui se fait lire et à qui il suffit d'un peu de papier, d'un peu d'encre et d'une plume, comment s'étonner que l'intelligence humaine p.083 ait quitté l'architecture pour l'imprimerie ? Coupez brusquement le lit primitif d'un fleuve d'un canal creusé au-dessous de son niveau, le fleuve désertera son lit [1].

Une phrase de Cicéron contient l'imprimerie en germe.

---

[1] *Notre-Dame de Paris*, Livre V, chap. II.

> « Prenez, disait le grand orateur romain, prenez toutes les lettres de l'alphabet : séparez-les ; jetez-les à terre. Ces caractères composeront-ils une phrase ?

Cependant depuis l'époque de Cicéron

> « on était aux portes de ce miracle, sans dépasser le seuil sur lequel on restait suspendu [1].

Les Chinois l'avaient franchi. Dès l'an 175 de notre ère, on les voit conserver leurs textes sur des planches en pierre gravées en creux. En 593, sous l'empereur Wen-Ti, ils recueillent leurs dessins usés et leurs textes inédits et les gravent sur bois ; cependant, les caractères restaient toujours écrits à l'endroit. Mais de 904 à 907, vers la fin de la dynastie des Thang, les textes gravés sur pierre le sont en sens inverse, pour s'imprimer en blanc sur fond noir. La gravure sur bois succède en 932 à la gravure sur pierre et vingt ans plus tard les neuf *Ching*, ou livres canoniques, sont *imprimés* et mis en vente [2]. Enfin de 1041 à 1049, les types deviennent mobiles. Si ces faits fussent parvenus à l'oreille de Marco Polo, il était homme assurément à les recueillir ; Klaproth affirme d'ailleurs, que les procédés chinois se trouvent décrits dans le *Djemmaa el Tewarich* de Rachid Eddin, écrit vers 1310 [3], et c'est encore une source où l'Europe aurait pu les recueillir, près de cent p.084 cinquante ans avant l'apparition du psautier de Pierre Schaffer. Personne, en effet, n'ignore que le premier livre sorti en Europe de la presse typographique ne porte pas le nom de Gutenberg, quoique celui-ci, de concert avec le vieux Faust, en eut commencé l'impression. Mais à cette époque, le gentilhomme mayençais était ruiné et exproprié, peut-être même en prison pour dettes.

Ce merveilleux instrument de propagande de la pensée, la Chine en a donc été en possession quelques quatre siècles avant l'Europe ; mais elle a été loin de savoir l'utiliser comme l'a fait celle-ci. Cette invention

---

[1] Philarète Charles : *Études sur le moyen âge*, p. 382.

[2] Bazin : *Chine moderne* (Coll. *Univ. pitt.*). 626 et 599.

[3] Voir une description de ces procédés par M. Stanislas Julien ; elle est tirée des *Mémoires* de Tschin-Kouo, qui font partie du fond Fourmont à la bibliothèque nationale. Elle est reproduite dans la *Chine moderne* de M. Bazin.

venait chez nous juste au moment où les Grecs, chassés par les Turcs de Constantinople, venaient apporter en Occident ce qui avait survécu, à travers les âges, des monuments de la science, de la littérature, de la sagesse des anciens Hellènes. Elle venait encore au moment de l'émancipation de la pensée moderne, et Gutenberg précédait Luther. Elle avait bien tardé à se produire ; mais le monde occidental, à peine en possession de la presse typographique, allait se hâter de rattraper le temps forcément perdu en entassant progrès sur progrès, découvertes sur découvertes, inventions sur inventions. Dans l'espace de quatre siècles, le monde assistera, étonné, au magnifique épanouissement des sciences mathématiques, astronomiques, physiques, naturelles par l'effort de ces puissants génies qui se nòmment Descartes, Huyghens, Papin, Newton, Euler, Clairaut, d'Alembert, Buffon, Lavoisier, Lagrange, Laplace, Œrsted, Cuvier, Ampère et Faraday. Il verra l'heureux et audacieux génie de l'homme, *genus Iapeti audax*, asservissant et domptant les forces de la nature : Watt construisant la machine à vapeur industrielle et Fulton la machine à vapeur maritime ; Stephenson inventant la locomotive et Schilling le télégraphe électrique ; en un mot la vapeur et p.086 l'électricité supprimant les distances et décuplant, centuplant pour mieux dire, les produits de l'activité humaine. Magnifique spectacle, qui n'a pas eu son pendant dans l'extrême Orient. Là l'invention de l'imprimerie est restée sans aucun effet sur le développement de la science, et pas plus avant qu'après, la Chine n'a eu de grands géomètres, de grands astronomes, de grands physiciens ou de grands chimistes.

Quelques savants, entr'autres l'illustre et infortuné Bailly, se sont plu à vanter outre mesure la science astronomique des anciens Chinois ; mais, après les travaux de Montucla, de Delambre, d'Édouard Biot et du docteur Ferdinand Hœfer, force est bien de singulièrement rabattre de cette appréciation. C'est une très juste remarque de M. Hœfer

> « qu'ici l'élément fabuleux se trouve si intimement mêlé à l'élément historique qu'il est très difficile de les distinguer l'un de l'autre [1].

Il ajoute aussi justement qu'à mesure que nous approchons des temps modernes, l'astronomie chinoise semble rétrograder et verser de plus en plus dans l'astrologie judiciaire. Lorsqu'en 1629, les jésuites Longobardi et Terence furent adjoints à Peking au tribunal des Mathématiques, les Chinois demandèrent la suppression de l'astronomie européenne et le rétablissement de l'astronomie nationale. L'empereur fit alors assembler les astronomes des deux camps ennemis et le père Verbiest, président du tribunal des Mathématiques, proposa, comme épreuve propre à trancher la question de préférence, de calculer quelle devait être l'ombre méridienne du lendemain pour divers gnomons. Aucun astronome chinois ne sut faire ces calculs. Voilà l'état où l'astronomie était tombée en Chine au XVIIe siècle de notre ère et « comme rétrograder dans une science, quand une fois p.087 l'impulsion pour marcher en avant a été donnée, est impossible », M. Hœfer en conclut que si, à l'arrivée des jésuites, les astronomes chinois étaient de cette ignorance ils ne pouvaient guère l'être moins du temps de Tchong-Kong, empereur sous le règne duquel une éclipse de soleil eut lieu, éclipse dont les astronomes ne donnèrent pas avis, ce qui donna lieu à un rescrit impérial punissant de la peine capitale toute future négligence de cette sorte.

En Chine néanmoins, il est arrivé plus d'une fois, comme nos lecteurs le savent, que les connaissances acquises sont non seulement restées stationnaires, mais qu'elles ont positivement rétrogradé, et rien d'impossible conséquemment que les astronomes du XXIIe siècle avant notre ère y fussent beaucoup plus savants que leurs successeurs du XVIIe siècle de l'ère chrétienne.

Quoiqu'il en soit, l'astronomie chinoise n'a pas eu l'époque glorieuse de l'astronomie occidentale, l'époque des Copernic, des Kepler, des

[1] *Histoire de l'Astronomie*, chap. I.

Galilée, des Newton ; elle est même restée fort inférieure à l'astronomie des Indous. Les Chinois ont connu les mouvements propres aux planètes, mais six cents ans après qu'Hipparque les avait révélés à ses concitoyens. Ils n'ont rien compris aux stations ni aux rétrogradations des planètes. Ils ont en général placé la terre au centre de notre système planétaire, tandis que Seleucus et Aristarque l'avaient fait circuler autour du soleil, tenu déjà par eux pour le centre de notre monde. Ils n'ont pas déterminé, comme l'a fait encore Aristarque, la valeur de l'obliquité de l'écliptique ou la distance angulaire du pôle à l'équateur, ni certaines inégalités du mouvement lunaire, ni la précession des équinoxes, auxquelles se rattachent les noms d'Hipparque et de Ptolémée. Inutile d'ajouter

> « qu'ils n'ont jamais eu la moindre connaissance de l'astronomie physique et même qu'ils ne cherchèrent jamais à y pénétrer. Il aurait fallu pour cela une géométrie autrement cultivée p.088 que la leur et comment un peuple aussi ignorant en physique et dans les lois du mouvement aurait-il pu atteindre à des connaissances aussi relevées ? [1]

Sur un point, cependant, les Chinois ont devancé les modernes. Dès que Richer eut observé qu'à Cayenne, il lui fallait raccourcir son pendule de plusieurs lignes pour qu'il continuât de marquer les secondes avec précision comme à Paris, Huyghens assigna la cause de ce phénomène dans l'excès de la force centrifuge aux environs de l'équateur, et en déduisit le renflement équatorial ainsi que l'aplatissement polaire. Or, dans le *Ti-Ouang-Chi-Li-Koat-Nan-Si*, livre écrit au deuxième siècle avant notre ère, cette donnée se trouve mentionnée, et si les lettrés chinois n'en ont fait application qu'à la Chine, c'est qu'ils ne connaissaient point d'autres pays. Les mesures fournies par le Ti-Ouang sont d'ailleurs remarquables : elles donnent, en effet, à la terre une circonférence de 90.000 li, dans le sens de

[1] Montucla : *Histoire des Mathématiques*. I, liv. IV ; voir aussi : Delambre : *Histoire de l'Astronomie ancienne*, tome I, 263 et Renouvier : *Manuel de Philosophie ancienne*, I, 205.

l'ouest à l'est et de 85.000 dans le sens du nord au sud, soit neuf mille et huit mille cinq cents lieues, si on assimile le li ancien au li moderne, lequel vaut le dixième de notre lieue. Ce ne sont pas les vraies mesures, et l'excès dû au renflement équatorial est singulièrement exagéré. On n'évalue aujourd'hui cet excès qu'à 1/300e ; mais il importe de se rappeler que Newton lui-même, faute de tenir compte des densités qui croissent en allant vers le centre, était tombé dans une erreur analogue quoique moins grossière.

Il a été déjà question du *char magnétique* donné, environ mille ans avant notre ère, par un empereur à des ambassadeurs pour les guider dans leur route de retour. p.089 Au IIIe siècle de notre ère, on trouve le procédé au moyen duquel on communique à une lame de fer, par un frottement régulier, la propriété de diriger l'une de ses extrémités vers le sud, et si cette direction est citée de préférence c'est qu'elle était habituelle aux navigateurs chinois. Cent ans plus tard, ceux-ci se servaient de l'aiguille aimantée pour s'avancer sûrement dans la haute mer, et il est indubitable que les Arabes ont reçu d'eux la connaissance de la boussole qu'ils devaient à leur tour, comme on l'a déjà dit, transmettre aux marins de la Méditerranée, à une époque incertaine, mais qui parait être celle de la seconde croisade [1]. En ce temps, l'étroite et jalouse politique des fils du Ciel n'avait pas encore parqué les Chinois chez eux ; ils voyageaient non seulement par mer, mais sur terre, comme le témoigne le voyage du pèlerin Fa-Hien dans les pays bouddhiques, voyage qui se place entre les années 399 et 414 de notre ère et dont la relation — *Fo-Koué-Ki* — ou mémoire sur les royaumes bouddhiques, a passé dans notre langue grâce aux soins consécutifs d'Abel Rémusat, de Klaproth et enfin de M. Landresse.

Cette publication, qui eut lieu en 1836, fit sensation dans le monde des orientalistes ; mais son intérêt devait pâlir quelques années plus tard devant la traduction par M. Stanislas Julien de l'histoire de la vie de Hiouen-Thsang et de ses voyages dans l'Inde. Ces voyages se

[1] Voir Klaproth : *Lettre à M. de Humboldt sur l'invention de la boussole* (1834) et Libri : *Histoire des sciences mathématiques en Italie*, tome II, p. 62 (1838).

placent entre les années 629 et 645, et sont très précieux pour l'histoire du bouddhisme indien et même pour celle des mœurs et des coutumes des Indous à cette époque. Le côté faible du bon pèlerin c'est, sans doute, le soin minutieux qu'il met à décrire tout ce qui concerne le Bouddha, sa personne, ses reliques, les monuments p.090 élevés en son honneur et les légendes qu'a inventées ou recueillies sur lui la piété, plus ou moins crédule, de ses disciples. Mais Hiouen-Thsang s'enquiert également des habitudes et des mœurs des populations qu'il visite. Il loue beaucoup la minutieuse propreté des Hindous et leur horreur pour le convol en secondes noces ; il décrit les *épreuves judiciaires* dont il a été témoin et que, dans sa naïveté, il admire beaucoup. Il connaît très bien la configuration géographique de l'Inde et il assure qu'au moment où il voyageait, elle n'était pas divisée en moins de soixante-dix royaumes, toujours bataillant les uns contre les autres ; circonstance qui explique, pour le dire en passant, comment tous les envahisseurs de ce magnifique pays — qu'ils se soient appelés Mahmoud, Tamerlan, Nadir Shah, Dupleix ou Clive — l'ont toujours trouvé une proie facile à saisir [1].

Mais quand le système prévalut décidément en Chine que ses habitants n'en sortiraient plus et que les étrangers n'y entreraient pas davantage, il est clair qu'il devint impossible aux Chinois d'acquérir des notions géographiques bien précises sur les autres pays. En fait, la science géographique des Chinois se réduit aujourd'hui à bien peu de chose pour ce qui ne concerne pas leur propre pays. À la vérité c'était, peut-être, un calcul des mandarins que d'entretenir les populations dans cette ignorance ; les caricatures de la terre qu'on distribue encore parmi le peuple sous le nom de cartes seraient nées alors d'une pensée pareille. Toujours est-il qu'au XVIIIe siècle, une carte chinoise du Tibet ayant été remise au père Régis, il la trouva si défectueuse que l'empereur Kang-Hi confia à deux lamas la mission d'explorer à nouveau le terrain de Sining à Lhassa p.091 et aux sources du Gange et

[1] Sur la vie et les voyages de Hiouen-Tsang, voir les chap. I et II de la 2e partie du *Bouddha et sa religion* de M. Barthélémy Saint-Hilaire.

que le père Duhalde, sur ces nouvelles données, publia une carte du Tibet que revit notre grand géographe d'Anville. Le même empereur chargea les missionnaires de Péking de dresser une nouvelle carte générale de l'empire ; mais on assure que les jésuites n'eurent que peu de corrections à faire sur les anciennes cartes, et que souvent ils se trouvèrent d'accord avec les géographes chinois sur la latitude et la longitude des plus grandes villes de la Chine.

Que dire de la médecine chinoise ? À l'état scientifique, la médecine n'existe point en Chine. Elle n'est enseignée dans aucune école, dans aucune académie et, l'autopsie des cadavres étant tenue pour un sacrilège, les ouvrages imprimés sur l'art médical donnent, ainsi que les gravures anatomiques qui les accompagnent, les idées les plus fausses sur la structure du corps humain. D'ailleurs ces livres, les étudiants en médecine ne les lisent guère, et le peu de connaissances qu'ils possèdent, ils les puisent dans des recueils de recettes manuscrits, qui se conservent dans les familles de médecins de père en fils et de fils en petits-fils. Plus un médecin a d'aïeux, plus il inspire de confiance au public, qui le suppose nanti de la science accumulée de ses ancêtres et près de qui c'est une haute recommandation que de pouvoir écrire sur sa carte : *Un tel docteur de quatre ou cinq générations.* Les chirurgiens, dont la science est encore plus incomplète et dont les instruments sont très arriérés, réussissent rarement dans les opérations qu'ils entreprennent et, pour ce motif, l'opinion les met au-dessous des médecins.

Les praticiens chinois connaissent bien la vaccine ; ils commencèrent à l'employer en l'an 1014 de notre ère, époque où elle fut inventée par un médecin de la province de Tsé-chouan, du nom de So-Mei-Chan [1]. Ils p.092 savent préparer à peu près comme en Europe le mercure de carbonate de plomb ou de zinc, le sulfate de cuivre ; mais ils manquent de presque tous les autres produits de nos laboratoires chimiques. Ils se servent fréquemment du moxa et combattent les

[1] L'inoculation se fait en introduisant dans les narines un peu de coton imbibé de virus, ou en mettant sur un enfant des vêtements portés par un autre enfant atteint de la petite vérole.

Mandarin lettré en costume officiel.

lièvres intermittentes par l'arsenic. Quelques-uns de ces praticiens s'attachent à la guérison de certaines maladies, et lorsque M. Sinibaldo de Mas habitait Ning-Po, il n'était question dans cette ville que d'un médecin duquel on disait merveille pour les affections d'yeux. Des patients venaient de très loin pour se faire guérir par lui. Mais voilà que son propre fils tombe malade des yeux, et notre Esculape de se montrer incapable de le guérir. Par bonheur, il se trouvait à Ning-Po un médecin américain : il vit le jeune malade et l'eut bientôt remis en possession de toute sa vue.

Il ne manque pas toutefois d'Européens qui, ayant habité la Chine, en reviennent enchantés de ses médecins indigènes. M. de Mas croit, qu'en effet, les Chinois possèdent des simples puissants, et il pense que leur matière médicale serait digne d'un sérieux examen. « Nous avons déjà le camphre et la rhubarbe, dit-il, qui sont venus de Chine ; pourquoi ne pourrions-nous pas en recevoir d'autres médicaments précieux ? » Des détails que nous avons sous les yeux, il semblerait résulter que ce vœu aurait été entendu, et que la pratique médicale se serait enrichie sinon d'un spécifique, du moins d'un remède très actif à la lèpre, cette affreuse maladie qui a disparu de l'Europe, qu'elle désolait tant au moyen âge, mais qui existe encore dans divers pays subtropicaux et notamment à la Trinidad et aux Antilles danoises. Le père Brosse, missionnaire à Port-d'Espagne, p.093 et M. Guillot, curé de Christiansed, se félicitent en effet de résultats très remarquables qu'ils ont obtenus sur des lèpres invétérées, les unes humides et les autres sèches, par l'emploi de l'écorce réduite en poudre du *hoang-nan*, arbre indigène de Chine, administrée sous forme de pilules [1].

[1] Les *Missions Catholiques* des 7 février 1877 et 4 janvier 1878.

Les Chinois avaient tenu à offrir aux visiteurs de l'exposition de 1878 un type *in natura rerum* de leur architecture : ils avaient bâti de leurs propres mains un grand pavillon en bois dans l'enceinte du Trocadéro. Avec ses motifs variés, sa décoration pittoresque, ses toits en forme de cuvier renversé, ses auvents concaves et se retroussant en projections courbes, qui évoquent assez le souvenir des souliers à la poulaine du moyen âge, ce pavillon flattait l'œil. Il était léger et coquet ; mais il laissait en définitive l'impression d'une chose bizarre et quelque peu fantastique plutôt que gracieuse. Destiné à recevoir les produits mis en vente de la Chine figurant à l'exposition, c'était d'ailleurs un bazar et non une maison véritable, et c'était dommage ; car celle-ci, au dire des voyageurs, ne laisse pas de présenter à l'intérieur des dispositions intéressantes et ingénieuses qui, dans leur ensemble, font songer aux maisons romaines exhumées des cendres d'Herculanum et de Pompéi.

Dans l'enceinte du Champ de Mars, la façade des galeries chinoises reproduisait une porte du palais de Péking, avec son mur noir aux treillis blancs, son panneau d'un vermillon ardent et le chiffre d'or qui sert de cachet impérial. L'aménagement même de chacune des salles avertissait aussi le visiteur qu'il allait pénétrer dans un milieu exotique. Toutes les installations qui renfermaient les envois avaient emprunté ici, le type d'un $_{p.094}$ kiosque, là d'un pavillon, plus loin d'une pagode. Au fond la variété n'était pas grande, puisque cette architecture, qu'elle soit civile, religieuse ou militaire, ne s'inspire que d'un seul type, rappelle et toujours, sous ses motifs capricieux et ornés, la tente du nomade.

Il y avait aussi au palais du Champ de Mars une collection de statuettes en bois et en cristal de roche, représentant des figures que la tradition a popularisées là-bas. Dans le nombre, on remarquait des généraux, des vice-rois, des lettrés, même des favorites, telle que Chang-Li-Wah, la femme préférée de l'empereur Hou-Chio. Dans une autre statuette, l'artiste avait voulu figurer l'idéal de la beauté féminine, selon les idées de son pays, assez peu d'accord, comme on le sait, avec celles de l'Occident et le meilleur commentaire de son œuvre

serait, peut-être, ces vers charmants échappés un jour de la plume de Théophile Gautier :

> Celle que j'aime à présent est en Chine
> Au fleuve Jaune où sont les cormorans.
> Dans une tour de porcelaine fine,
> Elle demeure avec ses vieux parents.
>
> Elle a les yeux retroussés vers les tempes,
> Le pied petit à tenir dans la main,
> Le teint plus clair que le cuivre des lampes,
> Les ongles longs et rougis de carmin.
>
> Par le treillis, elle passe sa tête,
> Que l'hirondelle en passant vient raser,
> Et chaque soir, aussi bien qu'un poète,
> Chante le saule et la fleur du pêcher.

Les pieds petits à tenir dans la main ! Quoi de plus barbare et de plus ridicule à la fois que cette coutume qui déforme le pied des femmes, et lui imprime une ressemblance assez marquée avec le sabot d'un quadrupède ? p.095 Les Chinois eux-mêmes n'en connaissent pas bien l'origine. Toutefois, un lettré qui en causait avec M. Sinibaldo de Mas, la rapportait au Xe siècle de notre ère et en attribuait l'inauguration à un prince du Kiang-sou qui voulut rapetisser le pied de ses concubines. Un autre l'eût fait et il aurait été traité de fou ; mais le prince fut imité de toute sa cour. La coutume devint peu à peu populaire et dès leur sixième année, on soumet les jeunes filles à l'opération que voici. On replie sous la plante des pieds quatre orteils, en ne laissant de libre et de droit que le grand orteil seulement. On les maintient dans cette position, au moyen d'une bande de toile, à laquelle on fait faire plusieurs tours bien serrés, en même temps qu'on force le pied, en rapprochant autant que possible du talon le gros bout de l'orteil et en se servant des mêmes ligatures que pour les orteils, auxquelles on fait faire un tour de droite à gauche et un autre tour de l'orteil au talon. Pour commencer, on tient les ligatures légèrement flexibles, puis, on les resserre peu à peu. Les petites filles ainsi

martyrisées souffrent beaucoup et cela pendant cinq ou six mois ; il y en a dont les pieds enflent et se gangrènent.

Les Chinois savent admirablement travailler le bronze : ils le façonnent en cassolettes à parfums, en vases & anses dorées, en vases niellés d'argent ou bien émaillés, qui sont tout simplement admirables ; en cloisonnés d'une beauté rare, enfin en idoles et en statues dont le faire atteste une grande dextérité dans le maniement du métal. Mais, ces mêmes objets ne témoignent pas au même degré, tant s'en faut, en faveur du talent sculptural des artistes du Céleste empire. À vrai dire, ce grand art, profondément idéaliste, qui enfanta tant de chefs-d'œuvre dans la Grèce antique et dans l'Europe de la Renaissance, ne convient nullement au génie étroit et tout tourné vers le lucre du peuple chinois. De crainte p.096 de favoriser ses penchants idolâtriques, les premiers empereurs frappèrent d'une proscription absolue la représentation en bronze, ou en métal, du corps humain, et l'avènement du bouddhisme ne changea rien à cet état de choses. Ses idoles entrèrent bien dans les temples chinois sous des formes tantôt grotesques, tantôt horribles ; mais les places et les édifices publics, les palais et jardins de l'empereur ou des riches particuliers demeurèrent vides de la statue humaine, et tout ce que la statuaire chinoise offre encore à cette heure, ce sont ces figures gigantesques d'animaux qui décorent les avenues conduisant aux tombeaux des princes ou des grands personnages, et dont la bizarrerie, beaucoup plus que la beauté, est la caractéristique [1].

Les artistes chinois négligent très volontiers les grandes scènes pour s'en tenir à la représentation de scènes de théâtre ou de la vie ordinaire, de costumes, de bateaux, de paysages, de poissons d'oiseaux,

---

[1] Il faut faire à cet égard une remarquable exception en faveur des files d'animaux sculptés de grandeur colossale, chameaux, éléphants, hippopotames, lions, dragons ailés, qui bordent les avenues conduisant à ces tombeaux des Ming, comme aussi de ces statues d'empereur colossales dont il a été déjà parlé dans ces pages. « Il y a donc eu un siècle, s'écrie à ce sujet M. le comte de Beauvoir, où les Chinois savaient faire grand au lieu de consumer leur vie dans des fumoirs d'opium et des maisons de jeu. » Mais les Ming, il faut s'en souvenir, étaient des Mongols* et, sous le rapport artistique, il y a lieu de faire entre les Mongols et les Chinois une différence qui n'est point à l'avantage de ces derniers.

[*c.a. : la dynastie chinoise des Ming succéda à la dynastie mongole des Yuan.]

d'insectes, de fleurs. À considérer isolément chaque objet représenté, on est frappé de l'exactitude de ses détails, et parfois ils semblent si bien calqués sur la nature qu'on se croirait en face d'une photographie. Un artiste chinois peint-il une plante, il faut qu'il en reproduise la tige, les feuilles, les boutons, les fruits, non seulement p.097 avec les proportions de chaque partie, mais encore avec toutes les différences de formes, de teintes et de nuances qu'elle affecte selon les saisons. Cette exactitude matérielle a son bon côté, sans doute ; mais elle ne devrait pas dispenser de l'observation des règles et des conditions plus hautes de l'art, telles que l'entente de la perspective, la correction du dessin et l'art de grouper les objets. Tout cela fait défaut à la peinture chinoise : c'est pourquoi ses compositions sont presque toujours pleines de confusion et trahissent une uniformité très fatigante.

Les Chinois aiment beaucoup les portraits, paraît-il ; mais leur pratique dans ce genre de peinture diffère totalement de la nôtre. Lord Macartney, lorsqu'il se rendit en ambassade à Péking, avait apporté avec lui un certain nombre de portraits, œuvre des meilleurs artistes anglais, pour les offrir en présent au fils du Ciel. Les mandarins, à la vue de ces portraits, ne comprirent rien au jeu de la lumière et des ombres, qui en différenciait les teintes, et demandèrent sérieusement si leurs originaux avaient une partie du visage d'une couleur et la seconde d'une autre. L'ombre du nez surtout leur parut un grand défaut : quelques-uns penchaient à croire qu'elle ne figurait là que par accident. La mode, qui fait loi au Céleste empire comme ailleurs, veut qu'un portrait regarde toujours le spectateur et que conséquemment il soit toujours peint de face, de telle façon que les deux parties du visage soient entièrement semblables.

La musique chinoise était assez largement représentée à l'Exposition et parmi les instruments qui y figuraient, on comptait des flûtes, des guitares, des espèces de violons et de hautbois, des flûtes de Pan aux formes bizarres, des gongs, des tambours, des cymbales, des castagnettes gigantesques, sans parler des instruments p.098 des sauvages de l'île d'Haïnan. Le père Amyot, qui a beaucoup étudié le système musical des Chinois, établit qu'ils ont connu, dès les temps les plus

anciens, la division de l'octave en demi-tons, qu'ils appelaient les douze *lu*, et que ces *lu* se distinguaient en *parfaits* et en *imparfaits*. Il ajoute que si les anciens Chinois ne mentionnaient dans leur échelle musicale que cinq tons — *koun, chan, kio, tché, yu*, — qui répondent à nos *fa, sol, la, do, ré*, ils avaient toutefois dans le *pien-koun*, correspondant à notre *mi*, et dans le *pien-tché*, ou *si*, de quoi compléter leur gamme [1]. Les musiciens actuels du Céleste empire suivent aussi des règles fixes ; mais leur gamme pèche par l'absence des demi-tons et si dans le nombre de leurs compositions, il se rencontre quelques airs qui ne manquent pas d'agrément, il ne faut y chercher aucune science musicale. En somme, la musique chinoise, au témoignage de l'abbé Huc, si elle offre un certain caractère doux et mélancolique, est d'une uniformité et d'une monotonie qui en rendent l'audition bientôt fatigante ; elle diffère tellement, dans ses combinaisons générales, de la musique européenne qu'elle n'est pas plus faite pour nos oreilles que la nôtre ne semble faite pour les oreilles chinoises, comme un mandarin le dit un jour au père Amyot qui lui avait fait entendre, sur la flûte et le clavecin, les plus beaux morceaux des compositeur ses contemporains [2].

p.099 Nous avons eu déjà l'occasion de faire la remarque que les Chinois n'ont pas débuté dans la carrière littéraire, comme les Grecs et les Hindous, par ces grandes épopées qui sont moins encore des œuvres littéraires que des monuments et des témoins des vieilles civilisations. Nous ajoutions alors que le théâtre chinois, loin d'avoir été sacerdotal, épique, lyrique, à ses débuts, s'était montré tout d'abord sentimental, raisonneur et déclamatoire, comme il était naturel de s'y attendre, au surplus, chez un peuple qui ne paraît pas avoir eu d'enfance et qui est né vieux, si l'on peut ainsi dire. Un éminent critique a comparé, cependant, un des drames chinois, — *Le ressentiment de Teoungo* — à une de ces légendes que nos aïeux du XIVe et XVe siècles représentaient sur les

[1] *Mémoire sur la musique des anciens Chinois*.

[2] M. l'abbé David déclare à son tour « qu'il n'a jamais entendu un orchestre chinois sans que, après une minute de musique, il y eût entre les divers instruments un désaccord allant jusqu'à un demi-ton et même un ton de différence. » Cela, ajoute-t-il, n'empêchait pas ces intrépides instrumentistes de souffler jusqu'au bout, « et pour eux

tréteaux, aux anciens *Miracles* de sainte Catherine, de saint Nicolas, de saint Jean-Baptiste [1]. Mais l'art dramatique encore fruste des mystères renfermait en germe le drame anglais ou espagnol du XVIe siècle, et Hhrosvitha, la nonne de Gandersheim, annonçait Caldéron et Shakspeare. Le drame chinois, qui paraît né vers l'an 720, ou vers l'an 581 de notre ère [2], a présenté, dès son origine, les caractères qui lui appartiennent encore aujourd'hui : quelques scènes bien faites, quelques détails agréables, quelques situations émouvantes ; mais aucune entente de l'illusion scénique ; aucun art d'intrigue ; aucun enchaînement d'action ; aucune étude vraiment approfondie et générale, sous une forme individuelle, de l'esprit et du cœur humains.

Qu'importe après cela que les Chinois aient abordé tous p.100 les genres de drame possibles, historiques, domestiques, religieux, mythologiques, judiciaires ; que leurs comédies d'intrigues soient assez souvent lestement menées et d'une lecture parfois amusante ? Le véritable mérite de ce théâtre, c'est le jour qu'il jette sur cette société chinoise si pharisaïque et si profondément corrompue. L'art dramatique ne jouit pas d'une grande considération en Chine, « et loin qu'on le considère, dit Abel Rémusat, comme une école de morale et de vertu, on n'y voit qu'un amusement frivole et dangereux, contraire à la gravité et à la décence, et pernicieux aux bonnes mœurs »[3]. J'en crois facilement sur parole l'illustre orientaliste, quoique M. Bazin diffère avec lui de sentiment sur ce point et parle même du but moral que les Chinois assignent au théâtre. Toujours est-il alors, que ce but est facilement oublié, de même que le discrédit des spectacles n'empêche nullement tout le monde, grands ou petits, d'en raffoler et d'y courir. De l'aveu de M. Bazin lui-même, les situations scabreuses ou franchement immorales, les expressions licencieuses obscènes abondent sur la scène chinoise.

---

tout semble aller bien, pourvu que l'on monte et que l'on descende en même temps, sinon par les mêmes notes. »

[1] Charles Magnin : *Journal des Savants*, février 1843. Ce drame ainsi que *La soubrette accomplie* — *Pi-Pa-Ki, ou l'Histoire de luth*, qui ont motivé les appréciations ci-dessus, ont été traduits dans notre langue par M. Bazin ; Pi-pa-ki à part (1841), et les deux autres dans l'Introduction au théâtre chinois (1838).

[2] Bazin : *Chine moderne*.

[3] *Mélanges asiatiques*, II, 321.

Cette scène ne paraît soumise à aucune censure préalable : pourvu qu'elle ne s'empare ni de l'empereur et de sa famille, ni des ministres, ni des « héros fameux des autres âges », elle dispose de toutes les classes et de toutes les conditions. Elle use et abuse de cette liberté et dans sa franchise, parfois cynique, elle ne cherche d'aucune façon à dissimuler ou amoindrir les travers, les vices mêmes des spectateurs. Ainsi, on s'est habitué, par exemple, à voir dans les jeunes Chinois, des modèles d'application studieuse, de réserve, de déférence, tandis que certaine comédie, d'ailleurs vive et amusante, dont M. Bazin a donné des extraits, nous montre au contraire des p.102 écoliers bien ignorants, bien mal appris, bien présomptueux, bien orduriers de langage.

Acteurs (action guerrière.)

Acteur (tragédie.)

« Je n'oserais, ajoute-t-il, dire en quels termes s'expriment ces deux élèves qui sont âgés de quinze ans » [1]. Et qu'on n'aille pas croire que l'écrivain dramatique, usant d'un procédé familier à son art, a exagéré

[1] *Chine moderne*, 449.

les choses et grossi leurs propositions. Tous les visiteurs de la Chine ont peint sous de tristes couleurs les mœurs qui y règnent, et ils ont vu la prostitution s'y étaler sur une grande échelle. Chacun connaît ce qu'on appelle là-bas des bateaux de fleurs, qui supportent une espèce de maison en bois et dont les bains de la Samaritaine à Paris peuvent donner une idée. Ils sont très ornés de peintures et de dorures, et leur dénomination vient des fleurs, qui s'y montrent presque toujours aux croisées et sur la terrasse. Des femmes sans mœurs en font leur demeure ; les unes savent jouer de quelque instrument de musique et chantent ; les autres connaissent les dominos ou les échecs, et toutes fument de l'opium. Il est assez général, même parmi les gens mariés, honnêtes et sérieux, d'aller passer, en guise de partie de plaisir, la journée dans un bateau de fleurs comme ailleurs on irait aux champs ou bien au spectacle. Nous n'insisterons pas sur ces habitudes : il est trop facile de deviner quelles peuvent en être les conséquences morales et physiques. Cependant n'omettons pas à ce propos un détail singulier et très caractéristique : quand les navires de guerre anglais jetèrent l'ancre, en 1840, devant Canton, les mandarins leur dépêchèrent plusieurs bateaux de fleurs, devant, dans l'esprit trop ingénieux des rusés mandarins, renouveler, pour les marins anglais, les délices de Capoue funestes aux soldats d'Annibal.

Nous dirons maintenant un mot d'un drame dont une p.103 tragédie de Voltaire a popularisé en Europe la donnée et les situations. *L'Orphelin de la Chine* avait été traduit, pour la première fois, au XVIIIe siècle par le père Prémare, le plus habile sinologue des anciens missionnaires de Péking ; mais, faute de les comprendre, il avait omis de traduire les vers assez nombreux que la pièce renferme. M. Davis fit de même, quoique aidé par plusieurs lettrés, lorsqu'il mit en anglais le drame intitulé : *Les chagrins du palais de Han* (Hang-Kong-Thsieou). M. Stanislas Julien qui avait abordé en 1823, par la traduction du texte du philosophe Meng-Tseu, cette étude de la langue chinoise où son nom devait s'illustrer ; M. Julien se sentit aiguillonné par cette difficulté même, et résolut de traduire in extenso le *Tchao-Chi-Kou-Cul*. Mais

auparavant, force lui fut d'étudier les principaux recueils de vers que possédait la Bibliothèque royale et de se faire une sorte de dictionnaire, qui lui donnât la clé des expressions figurées, des métaphores les plus fréquentes, des faits relatifs à la fable et à la mythologie. Pour son coup d'essai, il traduisit en français une comédie en prose et en vers — *Hoeï-Lan-Ki* (L'histoire du cercle de craie) — et le publia aux frais du Comité des traductions orientales du Muséum britannique, et deux ans plus tard, en 1834, c'était le tour de l'*Orphelin* lui-même.

La même année, pour donner une idée des croyance populaires des Chinois, M. Julien publiait le roman de féerie intitulé *Les deux couleuvres fées*, et il donnait, à trente ans de distance, une nouvelle traduction des *Deux cousines* (Yu-Kiao-Li), dont la publication, en 1826, par Abel Rémusat, avait causé une grande sensation dans le monde lettré. Les Chinois ont en effet assez bien réussi dans le roman et dans la nouvelle : la fable est généralement bien conduite, les développements agréables, les caractères bien saisis et bien tracés. Abel Rémusat et M. Bazin parlent ici de même. Aussi bien le roman n'est-il pas un genre $_{p.104}$ de peuple vieilli ?

> « Les vrais romans, dit A. Rémusat, ne naissent que dans la vieillesse des sociétés, quand l'affaiblissement des croyances tourne leur attention vers ce monde, et s'il en faut, comme on l'a dit, aux peuples corrompus, c'est qu'eux seuls ont cette disposition qui porte à réfléchir sur les scènes de la vie, sur la vie intérieure, sur le jeu des passions, sur l'analyse et des sentiments, sur les débats produits par le choc des intérêts et le mélange des professions.

On ne saurait mieux dire et chez les Occidentaux, le roman n'a paru dans toute sa splendeur qu'à une époque où l'esprit d'observation et l'habitude de l'analyse avaient remplacé l'enthousiasme naïf et la croyance non raisonnés. On ne comprendrait pas l'immortelle satire de Cervantès au temps de ces romans de chevalerie, qu'elle ridiculise, mais qui étaient tenus au XIe et au XIIe siècles, pour véridiques ou du moins comme présentant au vrai chevalier un idéal dont c'était son

devoir d'approcher de son mieux. Ce n'est qu'au XVIIIe siècle que Richardson a pu décrire le type immortel, sous le nom de Lovelace, de l'homme noble, riche, beau, spirituel, aux grandes manières et au beau langage, mais d'une perversité savante et profonde, qui traîne le deuil avec lui et introduit la honte dans toute maison honnête où il entre. De même, le Werther de Goethe et le René de Chateaubriand, avec leurs vagues inquiétudes, leurs rêves infinis, leur trouble de cœur et d'esprit, ne personnifient-ils pas le dégoût de la vie et le mépris des rudes devoirs qu'elle impose, trop fréquents chez la jeunesse à la chute des vieilles sociétés et de leurs anciennes croyances que les nouvelles n'ont pas encore remplacées ?

Les Chinois ont abordé tous les genres que comporte la littérature romantique, depuis le roman de mœurs jusqu'au roman historique, depuis la nouvelle jusqu'au p.105 roman dialogué. Leurs romans de mœurs offrent les tableaux les plus variés et en même temps les plus crus de la société chinoise. Mais ce peuple, corrompu et qui n'a jamais eu la grande imagination en partage, ne s'est jamais élevé à la notion idéale et passionnée de l'amour, qui respire dans tant de récits de Walter Scott ou de Georges Sand et même, jusqu'à un certain point, dans l'étonnante création de l'abbé Prévost [1]. L'amour que dépeignent les conteurs chinois, c'est l'amour sans idéal, bas et sensuel, décrit à la façon ultra réaliste de Zola et de ses intelligents imitateurs ; la fidélité même de leurs peintures fait que les romans de mœurs en Chine sont licencieux et parfois abjects. Quelquefois, l'écrivain se pique de modestie dans la langue qu'il parle et de retenue dans les expressions qu'il emploie ; mais souvent aussi, la licence de la forme est à la hauteur de la licence du fond, et Abel Rémusat parle du *Kin P'hing Mei*

[1] Manon sphinx étonnant, véritable syrène,
Cœur trois fois féminin, Cléopâtre en panier.
. . . . . .
Tu m'amuses autant que Tiberge m'ennuie
Comme je crois en toi ! Que je t'aime et te hais.
Quelle perversité ! Quelle ardeur inouïe
Pour l'or et le plaisir. . . . . .
. . . . . Ah ! folle que tu es
Comme je t'aimerais demain si tu vivais.
(A. de Musset, *Namouna*).

roman célèbre « comme au-dessus, ou pour mieux dire au-dessous, de ce que tout ce que Rome corrompue et l'Europe moderne ont produit de plus licencieux ».

Ce fut un jour mémorable dans l'histoire du roman moderne que celui où Walter Scott, devant l'apparition du premier grand poème de Lord Byron, tailla pour les *Waverley Novels* la plume dont étaient sortis le *Lai du dernier Ménestrel*, *Marmion* et *la Dame du Lac*. Il voulut faire entrer l'histoire dans le roman, et l'on p.106 connaît le prodigieux succès de cette hardie tentative. Pendant plus de vingt années, le grand inconnu — *the great unknown* — déroula les trésors de l'imagination la plus variée, du talent d'observation le plus vrai, d'une connaissance achevée des hommes, des choses et des pierres qu'il évoquait. Sous sa plume, nouvelle baguette de Prospéro, le moyen âge et l'époque des troubles civils de son pays sortent vivants de leur tombeau. Dans *Waverley* et *Rob-Roy*, Walter Scott ressuscite l'Écosse de 1715 et de 1745, avec ses clans, ses coutumes, ses mœurs pittoresques et sauvages, son loyalisme encore intact, les haines invétérées que nourrissaient l'un vis-à-vis de l'autre l'habitant des montagnes et celui de la plaine : le *Highlander* et le *Lowlander* ; dans *Woodstock*, *Old Mortality* et la *Légende de Montrose*, les Cavaliers, les Puritains et les Presbytériens ; dans *Ivanhoë,* les dernières résistances des Saxons vaincus et toute l'insolence intolérable du Normand vainqueur. Ivanhoé, objet de l'admiration et de l'enthousiasme d'Augustin Thierry, qui y trouvait à louer « une prodigieuse intelligence du passé » bien faite pour faire rougir tant de prétendus historiens de leur érudition « terne et mesquine ».

Ce grand historien regardait Scott « comme le plus grand maître qu'il y ait jamais eu en fait de divination historique », et nous doutons fort qu'aucun des nombreux écrivains qui ont détaillé en roman, suivant le mot de M. Théodore Pavie, l'histoire de la Chine presque entière ait motivé un aussi magnifique éloge. La façon même dont M. Pavie parle des romans historiques de la Chine nous en est une preuve.

> « Comme toutes les nations arrivées à un certain raffinement de civilisation, dit-il, comme chez celles aussi chez qui le

> sentiment du passé est plus vif que l'instinct de l'avenir, la nation chinoise a, au plus haut degré, la passion des petites chroniques et de la littérature facile qui lui retracent son histoire p.107 sous une forme facile à lire [1].

Ceci veut dire, si nous ne nous trompons, que les Chinois comprennent le roman historique moins à la manière de Scott, de Manzoni, de Victor Hugo, d'Alfred de Vigny qu'à celle d'Alexandre Dumas, dont les récits, sans doute, ont peu de chose à voir avec la pure histoire, mais qui sont si entraînants, si animés, si spirituels et qui valent bien, après tout, tant de compendieuses productions consacrées aux chevaliers du lansquenet, aux femmes du demi-monde ou, comme tout récemment, aux héros et aux héroïnes des cabarets infimes ou des lupanars du plus bas étage.

Quant à la question de savoir si le roman historique constitue un genre faux, un genre hybride, ce n'est pas ici le lieu de la trancher. Au fond, nous estimons volontiers avec Boileau qu'en littérature :

> Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux,

et que cela est aussi vrai sur les bords du fleuve Bleu que sur ceux de la Seine. Nous ne pensons pas, d'ailleurs, qu'il y aurait paradoxe à soutenir que le romancier jouit d'une liberté d'allures qui est refusée à l'historien et qui permet à celui-là d'éclairer, quand il en a le talent, d'un jour plus vif, plus conforme à la vérité *vraie* les événements dont il se fait le narrateur. Cette liberté est très favorable à la peinture des hommes et des choses historiques ; elle comporte une abondance, une variété de détails caractéristiques, personnels ou locaux, que l'histoire est souvent obligée de négliger tout à fait, ou tout au moins de laisser dans la pénombre de ses p.108 tableaux. Le romancier parfois peut très heureusement compléter l'historien, et la lecture, par exemple, du *Colon d'Amérique* de Fenimore Cooper fait toucher du doigt les périls et les fatigues des premiers colons de Massachusets en lutte perpétuelle avec les Peaux-Rouges, les bêtes

[1] *Histoire des Trois Royaumes* ; Introduction, I, 52. Un autre roman — *Les deux jeunes filles lettrées*, — offre une charmante peinture des mœurs et des habitudes littéraires des Chinois au commencement du XIVe siècle. En 1861, M. Stanislas Julien en a publié une traduction en deux volumes.

fauves et le sol. L'historien Bancroft raconte d'une façon magistrale l'exode plein de péripéties des puritains anglais qui, embarqués sur la *May-Flower*, atterrirent au cap Cod, le 11 Décembre 1620, un jour fameux dans les fastes de l'humanité. Mais, quand on a vécu en pensée avec les héros du roman de Cooper, avec le capitaine Mark Heathcote, ce vieux puritain ergoteur, austère et fanatique, comme avec sa fille Ruth si résignée aux desseins de la Providence, si laborieuse et si vaillante aux heures du danger, épouse tendre et mère dévouée, on est certainement mieux édifié sur la vie que menaient les premiers colons de la Nouvelle-Angleterre, vie grande par sa simplicité, son austérité même, pleine de cette poésie des faits supérieure à celle des idées. L'on se rend mieux compte du caractère si original de la première civilisation des *Plantations*, noyau de la grande République actuelle des États-Unis.

La littérature chinoise est très riche en livres d'histoire et aussi en livres canoniques sacrés qui, à plus d'un titre, se confondent avec les livres historiques proprement dits. Les lettrés s'accordent à regarder Sse-Ma-Tsien, qui vivait au premier siècle avant notre ère, comme le père de l'histoire de leur pays et on lui doit le *Che Ki*, vaste collection d'anciens monuments historique sur la Chine et les pays voisins, laquelle comprend les temps écoulés depuis le règne de Hoang-Ti jusqu'au commencement de la dynastie des Han, environ deux siècles avant Jésus-Christ. Le plan suivi par Sse-Ma-Tsien a été adopté par tous ses successeurs, parmi lesquels une mention p.10 spéciale est due à Sse-Ma-Kouang, qui vivait au XIe siècle de notre ère et qui a complété les annales chinoises depuis le Ve siècle avant Jésus-Christ jusqu'à l'an 960, et aussi à Ma-Touan-Lin, historien du XIIIe siècle dont le livre — *Recherches approfondies sur des documents anciens de toute nature* — est, au témoignage de l'abbé Huc, la mine la plus riche que l'on puisse consulter sur le commerce et l'agriculture de la Chine en même temps que sur son ethnographie et sa géographie.

Les livres sacrés ou canoniques sont connus sous le nom de *King* et on les distingue en grands et petits. Les grands sont au nombre de cinq : à savoir l'*Y-King* ou livre des changements, le *Chou-King*, ou livre de

l'histoire, le *Che-King*, ou livre des vers, le *Li-Ki*, ou livre des rites et le *Tchun-Tsiou*, ou livre du printemps et de l'automne, ainsi nommé à cause des deux saisons de l'année où il fut commencé et terminé. L'*Y- King* est un obscur commentaire des lignes mystérieuses que Fo-Hi, le fondateur assez légendaire de la civilisation chinoise, trouva, dit-on, sur la carapace d'une tortue. Le *Chou-King* est, au contraire, un livre historique d'une haute importance, que Confucius a revu et qui renferme ses idées sur la manière politique ou morale de gouverner les hommes [1], et le *Che-King* n'est pas moins précieux à ce même point de vue, par les chansons populaires qui se trouvent réunies dans sa première partie intitulée *Koue-Fong*, ou mœurs des royaumes. Le *Li-Ki* contient tout ce que l'on connaît de plus antique en fait de rites chinois, avec de très curieux détails sur les vieilles mœurs, les vieilles coutumes, les vieilles cérémonies de la Chine, tandis que le *Tchun-Tsiou* renferme une partie des annales du royaume de Lou, tributaire de l'empire dont Confucius était originaire.

p.110 Les petits *King* ne sont pour la plupart que des abrégés des grands. Ce sont les livres classiques proprement dits en usage dans les écoles. Il faut citer parmi eux le *San-Dze-King*, ou livre trimétrique, ainsi nommé parce qu'il se compose de petits distiques dont chaque vers n'a que trois caractères seulement. On y trouve un tableau résumé de toutes les connaissances qui constituent le fond de la science chinoise. Une pareille mention est due aux *Sse-Chou* ou les « quatre livres », dont l'un, le *Tchong-Kong*, ou « l'invariabilité dans le milieu », a été traduit en français et en latin par Abel Rémusat. C'est un traité de la conduite du sage dans la vie, composé, dit-on, par deux petits-fils de Confucius d'après les enseignements de leur illustre aïeul [2].

@

[1] Le père Gaubil a traduit le *Chou-King*.

[2] Nous citerons encore parmi les livres chinois traduits en français le roman *La femme accomplie* et un recueil de poésies composées sous la dynastie des Thang aux VIIe, VIIIe et IXe siècle, publié par M. le marquis Léon d'Hervey de Saint-Denis (Voir Langue et littérature chinoise dans le recueil des *Rapports* sur le progrès des Études Égyptiennes et Orientales.) On peut également consulter avec fruit un livre tout récent de M. W. A. P. Martin, principal du collège Tungwen à Péking. Ce livre a pour titre *Chinese : Their Education, Philosophy and Letters* (Les Chinois, leur éducation, leur philosophie et leur littérature).

VI

L'AGRICULTURE

@

Ouvrez le grand ouvrage officiel qui s'appelle le *livre des Statuts*, vous y trouverez, entr'autres, une ordonnance qui détermine le nombre et la qualité des p.111 temples, ou lieux destinés aux sacrifices, que doit avoir chaque chef-lieu de province, de département, d'arrondissement, et de canton. Parmi eux, on remarque un autel consacré au génie de la terre et ses productions ; un second dédié au vent, aux nuages, au tonnerre, à la pluie, aux montagnes et aux rivières ; un troisième, enfin, au premier agriculteur. Ce même livre des Statuts n'a pas manqué davantage de prescrire les fêtes et les processions publiques. Il en est plusieurs destinées à honorer l'agriculture, dont les plus remarquables sont la fête du printemps et celle des moissons. On célèbre la première le même jour dans toutes les provinces de l'empire ; on y promène un grand buffle, en terre cuite et aux cornes dorées, que suit un enfant, ayant un pied chaussé et l'autre nu, qui personnifie l'esprit du travail et la diligence. Il frappe sans cesse, avec une verge, le simulacre de buffle comme pour le faire avancer ; derrière lui viennent les laboureurs munis de tous leurs instruments aratoires ; des masques et des comédiens ferment le cortège. La fête des moissons se place après les récoltes et dure plus de quinze jours, pendant lesquels les festins et les représentations théâtrales se mêlent à la fréquentation des *miaos* ou temples. Enfin l'empereur lui-même, quand la saison des travaux agricoles est sur le point de s'ouvrir, consacre trois jours à un jeûne solennel accompagné de prières ; puis il fend de ses propres mains la terre avec une charrue et y sème du riz, comme témoignage de son intérêt pour la grande industrie nourricière [1].

[1] Ces cérémonies, la dernière surtout, sont quelque peu tombées en désuétude, paraît-il.

La profession agricole a donc été honorée et puissamment encouragée, en Chine, depuis les temps les plus reculés. Nous savons que l'irrigation y remonte au p.112 XVIe siècle avant Jésus-Christ, et que ses habitants se servaient, de temps immémorial, de ces semoirs mécaniques et de ces machines à vanner qui n'ont obtenu droit de cité dans la pratique agricole de l'Europe que depuis une quarantaine d'années seulement. M. Robert Fortune, qui a vu les choses de près, n'hésite nullement à déclarer toutefois que le grand nombre des auteurs ayant écrit sur l'agriculture du Céleste empire en ont exagéré la perfection [1]. D'ailleurs les Chinois, à cet égard comme à bien d'autres, sont restés stationnaires, tandis que les nations occidentales marchent à grands pas dans la voie du progrès et des innovations fécondes. Quoi qu'il en soit, l'agriculture chinoise ne laisse pas de présenter un ensemble considérable et d'un aspect très varié, car l'empire, qui s'étend du 18e au 41e parallèle nord et du 98e au 123e degré de longitude orientale, renferme à la fois des régions tropicales et des régions tempérées. Situé à l'extrémité orientale de l'immense continent asiatique, il subit des extrêmes opposés de température ; une chaleur excessive en été et un froid très rigoureux en hiver, des périodes très tranchées d'humidité et de sécheresse. Dans les provinces du nord, ce sont le froment, l'orge, les pois et les fèves qui constituent les principales récoltes, alors que dans celles du sud, c'est le riz qui domine. Il y donne facilement deux moissons ; mais en bloc, grains et riz, toute cette production ne satisfait que d'une façon très imparfaite les besoins de la consommation générale et, de temps immémorial, de terribles famines ont désolé ce pays.

La dernière, qui a duré deux longues années et qui vient à peine de finir, a sévi dans quatre provinces septentrionales et affecté une population de 70 millions p.113 de personnes. Les routes étaient jonchées de cadavres si nombreux qu'il était impossible de les inhumer tous ; les maris mettaient leurs femmes en vente, les pères leurs enfants, et quand ils ne pouvaient s'en débarrasser ainsi, ils les tuaient

[1] Dans ses deux ouvrages : *Narrative of two visits to the Tea Countries of China* (1843-1852) et *A third visit to China* (1853-1856).

afin d'abréger leurs souffrances. Ils finissaient souvent eux-mêmes par se suicider, en se jetant dans un puits, ou en avalant de l'arsenic [1]. La famine a des complices dans la petite vérole qui, elle aussi, exerce d'affreux ravages sur les populations ; dans la pratique de l'avortement, de l'infanticide ou de l'exposition des nouveau-nés [2] et c'est ainsi que l'obstacle répressif, pour parler comme Malthus, joue là-bas un rôle puissant ; un rôle qui ramène incessamment la population chinoise dans les limites des moyens d'existence dont elle dispose et que son exubérante natalité tend sans cesse à dépasser. Quant à l'obstacle préventif, c'est sous forme d'émigration volontaire qu'il agit depuis une trentaine d'années ; mais il s'était d'abord manifesté sous celle de la fondation, par les soins du p.114 gouvernement, de colonies militaires et pénitentiaires, qui se transformèrent plus tard en colonies agricoles et commerciales. La péninsule de Corée est peuplée des descendants de la colonie chinoise que Koubilaï-Khan y établit en 1270, et la Mandchourie reçut d'abord des prisonniers de guerre et des criminels. Mais, en 1644, les Mandchoux ayant envahi la Chine et lui ayant imposé une nouvelle dynastie, il y eut transplantation forcée de Chinois dans la patrie des vainqueurs, en échange des Mandchoux qui s'étaient installés en Chine. Aujourd'hui on compte en Mandchourie 11 millions de Chinois contre un million de Mandchoux et de Daouriens, ce qui est juste la proportion inverse de 1644. En Mongolie, on ne rencontre que 650.000 Chinois ; mais, comme en Mandchourie, petit à petit ils dépossèdent de leurs bien-fonds les indigènes peu laborieux et peu industrieux.

---

[1] C'est le témoiguage de M. Frédérick Balfour, de Shanghaï, et de M. Mayers, secrétaire de la législation de Péking (V. *On the Famines of the World past and présent*, dans la livraison de septembre 1878 du *Journal de la Société de statistique de Londres*).

[2] M. l'abbé David dit que la pratique de l'infanticide est *très habituelle* dans ces pays, qu'elle y est la règle générale. Un lettré chinois, M. Ly Chao Pee, soutient au contraire qu'elle est relativement rare et restreinte aux basses classes, et son témoignage est confirmé par ceux de M. Léon Rousset, dans son livre *A travers la Chine*, et du consul anglais Medhurst. Nous ne serions pas surpris que les missionnaires et quelques voyageurs avec eux aient exagéré le mal, ainsi que M. Ly Chao Pee le prétend. Mais il convient lui-même que les familles trop pauvres se débarrassent ainsi de leur progéniture, et les renseignements très intéressants qu'il donne sur les asiles et hospices de nouveau-nés dans les grandes villes chinoises prouvent la fréquence des abandons. (V. le *Journal des Économistes* du 15 septembre 1878).

En somme, l'auteur d'un très intéressant travail sur l'émigration chinoise dans son ensemble, M. Ratzel, estime à près de 16 millions le nombre des Chinois répandus dans les pays qui avoisinent la Chine et qui en dépendent plus ou moins, mais dont les aborigènes parlent une autre langue [1]. Les émigrants de cette sorte furent longtemps les seuls ; mais aujourd'hui, il y a 3 millions de sujets chinois dans l'Inde transgangétique, dans la péninsule Malaise, dans tout l'archipel Indien, et ces dernières années les ont vus se transporter dans les deux Amériques, en Océanie, en Afrique. Ils se sont rendus dans ces divers pays, tantôt de leur pleine initiative, tantôt en vertu d'un contrat d'engagement, qui est né lui-même de circonstances diverses et qui a revêtu des formes différentes. Il est arrivé souvent que cet engagement a été surpris par la p.115 force ou par la ruse ; d'autres fois il a eu lieu pour l'acquittement d'une dette ; parfois encore les émigrants ont loué leurs services au dehors pour un temps déterminé, avec promesse de rapatriement futur, et sont venus grossir le nombre de ces travailleurs libres ou du moins réputés tels, que l'on connaît sous le nom générique de *coolies* et à l'aide desquels les colonies à sucre ont essayé de combler les vides de l'ancien travail servile.

Les causes déterminantes de ce mouvement sont assez nombreuses. La principale, assurément, est l'excès de la population chinoise, joint à l'émiettement du sol, qui met la propriété terrienne à un prix inaccessible pour les petites gens et au bas prix de la main-d'œuvre dans un pays presque exclusivement agricole. Mais l'oppression des mandarins et l'état du pays, si longtemps troublé par des rebellions intérieures et tour à tour dévasté par les Taë-ping, les Panthays, les Tchang-mao, sectaires ou bandits, n'ont pas laissé d'y être aussi pour quelque chose. Ainsi, les provinces de Chen-si, de Chan-si, de Kan-sou et de Yun-nan, qui comptent parmi celles où l'émigration s'alimente, ont été le théâtre de cette grande insurrection musulmane qui éclata vers 1855 ou 1856, et qui ne se termina, on l'a vu, qu'en 1872, par la prise de Ta-Li-Fu et l'extermination en masse

[1] *Die Chinesiche Auswanderung*, Breslau, 1876.

non seulement des défenseurs de cette place, mais encore de tous ses habitants. Les émigrants des trois premières de ces provinces se rendent en Mongolie, tandis que ceux du Yun-nan vont dans l'Indo-Chine et la Cochinchine ; ceux du Pe-tchi-ly et du Chan- toung en Mandchourie, et ceux du Sse-tchouen au Tibet ou parmi les tribus insoumises du Nord-Ouest. Enfin, les quatre provinces littorales envoient les leurs dans la Malaisie, l'archipel Indien, l'Australie, la Californie, le Pérou, les Antilles etc.

p.116 Le riz est la grande nourriture des Chinois : dans les zones chaudes, il peut facilement fournir deux récoltes consécutives, et dès que les produits de la culture hivernale ont été enlevés, c'est-à-dire au printemps, on prépare le sol pour celle d'été. Le sol est inondé au préalable, puis retourné au moyen de la charrue à bœuf ou à buffle, instrument simple, grossier même, mais qui convient le mieux évidemment à ce genre de labour, puisque les Chinois ont toujours refusé d'y appliquer les charrues anglaises même quand elles leur étaient offertes à titre gracieux [1]. Une seule charrue peut parcourir un hectare en trois jours ; cette surface est alors couverte d'engrais, dont le riz se montre très avide et dont les plus usités sont la vase des canaux, les herbes aquatiques, la luzerne, les fèves, la fiente de porc, les tourteaux et par dessus tout le purin, qui est d'un usage universel, mais que l'on ne s'inquiète nullement de désinfecter. La herse passe ensuite, afin de briser la terre et de l'ameublir. Le sol, ainsi préparé, se trouve dans les meilleures conditions pour recevoir les graines, qu'il est d'habitude, dans les provinces méridionales, d'immerger sous l'eau ou dans un engrais liquide pendant une huitaine ou une dizaine de jours, jusqu'à ce qu'elles commencent à germer. On procède alors à l'ensemencement, et on le fait selon deux méthodes. Dans les p.117

[1] M. Isidore Hedde nous dit qu'il y a trois espèces de charrues principalement usitées en Chine. Ce sont : 1° la *charrue de Canton*, à chaussoir et à oreille plate sur le côté, destinée au labourage des terres légères ; 2° la *charrue de Tchang-Toung* utilisée surtout pour le défrichement des terrains pleins de racines : elle offre aussi, dans la confection de ses deux principales pièces — le fer de lance et le versoir — la solution d'un intéressant problème métallurgique, c'est-à-dire la soudure de deux oreillons ou rondins de fer sur le versoir en fonte, qui paraît être martelé ; 3° la *charrue du Kiang-sou*, pour les terrains forts et résistants.

terrains qui ont peu de mauvaises herbes, on se contente de répandre le riz, aussi également que possible, sur la terre à peine recouverte d'eau, et lorsque la plante a pris un demi-pied de haut, cette vase est ramenée au pied de la tige. La seconde méthode, plus répandue, consiste à semer les grains en pépinière ; de temps à autre, pendant un mois, on arrose de purin, puis on transplante par faisceaux de cinq ou six plants. Enfin, au mois de juillet, le riz reçoit un dernier supplément de tourteaux, de purin ou de fiente de porc, et dès que sa tige s'incline sous le poids du grain jaunissant, on s'apprête à le couper.

Le riz, coupé à la faucille, est lié en gerbes, puis immédiatement battu, ou bien engrangé suivant les circonstances. Le grain est d'abord vanné, puis dépouillé de sa première pellicule en passant sous une meule de bois, enfin pilé dans un mortier afin de le dégager d'une seconde pellicule plus tenace. Cette dernière opération, qui est fort pénible, se fait à l'aide d'une bascule sur laquelle un homme pèse de tout son poids élevant de la sorte le pilon, tandis qu'il se retire pour laisser ce pilon retomber dans le mortier. Le riz en sort blanc comme neige et prêt soit pour la consommation, soit pour le marché.

Les semailles et la récolte du riz sont plus ou moins tardives, selon les localités et leurs conditions climatologiques. Mais partout et pendant toute la croissance des plants, il faut baigner le terrain et avoir soin d'entretenir constamment dans la rizière deux ou trois pouces d'eau. Les terrains qui occupent le bas des coteaux reçoivent l'eau provenant de sources supérieures, et les champs situés dans le voisinage des rivières et des canaux, s'irriguent par le moyen de la roue à eau ou *noria* en usage dans tous les pays orientaux. Ces appareils sont de diverses sortes ; mais le principe en est le même, la $_{p.119}$ différence ne se trouvant que dans le moteur qui les fait agir : c'est tantôt le pied ou bien un animal quelconque, un buffle ou un jeune bœuf le plus communément. Au Pou-Tong, petite langue de terre située entre le fleuve Bleu, la rivière de Shanghai et la mer, on se sert de palettes en bois, reliées entre elles par le centre et formant une chaîne sans fin, laquelle est encaissée dans une auge, de 5 à 7 mètres, dont une des

extrémités repose sur la limite du champ à irriguer, tandis que l'autre est suspendue sur la surface de l'eau à élever. Un cylindre horizontal, armé de pédales, met en mouvement le système : deux ou trois hommes, les bras appuyés sur une barre, marchent au pas de course sur ces pédales et font ainsi tourner l'appareil. Quand le cultivateur est assez aisé pour nourrir un buffle ou un bœuf, il adapte au cylindre de la noria une roue dentée, que l'animal fait mouvoir en tournant comme au pressoir ou à la meule.

La seconde culture purement agricole de la Chine, c'est le thé. M. Robert Fortune l'a décrite avec un soin et une précision exceptionnels, en homme qui a exploré personnellement les districts à thé les plus intéressants, et que de grandes connaissances en botanique mettaient à même de rectifier des erreurs longtemps accréditées. Le public s'était habitué à croire que le thé noir ne pouvait s'obtenir que de l'espèce dite *Thea Bohea* et le thé vert de l'espèce dite *Thea Viridis*. Eh bien ! dès son premier voyage qui eut lieu en 1843 et qui dura trois années, M. Fortune acquit la conviction qu'à la vérité, les vrais thés noirs de la province de Canton sont faits avec le *Thea Bohea*, mais que les thés noirs et les thés verts de la Chine septentrionale proviennent également de la même variété, le *Thea Viridis*. Toutefois, le savant voyageur, s'il avait visité à cette époque beaucoup de plantations dans le voisinage du littoral, n'avait pas p.120 pénétré encore dans les provinces de l'intérieur, qui approvisionnent surtout de thé les marchés étrangers. Mais, en 1849, il parcourut la région à thé vert de Kouei-Tchéou, et celle à thé noir de Vou-Tchang, sans rien voir dans ces longues pérégrinations qui fut de nature à modifier ses opinions premières.

Sans doute, il y a des thés *verts* en Chine, mais ils ne ressemblent pas aux thés verts qui s'exportent en Europe. Les premiers n'ont que la teinte d'un vert pâle qu'ils acquièrent naturellement en séchant, et qui devient noire s'ils restent longtemps exposés à l'air dans un état encore humide et s'ils sont soumis dans des bassins à une forte chaleur, tandis que les autres se distinguent par un vert éclatant, que les Anglais nomment la fleur (*Bloom*) et qu'ils doivent à une teinture de bleu de

Prusse, de gypse ou de racine de curcuma. Les Chinois eux-mêmes n'usent jamais de ces thés *colorés* ; mais, comme ils disent, « pourquoi contrarier les *Barbares* qui veulent une addition de plâtre et de bleu de Prusse, d'autant que ces ingrédients sont à fort bon marché et relèvent la valeur vénale du produit ? [1] » Par la même raison, ils ne font nulle difficulté d'augmenter, par diverses manipulations, l'arôme naturel du thé, quoiqu'ils se contentent pour leur compte de faire infuser la feuille telle qu'elle a été récoltée et séchée, sans jamais mêler à cette infusion ni lait, ni sucre.

Bien que confinée jusqu'à ces derniers temps dans l'extrême Orient de l'Asie, la culture de l'arbre à thé ne laissait pas que d'occuper une aire considérable. Thunberg nous avait appris qu'il croissait au Japon, p.121 tant à l'état cultivé qu'à l'état sauvage, et le docteur Walich assure l'avoir rencontré en Cochinchine. Quant au Céleste empire, M. Fortune l'y a vu cultiver, depuis Canton tout à fait au sud, jusqu'au []e parallèle nord et, selon M. Reeves, jusqu'au 36e même. Toujours est-il que c'est entre le 25e et le 31e de latitude septentrionale que se place le grand centre de production du thé chinois, et que le meilleur croît entre le 27e et le 31e. Il faut d'ailleurs à cet arbuste un très bon sol pour prospérer, et c'est pourquoi toutes les plantations de la Chine septentrionale sont établies sur les pentes inférieures ou le sommet des plus riches coteaux, jamais dans le fond des vallées. Ces plantations sont d'une faible étendue, ne contenant que deux ou trois hectares tout au plus, et leurs bâtiments d'habitation rappellent, avec moins de confortable encore, les anciens cottages de l'Écosse ou les cottages actuels de l'Irlande où le paysan, sa vache et son porc, vivent pêle-mêle.

Dans tous les districts à thé, on élève en semis, chaque année, une grande quantité de jeunes plants, dont les graines sont récoltées et mises dans des paniers avec un mélange de sable un peu humide. Au printemps, on les retire et on les dépose dans le sol. Après un an, les

[1] M. Fortune a voulu se rendre compte de la quantité de plâtre et de bleu de Prusse que les buveurs de thé du Royaume-Uni et des États-Unis ingurgitaient de la sorte, et il s'est assuré que 100 livres de thé vert contenaient une demi-livre de ce détestable mélange.

jeunes plants ont atteint 26 ou 30 centimètres. C'est le moment de les transplanter, opération qui a lieu en mars ou en avril, quand la mousson du printemps change. On les dispose par groupes de cinq ou six sujets, séparés les uns des autres par un intervalle de 1 mètre 20 centimètres, la même distance régnant entre les lignes de plantation, lesquelles dans les terrains pauvres se serrent les unes contre les autres. Il n'y a plus désormais d'autres soins à prendre que de tenir le terrain net de mauvaises herbes, et d'attendre la troisième année de plantation pour opérer la cueillette, les planteurs sachant très bien le tort que$_{p.122}$ cause aux arbustes cette opération si elle est prématurée. Sur les plantations tout à fait en âge et en bon état, les ouvriers s'abstiennent même de toucher aux arbustes les plus faibles. Mais, quelle que soit la fertilité du sol ou l'intelligence de la culture, un moment arrive nécessairement où la plante dépérit, où il n'y a plus rien à en attendre. Ce moment dépend de plusieurs circonstances locales et ne saurait être indiqué d'une façon précise. Toutefois, dans les conditions les plus favorables, la durée d'une plante n'excède guère dix ou douze ans, et il n'est pas rare qu'aux approches de cet âge, les cultivateurs arrachent les vieux plants pour les remplacer par des jeunes.

La première cueillette des feuilles se fait généralement vers la mi-avril. On enlève les jeunes boutons au moment où ils commencent à s'ouvrir et on en fait une qualité tout à fait supérieure, qui s'appelle le *jeune hyson*, et dont les Chinois font des présents à leurs amis ou à leurs supérieurs. Quinze ou vingt jours après cette première cueillette, c'est-à-dire vers le commencement de mai, les arbustes sont déjà recouverts de nouvelles feuilles et en assez grande quantité pour qu'il soit possible de procéder à la deuxième récolte, qui est la plus importante de toutes. La troisième et la quatrième ont lieu à mesure que de nouvelles feuilles se produisent ; mais elles ne donnent qu'un thé tout à fait inférieur et qui s'exporte rarement hors de la province. Cette opération se fait d'une façon très rapide : les feuilles s'entassent sans choix dans des paniers en bambou ou en rotin, et lorsqu'une

quantité suffisante en a été recueillie, elle est transportée à la ferme pour être soumise au séchage.

Cette nouvelle opération se pratique dans des bassines en fer très mince, de forme ronde et d'une faible profondeur, que l'on échauffe au moyen d'un tuyau à la p.123 bouche duquel on allume un feu modéré et régulièrement conduit. Dès que les bassines sont échauffées, on y jette une quantité donnée de feuilles ; puis les travailleurs les tournent, retournent et agitent constamment. Cela dure environ cinq minutes, temps pendant lequel les feuilles, qui s'étaient d'abord crispées et recoquevillées, se détendent, deviennent molles au toucher, souples, flexibles. On les retire alors des bassines, et on les dispose en un petit tas sur une table de bâtons de bambou jointifs. Trois ou quatre personnes les roulent, à la façon d'un gindre pétrissant sa pâte, et au bout de cinq minutes de cette manipulation, elles sont réduites au quart tout au plus du volume qu'elles avaient auparavant.

Le roulage terminé, on enlève les feuilles ; on les secoue légèrement dans une sorte de crible, et on les expose à l'action de l'air par un temps, autant que possible, sec et nuageux. On les rejette ensuite dans les bassines, et on les soumet à une deuxième chauffe. Le grand soin du chauffeur, dans cette nouvelle préparation, est de maintenir un feu très égal, comme celui des autres travailleurs est d'agiter incessamment les feuilles avec un petit balai en brins de bambou. Lorsque le thé est complètement sec, il est trié, classé et empaqueté. Ces paquets eux-mêmes sont mis en paniers ou en boîte ; on les recouvre d'une double étoffe ou d'une couche de paille ; on les tasse fortement, et la besogne du producteur se trouve finie.

Il ne reste plus qu'à vendre le thé et à le consommer sous forme de breuvage, et cette consommation est vraiment énorme. Rarement un Chinois boit de l'eau : il se désaltère avec du thé et il ne manque pas, en outre, d'en prendre à chacun de ses repas réguliers. Chaque rue de ville, chaque ruelle possède sa *maison à thé*, équivalente aux premiers cafés qui s'établirent en France. Le p.124 voyageur la rencontre encore le long des grandes routes, sur les sentiers des régions montagneuses,

aux alentours des temples, dans les endroits même les plus écartés. Là on se procure une tasse de thé pour la modique somme de un cash, deux tout au plus, et si l'on considère que 100 cash valent à peu près 47 centimes de notre monnaie on voit que le paysan chinois peut se donner le plaisir de boire deux ou trois tasses de sa boisson favorite pour un ou deux centimes.

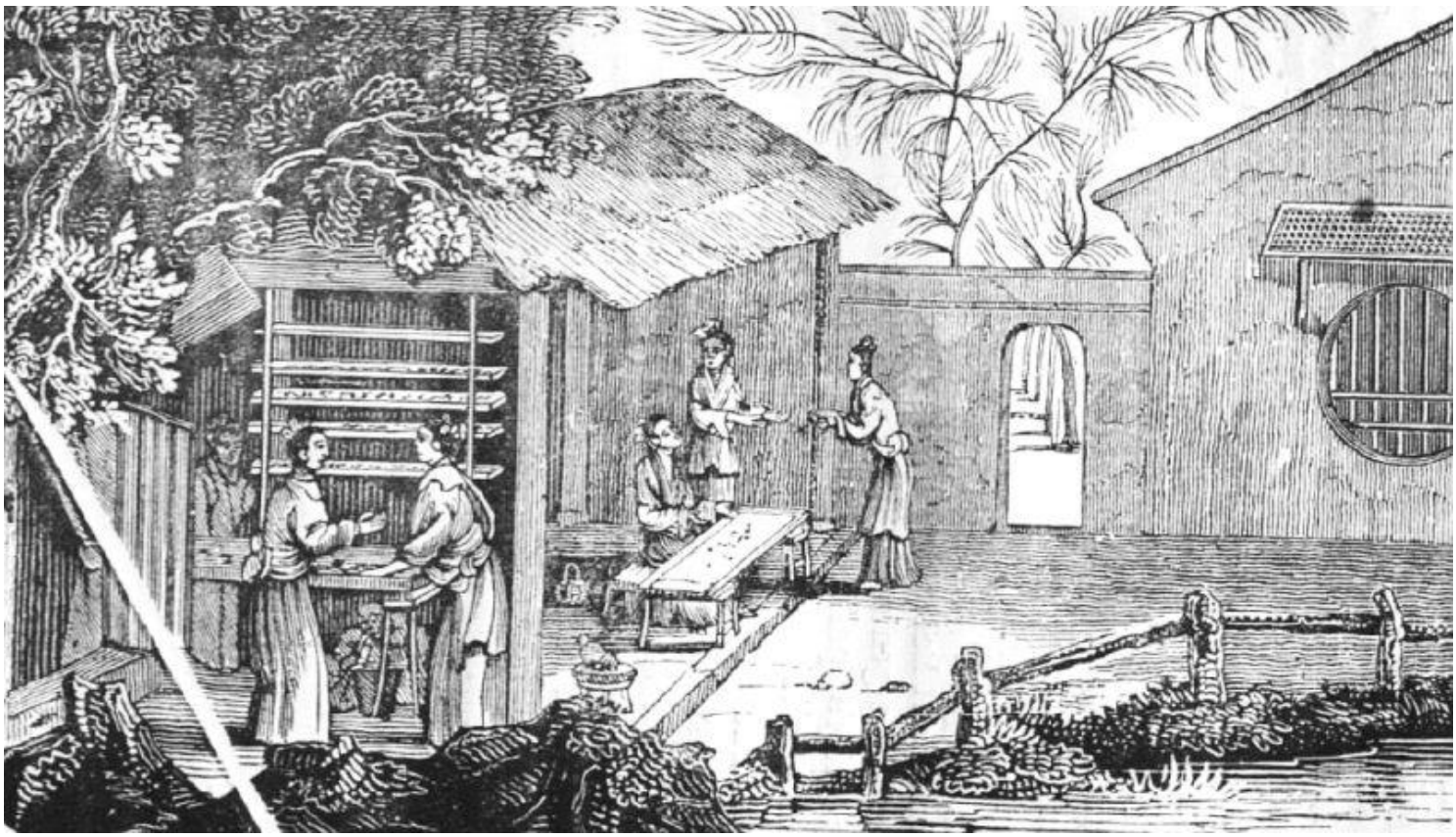
Le thé est la seule boisson des Chinois, et dans un dîner, chaque convive a près de soi une tasse de riz bouilli ; c'est le pain du pays, et l'on ne demande pas à quelqu'un s'il a dîné, mais s'il a mangé du riz. Les premiers plats qu'on sert sont les fruits et les douceurs, puis viennent les hors-d'œuvres, les ragoûts, les œufs, les poissons etc. Parmi ces mets figurent les crevettes, et les poissons séchés, les moules, l'holothurie ou biche de mer, les ailerons de requins, et les fameux nids comestibles. L'oiseau qui produit ce singulier mets est appelé *Hirondelle de Chine* par quelques naturalistes ; mais il est plus connu sous le nom de *Salangane*, qu'on lui donne aux Philippines où il est très connu. On n'a point été toujours d'accord, et on ne l'est point tout à fait encore sur la matière dont ces nids se composent. Les uns y ont vu une variété de goémon, ou bien une écume blanche et visqueuse, une sorte de salive que les Salanganes auraient la propriété de secréter, tandis que d'autres y reconnaissent du frai de poisson, une écume gluante que l'agitation des vagues forme autour des rochers auxquels ces nids sont fixés par le bas et par le côté. Il paraît bien cependant que la véritable matière de ces nids est le frai de poisson qui, dans ces mers et à certaines époques, vient à se former sur l'eau comme une sorte de colle forte, à demi-délayée.

Toujours est-il que les Apicius chinois sont très p.125 friands de ce régal et qu'ils y mettent volontiers des prix exorbitants. Quand il est bien préparé et suffisamment relevé d'épices, les Européens eux-mêmes ne le trouvent pas désagréable, s'ils peuvent du moins surmonter une répugnance instinctive ; mais il est peu probable qu'ils se réconcilient jamais avec d'autres plats qui font pourtant les délices des Chinois. Tels sont, par exemple, les fricassées de chenilles salées et

d'œufs de lézards ; les vers de terre séchés ou salés comme des harengs ; les larves d'abeilles sauvages macérées dans la saumure ou frites à l'huile ou à la graisse ; les cigales, et enfin le *cuir japonais*, sorte de peau tannée que l'on fait macérer dans l'eau. Tous ces mets s'étalent sur la table du riche, et le pauvre mange à peu près tout ce qui lui tombe sous la main. Le père Cibot, qui vivait à Péking près de la cour, s'étonnait et se scandalisait presque de lui voir rechercher la viande de cheval, de mulet, d'âne et de chameau ; il ne savait pas, sans doute, que par besoin et non par goût, il s'alimentait aussi avec la chair du chien, du rat et d'autres animaux plus répugnants encore.

La province de Tche-kiang et celles de Kiang-toung et de Kiang-sou, toutes les trois maritimes et des plus importantes, sont le centre de la sériciculture. Des plaines entières y sont couvertes de mûriers, et l'un de nos compatriotes, M. Isidore Hedde (de Saint-Étienne), que le gouvernement de Juillet chargea d'une mission en Chine, parle des récoltes annuelles de 600.000 kilogrammes de soie du district de Chun-Te. Dans la province de Kiang-toung, il a vu « les petites magnaneries disséminées dans chaque maison, les corbeilles plates de bambou servant de claies, les coconnières à nœuds pour éviter les doubles cocons et les simples tours à encroisure à la tavelle. » Les mûriers sont généralement placés sur les chaussées des champs de riz ; on les plante p.126 et on les taille à peu près comme les vignes, en n'employant, selon M. Hedde, que des procédés connus en France. Il n'a rencontré que très peu de mûriers de haute taille, quoique certainement il existe dans le Tche-kiang et le Kiang-sou quelques plantations de cette dernière espèce. Mais, en général, les Chinois paraissent convaincus que ce sont les feuilles des plus petits mûriers qui procurent la meilleure soie, et ils ont soin de ne pas leur laisser dépasser une certaine hauteur et un certain âge. Les arbres deviennent-ils trop vieux, ou montrent-ils trop de tendance à donner du fruit, on les déracine, ou bien on les taille de façon qu'ils puissent donner encore de jeunes branches. Les plantations sont coupées de

nombreux canaux, et l'espace de mûrier à mûrier est ordinairement rempli de millet et de légumes.



Exploitations séricicole.

Les exploitations séricicoles sont ordinairement peu étendues et n'ont d'autres travailleurs que le fermier et sa famille personnelle, qui suffit non seulement à la culture et à la greffe des mûriers, mais à la cueillette des feuilles, à l'éducation des vers et au dévidage des cocons. Les maisons où l'on entretient les vers à soie sont situées au centre des plantations, afin de les éloigner de tout bruit, les Chinois étant persuadés qu'un cri soudain, un jappement de chien peuvent faire mourir les jeunes vers. Les pièces où les éducations se pratiquent sont d'habitude obscures et disposées pour un chauffage accidentel ; les vers sont tenus et nourris dans des espèces de paniers peu profonds, de forme ronde, ou plutôt de cribles en bambou placés sur des tablettes. Une semaine après le commencement du filage, on met de côté un certain nombre de cocons pour la reproduction des œufs, et l'on tue les chrysalides des autres en les plaçant sous des couches de sel et

de feuilles qui interceptent l'air. On plonge ceux-ci p.127 ensuite dans une eau modérément chauffée ; elle dissout la substance glutineuse et colle les soies, que l'on tourne ensuite sur les dévidoirs. Alors, les soies sont rangées en paquets de divers poids, et elles sont vendues comme écrues, ou bien livrées au commerce pour le tissage.

@

VII

L'INDUSTRIE

@

La fabrication de la céramique est une des plus anciennes que mentionne l'histoire ; on la trouve chez les Chaldéens, les Égyptiens, les Israélites, à l'état non seulement d'industrie en quelque sorte domestique, répondant aux besoins d'un luxe intérieur très développé chez les grands, mais encore d'une industrie artistique qui contribue à l'ornementation extérieure des monuments publics. En Grèce, elle avait conquis une telle importance que la ville d'Athènes, quand elle s'agrandit, s'incorpora deux quartiers dont le nom qu'ils portaient (Céramique) indiquait suffisamment la première destination, et la vieille Rome pouvait s'enorgueillir de ses types de céramique étrusque, remarquables par une sévérité déformés qui n'excluait nullement l'élégance.

L'art céramique subit naturellement une longue p.128 éclipse pendant l'époque barbare ; mais il devait renaître avec les croisades, dans ces villes maritimes d'Italie dont le grand mouvement suscitait l'activité commerciale, et dont les goûts artistiques n'attendaient qu'une occasion pour s'éveiller. Les majoliques ou faïences de Pise et de Faenza, et plus tard les émaux de notre compatriote Bernard de Palissy, rappelèrent les beaux modèles de l'antiquité, en même temps que par la perfection des figurines, des fruits, des plantes, des animaux jetés en fouillis ou en relief, ils révélaient une originalité propre. Mais quand au XVIe siècle, les Portugais eurent apporté de la Chine les belles porcelaines translucides, aux dessins éclatants et indestructibles, la vogue de la faïence reçut un rude coup. Seulement, les Portugais avaient omis de se renseigner sur les procédés de cette fabrication, et il était réservé à un missionnaire français de les divulguer presqu'à trois siècles d'intervalle. Le père d'Entrecolles avait une église dans la ville de King-Te-Chin, le grand centre de fabrication de la porcelaine chinoise, et comptait parmi ses néophytes un grand nombre d'ouvriers

porcelainiers. Joignant aux renseignements qu'il recevait d'eux une étude attentive des principaux livres chinois sur la matière, il parvint à se rendre maître des procédés techniques de cette industrie et put ainsi en doter la France et l'Europe.

Les premières, la France et la Saxe firent l'essai de ces procédés ; elles obtinrent rapidement des résultats brillants, et aujourd'hui c'est incontestablement notre pays qui tient le premier rang parmi eux, sans en excepter la Chine et le Japon, qui fabriquent des porcelaines. Cette supériorité, la France la doit à la manufacture de Sèvres, où la science et l'art réunis n'ont cessé, depuis la fondation de cet établissement, de se livrer à de fructueux essais. Pour la manipulation comme pour p.129 le goût, les produits de Sèvres sont uniques. Ils satisfont aux conditions de l'art le plus délicat comme aux exigences du luxe le plus grand. Que les amateurs de beaux services de table, de beaux vases et de belles potiches se rassurent donc ; les Chinois peuvent, comme cela leur est arrivé déjà plus d'une fois, perdre le secret de leur fabrication : la porcelaine ne disparaîtra point pour cela. Elle est impérissable grâce au génie européen : il reste aux Chinois le grand honneur de l'avoir, les premiers, inventée.

La pâte des belles porcelaines chinoises est un composé d'une pierre nommée *pe-tun-tsun* dans le pays et d'une terre nommée *kao-lin*, nom devenu français. Le kaolin, que certaines montagnes de la Chine renferment en couches inépuisables, s'emploie à peu près tel que la nature le fournit, sauf à le débarrasser de toute substance hétérogène ; mais on pulvérise la pierre pe-tun-tsun, en lui faisant subir plusieurs lavages après lesquels elle est façonnée, avant qu'elle se durcisse entièrement, sous forme de briques ou de tablettes. À ces deux éléments principaux, il faut joindre le vernis ou l'émail qui communique à la porcelaine sa blancheur et son éclat. Ce vernis, à l'état simple, est fait de deux sortes d'huile dont l'une est une espèce de crème blanchâtre et liquide qu'on extrait, en la lavant et l'épurant, du résidu pulvérisé avec lequel on fait les tablettes de pe-tun-tsun, tandis que l'autre s'obtient par le lavage de cendres de chaux et de bruyères brûlées ensemble. On

mélange ces substances, dans la proportion habituellement de dix parties d'huile de pierre contre une partie d'huile de cendres de chaux et de fougères. Les vernis composés s'obtiennent en ajoutant à ces deux substances des matières colorantes, qui servent à donner aux porcelaines ces teintes si variées dans l'emploi desquelles les Chinois excellent.

p.130 Le père d'Entrecolles a soigneusement décrit les nombreuses manipulations que le travail de la porcelaine exige. La première opération consiste dans une nouvelle purification du pe-tun-tsun et du kaolin et la seconde dans leur mélange, selon des proportions variables et relatives à la sorte de porcelaine qu'il s'agit de produire. Le mélange achevé, on le foule dans un large bassin, bien pavé et bien cimenté ; puis on le pétrit dès qu'il commence à durcir, travail d'autant plus pénible qu'il doit s'effectuer sans interruption. Tandis qu'il s'opère, on distrait de la masse ainsi préparée des morceaux qui sont pétris, étendus, refoulés en tous sens sur de vastes ardoises. La perfection des pièces dépend de cette manipulation, qui doit être faite avec le plus grand soin de manière que la pâte ne contienne aucun corps étranger, et qu'il ne s'y fasse aucun vide.

Les ouvrages unis se façonnent tous à la roue. Lorsqu'une pièce en sort, elle n'est qu'ébauchée ; elle passe ensuite entre les mains de trois ouvriers qui successivement l'asseyent sur sa base, l'appliquent sur son moule, la polissent au ciseau et en diminuent assez l'épaisseur pour qu'elle devienne transparente. Une fois sèche, un dernier ouvrier en creuse le pied, et on calcule que dans ces manipulations successives, elle passe par les mains de soixante-dix personnes. Les grands ouvrages s'exécutent par parties, qui sont travaillées séparément, puis unies et cimentées avec la matière même de la porcelaine délayée dans de l'eau. Les fleurs et les ornements en relief, préparés à l'avance, s'appliquent à la manière d'une broderie sur une étoffe. Quant aux dessins plats, on se contente souvent de les tracer avec le burin sur le corps même du vase, et l'on pratique dans leur contour des entailles rondes qui les font ressortir.

Après quoi, il ne reste plus qu'à donner le vernis à la porcelaine, c'est-à-dire, en termes techniques, à lui p.131 appliquer la couverte, et cette

dernière opération, qui semble élémentaire en apparence, ne laisse pas souvent d'être fort délicate. Elle exige, en effet, beaucoup d'adresse et une attention toute particulière, soit pour maintenir la couche de vernis à l'épaisseur convenable, soit pour répartir ce vernis d'une façon égale et uniforme sur toute la surface du vase. Les Chinois fabriquent des pièces de porcelaine si frêles et si délicates, que leurs parois ploieraient sous le poids d'une couverte trop épaisse et se déjetteraient.

Les fourneaux à cuire la porcelaine paraissent être restés, sauf les dimensions, ce qu'ils étaient aux époques les plus anciennes de cette fabrication. Le père d'Entrecolles les décrit comme larges de douze pieds, profonds de vingt-quatre et recouverts d'une voûte assez épaisse pour qu'on puisse marcher dessus sans être incommodé du feu. Cette voûte, dit-il,

> « n'est en dedans ni plate, ni formée en pointe ; elle va en s'allongeant, et elle se rétrécit à mesure qu'elle approche du grand soupirail qui est à l'extrémité, et par où sortent les tourbillons de flammes et de fumée. Outre cette gorge, le fourneau a sur sa tête cinq petites ouvertures qui en sont comme les yeux ; on les couvre de quelque pots cassés, de telle sorte pourtant qu'ils soulagent l'air et le feu du fourneau.

Les porcelaines y sont introduites dans des caisses de terre qui leur servent d'étui, et qui les protègent contre le contact immédiat de la flamme. La place de chacune d'elles est choisie selon le degré de cuisson que l'on veut donner à la porcelaine qu'elle renferme. Quant à la manière générale de les disposer, elle consiste à les superposer en piles assez rapprochées pour qu'elles se soutiennent réciproquement par les morceaux de terre qui les lient en haut, en bas, au milieu, quoique assez distantes les unes des p.132 autres pour que la flamme passe librement entre elles, et les enveloppe également de toutes parts.

La céramique chinoise est habile à produire certains vases d'une exécution difficile ou d'un aspect extraordinaire ; telles sont les *coques d'œufs* translucides, si délicatement ouvrées qu'on les prendrait pour de la dentelle, et les *tchouï kouï* ou « vases craquelés », auxquels l'émail

qui les couvre, fendillé de mille et mille manières, donne l'aspect de vases tout fêlés, mais dont les parties demeurent pourtant en place. Jadis, on fabriquait aussi, sous le nom de *hia-thsin*, — azur mis en presse, — une sorte de porcelaine sur laquelle les objets — qui y sont peints, fleurs poissons, insectes — restent invisibles tant que le vase est vide, mais apparaissent dès qu'une liqueur l'emplit. Il paraît d'ailleurs que le secret de cette fabrication est aujourd'hui à peu près perdu ; les Chinois ont bien essayé de le retrouver, mais ils n'ont obtenu encore, dans cette recherche, que des résultats très imparfaits, et cela fait se souvenir qu'à une certaine époque, ils avaient perdu entièrement l'art même de fabriquer la porcelaine.

De nombreuses porcelaines antiques étaient venues à l'Exposition de 1878, d'Amoy, de Foochow, de Shanghaï. Elles ont bien plus de corps que les nouvelles, ce que le père d'Entrecolles a expliqué par le degré de cuisson auquel on les soumettait et qui était beaucoup plus considérable qu'aujourd'hui. Il fait remarquer, en outre, que « les caisses de la petite porcelaine étaient cuites à part avant d'entrer dans le fourneau, et qu'on ne démurait la porte qu'après dix jours pour les grandes porcelaines et après cinq jours pour les petites, chose qui se néglige aujourd'hui. » Les peintures qui couvrent ces spécimens de l'antique fabrication montrent, d'ailleurs, que cet art est resté complètement stationnaire. Les *hoa-peï*, ou peintres en porcelaine p.134 d'aujourd'hui réussissent à peindre avec assez de goût des fleurs des oiseaux, des insectes, quelques animaux ; mais ils maltraitent horriblement la figure de l'homme. Leurs mérites et leurs défauts sont exactement ceux de leurs devanciers.

Force est bien d'ajouter qu'à parler d'une façon générale, l'art de la céramique est en déclin chez les Chinois. Pour s'en convaincre, il suffit de comparer les potiches modernes avec les deux vases cloisonnés de l'époque des Ming, qui figuraient au Champ de Mars, dans le salon des potiches et des bronzes chinois. Trois siècles ont suffi pour consommer cette décadence, et il y a bien de quoi

> « faire frémir de désespoir le dieu de la porcelaine, quand il voit ainsi dépérir le grand art auquel il sacrifia sa vie. C'était un habile ouvrier de la manufacture impériale de King-Te-Tcheu ; l'empereur l'avait chargé de fabriquer deux vases d'une exécution particulièrement difficile. Après plusieurs essais infructueux, désespérant d'y réussir, le malheureux se jeta dans le feu : les objets qu'on en retira, lorsque le corps eut été consumé, furent jugés tellement beaux par l'empereur, qu'il ordonna de lui élever un temple [1].

Les annales chinoises rapportent que l'empereur Hang-Ti, qu'elles font vivre au XXVIIe siècle avant notre ère, fit fondre douze cloches dont les sons gradués exprimaient les divers sons de la musique, et elles mentionnent également les neuf urnes d'airain sur lesquelles le grand Yu fît graver les noms des neuf provinces de son empire. Ces détails ne sont pas parole d'Évangile. Il est certain toutefois que les Chinois ont excellé de bonne heure dans l'art de travailler les métaux, et, si on ne peut prétendre que leurs couteaux et leurs p.135 rasoirs sont préférables à ceux de Châtellerault et de Sheffield, ce n'est que justice de louer leur orfèvrerie et d'admirer l'art, aussi ingénieux que varié, qui se montre dans leurs théières, leurs salières, leurs coupes, et leurs fleurs en argent ; leurs paravents en émail, leurs boîtes en argent laqué, et leurs divers cloisonnés, anciens ou modernes. Mais, c'est surtout dans l'industrie du bronze que la Chine soutient bien sa vieille réputation : dans le travail de ce métal, on retrouve l'art décoratif de la porcelaine : ce sont ces mêmes monstres, ces mêmes animaux fabuleux, ces mêmes oiseaux au plumage contourné qu'on aime tant dans l'empire du Milieu. Les meubles chinois font aussi une très bonne figure, quand ils s'en tiennent à la façon nationale de travailler le bois ou l'ivoire et au style décoratif des ébénistes indigènes au lieu d'essayer, par des imitations maladroites, de combiner les détails de l'art chinois avec les formes générales de l'art européen. À ce point de

[1] Léon Roussel, *Revue politique et littéraire* du 8 juin 1878.

vue, un intérêt particulier s'attache aux meubles laqués, toujours à la hauteur de leur vieille réputation. On a cru longtemps que ce beau vernis, qui donne tant d'éclat aux boiseries, était une composition particulière dont les Chinois et les Japonais avaient seuls le secret. Mais on sait par le père d'Incarville qu'il n'est autre chose qu'une sorte de résine s'extrayant par incision d'un arbre qui croît dans les provinces de Tze-tchouan, de Kiang-si, Tche-kiang et de Ho-nan, sous le nom de *tse-tchou* et qui n'est autre que le *Rhus vernix* des naturalistes. On broie cette résine avec du vermillon ou toute autre couleur, puis après avoir poli le meuble à la pierre ponce et l'avoir enduit d'une sorte d'huile tirée du *tong-tchou*, ou arbre des montagnes, la laque est appliquée. Avec deux ou trois couches seulement, elle reste transparente et laisse apercevoir toutes les veines du bois et ses nuances ; mais quand on veut p.136 déguiser le fond sur lequel on travaille, il suffit d'augmenter le nombre des couches. La surface du meuble devient alors polie comme une glace, et c'est sur ce fond luisant que sont peints, en or ou en argent, les divers dessins destinés à relever le travail.

Une autre industrie, très célèbre et très ancienne en Chine, est celle de la soie ; elle a un peu perdu de sa clientèle au dehors, mais au dedans, elle garde toujours un énorme marché. Depuis l'empereur et les princes de sa famille jusqu'aux mandarins et aux simples domestiques de l'un et de l'autre sexe, tout le monde là-bas porte des soieries. De ces étoffes, les unes sont unies, les autres chargées et surchargées de dessins dont les motifs ordinaires sont des fleurs, des arbres, des oiseaux, des papillons, des insectes peints avec tant d'art, au moyen de sucs d'herbes ou de fleurs, qu'à première vue, ils semblent se détacher du fond. Et ces beaux tissus, ces splendides étoffes, venus de Canton, de Che-Foo, de Han-Kéou de Wu-ha, de Fou-Ho, ne sont pas l'œuvre d'un de ces puissants appareils qui sont allés sans cesse se perfectionnant chez nous, depuis l'époque mémorable où Jacquart, remaniant le modèle de Vaucanson, imagina le célèbre métier qui porte son nom. C'est au moyen de rouets, de dévidoirs, de métiers d'une simplicité toute primitive que les Chinois préparent leur matière première et qu'ils la façonnent sous les formes les plus variées :

gazes unies ou à fleurs ; damas de toutes couleurs ; satins blancs, noirs, unis, rayés ; taffetas à gros grains, à fleurs, jaspés, percés à jour ; faux brocarts ; crépons, pannes et velours.

Dans la filature du coton et son tissage, qu'ils pratiquent de temps immémorial, les Chinois se sont approprié déjà quelques-uns de nos procédés et de notre outillage perfectionné. Mais ils sont loin d'avoir abandonné leurs usages nationaux, et le rouet dont se servent p.137 les ouvrières, car la filature du coton est en grande partie là-bas une industrie féminine, nous est dépeint comme étant d'une rare simplicité par le révérend père Desjacques, missionnaire jésuite, qui l'a vu fonctionner au Pou-Tong. Trois fuseaux sont disposés sur le haut d'une tige verticale, à laquelle une roue est fixée ; un peu au dessous de son milieu un liseré de cuir embrasse les fuseaux et la roue ; une verge part des rayons de celle-ci et repose par son centre creux sur un pivot à tête mobile. La fileuse étant assise, elle pose ses deux pieds sur la verge et, par un mouvement de bascule, fait à volonté mouvoir la roue dans un sens ou dans un autre. Trois boudins sont insérés entre les doigts de la main gauche et gouvernés par le pouce ; la main droite est armée d'une baguette afin de diriger et de soutenir les trois fils qui se tordent ainsi spontanément.

Le tissage se partage entre les hommes et les femmes, quoiqu'en général il n'y ait guère que les vieillards et les jeunes garçons encore impropres aux travaux des champs qui en fassent métier. La méthode suivie est celle de tous les pays où le tissage s'opère à la main. Les bobines, au nombre de vingt-cinq, sont fixées sur un grand cadre équilibré avec une pierre ; le tisserand va et vient, déroulant les fils et les entrelaçant à l'aide de fiches plantées en terre sur une longueur de cinquante à soixante mètres. La chaîne se compose de 1.000 à 1.200 fils. Dès qu'elle est dévidée, on la roule sur un cylindre creux pour la tremper dans un bain d'eau et de farine ; puis, on la déploie sur des supports fixés de distance en distance. Après qu'elle a été fortement tendue sur des pieux fixés à ses deux extrémités, deux personnes vigoureuses, munies de longues brosses, la parcourent à diverses

reprises dans toute sa longueur, tandis qu'une douzaine d'autres s'occupent de p.138 renouer les fils au fur et à mesure qu'ils se rompent.

La plante qui produit le coton blanc de ce pays est le *mie-oua* des provinces septentrionales (*Gossypium herbaceum* des botanistes). Cet arbuste annuel porte des branches s'élevant à 1 ou 1 m. 20 du sol, dont les fleurs sont jaunes et qui, comme celles de l'hibiscus et de la mauve, ne s'ouvrent que pendant quelques heures, pour se flétrir et mourir ensuite. La plante de laquelle on tire le coton jaune qui sert à fabriquer les beaux nankins s'appelle *tze mie oua* dans le pays, et M. Fortune ne la regarde que comme une variété accidentelle de l'autre. Bien que ses graines la reproduisent généralement, elles donnent parfois naissance à des pieds de coton blanc ; aussi bien y a-t-il réciprocité entre les deux espèces, et voit-on fréquemment des pieds de coton jaune dans les plantations de coton blanc qui environnent Shanghaï, tandis que sur les bords du Yang-Tse où le coton jaune est cultivé en abondance, on remarque des plants de la variété blanche.

Les procédés de culture offrent naturellement, selon les régions et les coutumes, des particularités et des dissemblances ; mais voici celle que M. Fortune a décrite comme normale et qui, considérée en elle-même, est sans contredit la plus avantageuse. Au commencement d'avril, les cultivateurs s'occupent de curer les étangs, les canaux, les fosses qui coupent le pays dans tous les sens et de les vider. Ils en retirent ainsi une espèce de vase, composée partie de détritus végétaux, partie de la couche superficielle du sol des coteaux que les fortes pluies ont entraînée dans la plaine. Cette vase reste quelques jours à s'égoutter sur le sol, puis elle est enlevée et répandue sur les cultures cotonnières auxquelles elle fournit un excellent engrais. Il faut ajouter qu'au préalable le terrain a été bien préparé à la recevoir : labouré d'abord avec la charrue à buffle, il est p.139 ensuite brisé, pulvérisé pour mieux dire, avec la houe à trois pointes, ou bien à la main dans les fermes de petite contenance.

Vers la fin d'avril ou les premiers jours de mai, on apporte la graine de coton dans des paniers, et l'ensemencement commence. Il a lieu

d'habitude à la volée et par exception en lignes ou rangées ; dans le premier cas, les ouvriers piétinent soigneusement le terrain et dans le second, ils commencent par le fumer avec des tourteaux qui ne sont autre chose qu'un résidu de graine de coton cuite. Les pluies, qui surviennent alors avec le changement de la mousson, rehaussent la terre en l'humectant, et la végétation marche avec une rapidité surprenante. Mais les plantations exigent les soins les plus assidus pendant toute la saison d'été : il faut éclaircir les plants trop serrés, biner et sarcler entre chaque pied, enlever toutes les mauvaises herbes, cueillir les capsules qui s'ouvrent journellement, sans quoi elles se saliraient en tombant et le coton perdrait nécessairement de sa valeur. Encore, avec toutes ces précautions et quelque belle apparence que présente la récolte, le cultivateur ne peut-il s'en croire assuré, tant qu'il ne l'a point cueillie et si, par exemple, l'automne n'est point sec ; si le temps devient pluvieux lorsque les capsules commencent à s'ouvrir, elles tombent sur le sol humecté et s'avarient.

Une fois rentré, le coton est placé, pendant tout le jour, sur des claies de bambou élevées d'un mètre au-dessus du sol et exposées aux rayons solaires. Chaque soir, on le retire et on le serre dans une grange. Lorsqu'il est complètement sec, on le sépare de sa graine à l'aide d'une machine bien connue laquelle, au moyen de deux cylindres, fait tomber le coton d'un côté et rejette la graine de l'autre [1]. Le coton ainsi nettoyé est p.140 dirigé sur les ports d'embarquement ou sur les points de l'empire qui ne le cultivent pas ; mais, s'il est destiné à la filature sur place, il subit une dernière préparation pour le débarrasser de ses nœuds. L'appareil employé à cet effet, qui est aussi très répandu dans l'Inde britannique, est des plus simples : c'est un arc dont la corde

[1] « Pour séparer le coton de la graine, on emploie une machine composée de deux rouleaux de bois dur d'environ 40 centimètres de longueur sur 3 centimètres de diamètre, cannelés dans toute leur longueur et posés horizontalement l'un sur l'autre. Un ouvrier, en présentant une poignée de coton, met en mouvement la machine au moyen d'une manivelle que fait agir son pied. Alors les rouleaux tournent sur l'axe en sens contraire. Ils sont assez éloignés pour laisser passer le coton, qui est attiré par le mouvement de rotation, et trop serrés pour laisser passer les graines qui tombent aux pieds de l'ouvrier, tandis que le coton laminé est reçu au côté opposé, dans un sac ouvert. » (Dr Descourtils, *Flore des Antilles*, t. IV, p. 211.)
C'est le *Gin Roller* des Américains.

élastique passée dans une masse de coton étalée sur une table, la soulève en se tendant fortement sous l'impulsion de l'ouvrier et, la projetant en l'air, sépare la fibre sans briser le coton ou le gâter le moins du monde, en même temps que la vibration de l'air le débarrasse de la poussière et des autres impuretés qu'il pourrait contenir.

Les Chinois fabriquent aussi avec les fibres corticales de l'ortie blanche un tissu particulier qu'ils appellent *mah-pou* et qui est remarquable par sa finesse, sa blancheur et sa solidité ; mais sa confection exige des soins infinis et revient à très haut prix, malgré le bon marché de la main d'œuvre. C'est à l'ortie blanche que les Anglais donnent le nom de *China Grass*, ou d'herbe de Chine et cela fort improprement puisque l'ortie blanche est une plante et non une herbe. Dans le pays, elle s'appelle *tou-thah*, nom qui décèle une origine moitié chinoise, moitié cochinchinoise, ce qui n'est pas surprenant, p.141 s'il est vrai, comme l'affirme un voyageur, M. Thomas Anquetil, neveu de l'illustre Anquetil-Duperron, qu'il faille chercher l'habitat original de ce textile dans la zone située au nord-ouest du Siam et du Cambodje, à l'est du Barmâh, et au sud-ouest de la Chine, qu'habitent les tribus aborigènes connues des géographes sous les noms de Kakiens, de Shans, de Laos et de Lolos. Au surplus, l'ail, l'oignon, le bananier s'utilisent en Chine comme matières textiles. Leurs tissus prennent le nom générique de *ha-pou* ou étoffes d'été, et l'une d'elles, le *wang-mah*, jouissant de la propriété d'être imperméable et incombustible, l'empereur l'a réservée exclusivement pour lui et sa famille.

Les bijoux chinois sont riches, parfois élégants, mais bien rarement originaux ; ils ne sauraient soutenir ni pour le goût, ni pour l'ornementation et la main d'œuvre, la comparaison avec l'incomparable joaillerie de l'Inde. Les dames naturellement les recherchent et les aiment beaucoup, et nous savons par M. Simbaldo de Mas que la mode exerce aussi tyranniquement son empire sur les bords du fleuve Bleu que sur ceux de la Seine. Les modes pour hommes viennent de Péking et celles pour femmes le Sou-Tchou-Fou, dont les lorettes ont un privilège, qu'elles partagent avec nos *petites dames*, celui d'introduire

les nouveautés et de les faire adopter par le plus grand monde. Il est de règle en Chine que les femmes se fardent et, dans les provinces du sud, elles le font si bien que leur visage ressemble à un masque, sous les couches épaisses et alternées de blanc et de rouge qu'il revêt. Selon qu'elles sont enfants, nubiles, fiancées, mariées, leur coiffure n'est pas la même ; mais leur front est toujours découvert et leurs cheveux rejetés en arrière. Les hommes, eux, se rasent la moitié de la tête sur le devant ; ils laissent croître le reste de leurs cheveux, et les nattent en une longue queue, qui leur descend p.142 le long du dos et parfois atteint le bas du corps. Cet ornement grotesque a reçu des Anglais l'irrévérencieux nom de *pig tail*, ou queue de porc, et cette queue sert à divers usages. Le matelot, pendant un orage y attache sa calotte ; le marchand l'utilise comme une aune ; le passant, dans la rue, en fait un fouet pour châtier un impertinent gavroche, et le gendarme happe et retient par sa queue le délinquant qu'il mène à la geôle. Couper sa queue est le plus sanglant affront que l'on puisse faire à un Chinois ; l'usage de la porter n'est pas cependant indigène : il vient des Mandchoux. Les Chinois avaient jusqu'alors porté tous leurs cheveux, et lorsque les conquérants voulurent les forcer à en raser une partie, ils s'insurgèrent. Eux, qui ne s'étaient pas battus pour leur indépendance, se battirent pour leur chevelure, comme dit le missionnaire qui a écrit, sous le titre de *Bellum Tartaricum*, l'histoire de l'invasion de 1646.

Délinquant arrêté et happé par sa queue.

@

VIII

L'AVENIR DE LA CHINE

@

Depuis le traité de 1860, le gouvernement chinois est en bons rapports apparents avec les puissances occidentales : s'il n'est pas satisfait, il se résigne et contre mauvaise fortune il fait bon cœur. Il ne faudrait pas cependant se laisser trop prendre à ces apparences, et s'il survenait aux Anglais quelques embarras dans l'Inde, p.143 qui sait si l'on ne serait pas heureux à Péking, d'une nouvelle occasion qui surgirait de leur être désagréable ? En attendant, le fils du Ciel et ses conseillers n'ont déserté aucune de leurs vieilles rancunes ; ils ne se sont nullement réconciliés avec la civilisation exotique dont le contact leur a été imposé par la force et, dans la limite du moins de ce que les traités les laissent libres de faire, ils ne déguisent guère le fond de leur pensée intime.

C'est ainsi que certaines maisons importantes de Shanghaï ayant imaginé, il y aura quatre ans bientôt, de faire cadeau au dernier empereur du matériel d'un chemin de fer destiné à relier Tien-Tsin à Péking, la réponse, qui était un refus formel, ne se fit point attendre. Il est vrai que les donateurs éconduits ont utilisé depuis le matériel en construisant un bout de voie ferrée, long d'environ 20 kilomètres, entre Shanghaï et le village de Woussoung, près duquel le Wong-Poo, la grande rivière qui passe à Shanghaï, débouche dans le fleuve Bleu. Cet embryon de chemin de fer, un de nos compatriotes l'a même parcouru sur ses quelques kilomètres alors revêtus de rails, en présence d'une foule rieuse, bruyante, émerveillée, examinant curieusement la machine à ses temps d'arrêt, évidemment intéressée et exprimant dans son ensemble un étonnement intelligent. Mais M. le docteur Durand-Fardel, qui a vu ce spectacle, nous apprend aussi que les travaux furent conduits avec une rapidité extrême et les terrains achetés sous main, par crainte des tracasseries et des chicanes qu'à défaut d'obstacles

légaux, on était sûr de rencontrer chez les mandarins. Les terrains une fois livrés, leur colère tomba sur l'un des vendeurs : le malheureux reçut deux cents coups de bambou appliqués sans doute d'une façon toute spéciale, puisqu'il en mourait deux jours plus tard. L'émotion fut très grande parmi les autorités de la province ; de p.144 Nanking, elle se propagea jusqu'à Péking, où il fut question de disgrâces, de destitutions, de pertes de boutons etc. [1]

La guerre qui a failli éclater dernièrement entre la Russie et la Chine, a fait songer très sérieusement toutefois à l'établissement d'une voie ferrée partant de Péking et devant se diriger sur Kouldja à la frontière. Le vice-empereur, Li-Hung-Chang, est un homme de progrès ; il s'était hautement prononcé pour la construction de cette voie, invoquant à cet endroit des considérations stratégiques qui furent à la veille de l'emporter sur la routine des courtisans et l'obstination des mandarins. Les fonds de la ligne étaient faits, et des capitalistes anglais se chargeaient de son établissement. Mais, il paraît que les perspectives de guerre avec la Russie étant aujourd'hui conjurées, les adversaires de tout progrès ont pris leur revanche ; on ne parle plus du moins de la voie ferrée qu'avait projetée Li-Hung-Chang. Mais celui-ci est un homme aussi tenace qu'éclairé ; il tient énergiquement tête aux mandarins de la vieille école et il n'a nullement perdu l'espoir de triompher finalement de leurs préjugés.

Il semblerait que la Chine ne dût attendre sa rénovation que de son contact avec les Occidentaux, avec leur civilisation, leurs arts et leurs industries. Cependant les voyageurs s'accordent généralement à leur prêter les sentiments les moins équivoques de haine et de mépris pour les *Diables Blancs*, les *Barbares Occidentaux*, comme ils appellent les Européens, et un Russe qui parcourt en ce moment même la Chine, M. Unterberger, nous raconte que plus il s'éloignait de Péking, moins il rencontrait de sympathies dans le Céleste empire [2]. D'autres p.145 voyageurs, par exemple M. Thomson, se louent, au contraire, de

[1] Les mandarins ont depuis fait détruire cette voie ferrée.
[2] *Annales de l'Extrême Orient*, mai 1880.

l'hospitalité des Chinois et tiennent leurs sentiments d'hostilité apparents envers les Européens pour une inspiration des mandarins. Autant qu'il nous est permis d'en juger à distance, nous inclinons à croire que ces derniers pourraient bien avoir raison. Le peuple chinois est essentiellement mercantile, et le commerce, de nos jours, s'est fait le grand agent des transformations sociales, le pionnier de la civilisation. Là où échouent des forces en apparence bien autrement puissantes, il opère des conquêtes durables. Jusqu'ici l'orgueilleuse bureaucratie chinoise a tout fait pour entraver sa marche, semant sous ses pas des obstacles et des pièges de toutes sortes : taxes légales ou illégales imposées aux marchandises qui traversent les provinces ; monopoles oppressifs ; voies de communication mal entretenues ou absentes ; moyens de transport insuffisants. Ce qu'elle n'a pu empêcher toutefois, c'est la lente infiltration des idées et des habitudes européennes au sein des classes commerçantes du pays. Ces idées et ces habitudes s'importent avec les ballots de cotonnades de Manchester et c'est en échangeant quotidiennement des marchandises avec les *Barbares*, que les fils du Céleste empire voient tomber pièce à pièce leur épaisse armure d'orgueil, d'égoïsme et de préjugés.

Quand les *Celestials* débarquèrent pour la première fois sur la côte du Pacifique, ils y furent reçus à bras ouverts. Les bras y manquaient et les leurs furent les bienvenus, d'autant qu'ils les louaient à un prix infime et qu'ils ne les refusaient à aucun office. Dans un État comme la Californie, qui comptait alors trois hommes contre une femme, les Chinois remplissaient, à la grande satisfaction des blancs, une foule de fonctions dévolues ailleurs au sexe féminin, promenant les bébés, faisant les lits, lavant le linge. Tant que la main-d'œuvre est restée rare, la p.146 législature californienne a beaucoup choyé les Chinois ; mais, d'une part, ceux-ci ne se sont pas contentés de leurs premiers emplois, tandis que, de l'autre, les Irlandais et les Allemands affluaient sur les bords du Pacifique. Cheap John, ou Jean à bon marché, comme on l'appelle là-bas, s'est fait successivement commissionnaire, marchand de tabac, cuisinier, savetier ; il a envahi tous les chantiers de

travaux publics, et comme il vit exclusivement de riz, se contentant pour tout luxe d'une bouffée d'opium et d'une pincée de thé, alors qu'il faut à l'Yankee, à l'Irlandais, à l'Allemand, un repas solide, qu'ils trouvent incomplet s'il n'est arrosé d'un pot de bière et d'un rasade de whisky ; Cheap John a continué de se contenter d'un salaire fortement réduit. Quand il fit sa première apparition à San-Francisco, *Face-de-Lune* — c'est un autre des sobriquets qui désignent là-bas le Chinois — ne savait pas ce que c'est qu'une planche de cèdre, et aujourd'hui l'industrie du bâtiment est presque entièrement dans ses mains. Il n'avait jamais vu de sa vie une botte anglaise, et les bottes qu'il fabrique maintenant sont aussi élégantes et plus solides que les autres, quoique bien moins chères. De même, il s'est approprié la fabrique des draps, avec celles des cigares et des conserves de fruits. Tout cela a fort irrité Paddy et frère Jonathan : ils se sont soudainement aperçus que la nation chinoise était polygame et bouddhiste ; que les immigrants en Californie n'étaient pas la fleur peut-être des populations du Céleste empire ; que les femmes étaient prostituées ou esclaves dans leur pays et les hommes indigents ou voleurs.

Les conséquences éventuelles de cette émigration ont troublé certains esprits. C'est ainsi qu'un diplomate, qui a longtemps représenté la France à Péking, examinait, il n'y a pas longtemps, la possibilité que les manufacturiers européens fussent amenés, par le besoin de p.147 plus en plus impérieux d'une production peu coûteuse, à faire venir des Chinois pour peupler leurs ateliers et, résolvant cette hypothèse par l'affirmative, se montrait tout effrayé de ce qui en résulterait pour le marché du travail, surtout de ce qui pourrait bien sortir du mélange de l'effroyable corruption des Jaunes avec la propre corruption des Occidentaux. Nous ne savons pas si M. le comte de Rochechouart, fort au courant de la dépravation chinoise que tous les voyageurs s'accordent à constater, ne s'exagère pas la corruption européenne ; mais il est certain que si, par impossible, une ou quelques centaines de milliers de Chinois se dirigeaient vers les rivages de la France ou de l'Angleterre, cette invasion, toute pacifique, serait encore

plus impuissante contre la civilisation de l'Occident que ne l'ont été aux XIIIe et XIVe siècles les grands mouvements de Tartares et leurs incursions armées. Mais l'hypothèse en elle-même est tout à fait gratuite ; il y a des difficultés de tout genre qui s'opposent d'une manière insurmontable à une migration mongole vers l'Europe, et ce n'est pas, on peut le dire en toute assurance, de ce côté que les Chinois qui émigrent se sentent attirés. Il est d'autres contrées qui les sollicitent davantage ; d'autres pays dont le climat convient davantage à leur tempérament physique, comme à leur état social encore embryonnaire, à leur genre de civilisation et de culture morale, très avancé à quelques égards mais tout à fait particulier. Repoussés ou non de la côte du Pacifique, les Chinois afflueront sans doute, un jour ou l'autre, vers l'Afrique orientale et centrale dont la colonisation est à l'ordre du jour chez nos voisins d'outre-manche, qui espèrent bien retrouver là-bas pour leur fabrique de coton les millions de consommateurs que le progrès industriel leur a fait perdre ailleurs.

À vrai dire, il n'est guère possible que les populations p.148 chinoises, avec leur régime économique actuel et sous le coup des famines périodiques qu'elles endurent, ne tendent à s'épancher de plus en plus en dehors de leurs limites nationales, et pour les y retenir, il n'y aurait qu'un moyen : c'est que le gouvernement chinois se résolût à permettre l'exploitation en grand des richesses minérales de l'empire, partant la mise en valeur de ses immenses ressources industrielles. L'on sait par M. le baron de Richthofen, l'éminent géologue viennois qui en a parcouru pendant quatre ans presque toutes les dix-huit provinces, que la Chine est un pays très favorisé sous le rapport des gîtes houillers, le plus favorisé du globe peut-être, et ce témoignage est confirmé par celui de notre compatriote l'abbé David, qui, lui aussi, a fait, à diverses reprises, de longs séjours dans ce pays. Avec leurs voies de communication insuffisantes et leurs procédés d'exploitation primitifs, les Chinois ne retirent de ces richesses que de maigres avantages. Mais qu'ils s'avisent un jour de les exploiter d'une manière régulière et permanente ; qu'ils fassent pénétrer une voie ferrée au

cœur des parties les plus populeuses et les plus productives d'un pays « dont l'énorme trafic intérieur laisse le voyageur dans un perpétuel étonnement », et ce sera vraisemblablement le signal d'une révolution économique qui ne se renfermerait pas, évidemment, dans les seules limites du Céleste empire. Qui pourrait, en effet, apprécier le caractère et mesurer les conséquences d'une pareille évolution au sein d'un peuple très adroit, très laborieux, très économe, chez qui la main-d'œuvre ne prétend encore qu'à une rémunération des plus chétives. Alors on aurait sous les yeux un nouveau spectacle : celui du travail chinois et du charbon chinois produisant, à leur tour, la plupart des articles que la fabrique de l'Occident déverse sur le marché de l'Orient, mais à des prix beaucoup plus élevés. Un p.149 pareil événement se produisant et la demande tant du thé que de la soie continuant à croître, la Chine exercerait certainement un redoutable drainage des métaux précieux de l'Europe ; la balance commerciale changerait de pôles, et la distribution générale de la richesse subirait des changements notables.

Déjà l'on peut voir dans les magasins de Manchester ou de Liverpool des soieries et des étoffes chinoises magnifiquement brodées, et qui sont faites à la main. Un voyageur anglais nous apprend que ce n'est pas la faute des fabricants chinois s'ils n'emploient pas dans leurs ateliers les machines les plus perfectionnées de Bradford et de Manchester, fussent-elles mues par la vapeur. Mais leurs ouvriers s'y opposent énergiquement ; le travail à la main ne leur rapporte que le plus maigre des salaires, et cependant ce sont d'intraitables adversaires des machines. Le marchand de soieries qui, un jour, mena M. Thomson à la campagne visiter sa manufacture, lui raconta qu'il avait essayé de faire adapter un mécanisme d'origine étrangère à ses machines à dévider. Mais ses ouvriers étaient tous partis, et s'il avait persévéré dans sa résolution, sa ruine était certaine.

> « Ce fabricant avait pour ouvriers la plus grande partie des hommes, des femmes et des enfants de tout un village, chose rare en Chine où la division du travail est poussée à un tel

point qu'il n'est guère de père de famille qui ne soit chef d'atelier. Mais ces villageois n'étaient engagés, pour dévider et apprêter la soie, que durant certains mois de l'année, et presque tous avaient de petites fermes, où ils cultivaient la soie pour leur propre compte [1].

N'oublions pas que les Chinois forment une nation p.150 très laborieuse, très économe ; une nation essentiellement mercantile.

« On estime beaucoup chez eux, dit le jésuite Kircher, les personnes qui exercent les arts mécaniques, et on en fait tant d'état qu'il n'y a pas jusqu'à un fétu qui ne soit lavé, vendu en même temps, et qui ne soit mis en quelque usage [2]. Tel ce peuple s'est montré à Kircher en 1670, tel on le retrouverait dans toutes les phases de son histoire ; tel on le reconnaît aujourd'hui. Cette émigration chinoise qui de nos jours envahit en masse, Ceylan, Singapore, Java, tout l'Archipel indien, cette émigration se distingue par sa patience, son adresse, sa sobriété, son goût du lucre poussé aux dernières limites.

Ces hommes jaunes à longue tresse sont bien les travailleurs les plus déterminés de la terre ; à l'ouvrage dès le point du jour, ils travaillent encore dans la nuit... Outils, habits, aliments, jouissance, tout est marqué chez eux au coin de la dernière simplicité. Leur pipe est à peine aussi grande qu'un dé ; fument-ils un cigare, ils en tirent deux ou trois bouffées et le mettent de côté ; ils le reprennent ensuite pour ne l'user encore que de quelques millimètres. Boivent-ils du thé, ils mettent dans leur eau le moins de feuilles possible ; ils usent du thé le plus commun et le moins cher, et n'y mêlent ni lait ni sucre ; leurs tasses sont microscopiques [3]. Avec cela, une simplicité, une sordidité même de costume qui s'étend à tous,

---

[1] *Dix ans de voyage en Chine et dans l'Indo-Chine*, Paris, Hachette.
[2] Athanase Kircher : *La Chine*, Trad. Dalquié ; Amsterdam 1670.
[3] *Magasin Fur die Litteratur Das Auslandes*, juin 1867.

au plus riche comme au plus pauvre :des souliers sans bas, la tresse et l'éventail classiques et c'est tout. »

Souvenons-nous encore qu'à une époque où non seulement le peuple d'Athènes et la plèbe romaine, mais encore de grands esprits, tels que les Platon, les Aristote, p.151 les Cicéron tenaient en mépris le travail et les arts industriels, les Chinois se servaient, de temps presque immémorial, de ces semoirs mécaniques et de ces machines à vanner qui n'ont obtenu droit de cité chez nous que depuis une trentaine d'années seulement. Dès le XVIe siècle avant Jésus-Christ, ils irriguaient leurs terres, et, au XIe siècle, ils suspendaient sur des culées hautes de cinq cents pieds le fameux viaduc du Chan-si, d'une seule travée de quatre cents [1]. Au VIIe siècle de notre ère, ils s'éclairaient au gaz ; au IXe, ils extrayaient le rhum de la canne à sucre ; ils fabriquaient la céruse et le sucre de fécule, enfin, que les expériences de Kirchhoff ne nous ont fait connaître qu'en 1811, se trouve indiqué dans un de leurs livres, qui porte le millésime de 1578 [2].

@

[1] Pauthier, *La Chine*, 234. (Collection de l'*Univers pittoresque*)
[2] Édouard Biot, *Journal Asiatique* (1835), pp. 130-137.